Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n39viedespeuples10pari

LIBRARY.

QUATRIEME ANNÉE NUMERO 39

LA VIE DES PEUPLES

WITHDRAWN FROM VICTORIA
UNIVERSITY LIBRARY

REVUE DE LA PENSÉE ET DE L'ACTIVITÉ
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

JUILLET 1923

LA

VIE DES PEUPLES

REVUE DE LA PENSÉE
— ET DE L'ACTIVITÉ —
FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

PARAIT LE **20** DE CHAQUE MOIS

— DIRECTEUR —
A. DE LAPRADELLE

Secrétaire Général :
JEAN BONNEROT

Secrétaire de la Rédaction :
C. MONJAUZE

Administrateur : PIERRE BRUNEEL

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, 4, rue Tronchet. — Téléph. : Louvre 09-75

Le Directeur reçoit le Samedi
de 2 à 4 et sur Rendez-vous.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Abonnement France :
Un an..... 50 francs.
Six mois... 30 francs.

Prix : 5 fr.

Abonnement Étranger :
Un an..... 70 francs.
Six mois... 40 francs.

P
Fr Lit.

LA DOCUMENTATION INTERNATIONALE

SOUS LA DIRECTION DE

A. DE LAPRADELLE, Professeur de Droit des Gens à l'Université de Paris

Sous Presse

LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON

12 Novembre 1921 — 6 Février 1922

Limitation des Armements

Réglementation de la Guerre

Question du Pacifique

Question de l'Extrême-Orient

4 Volumes : Tome I. Bibliographie et Partie Générale ; Tome II. Limitation des Armements. — Réglementation de la Guerre ; Tome III. Question du Pacifique. - Question de l'Extrême-Orient ; Tome IV. Discussions Parlementaires, Ratification.

En souscription :	En Librairie :
40 Fr. le volume	**50 Fr.** le volume

Envoyer les souscriptions à l'adresse suivante :

M. l'Administrateur de la Documentation Internationale

4, rue Tronchet, PARIS

20 Juillet 1923

LA VIE DES PEUPLES

Directeur : A. DE LAPRADELLE

SOMMAIRE

Pierre GELY	*Le génie de Pascal*	533
Pierre GALLOTTI	*Impressions marocaines* (suite)	576
C. SENECHAL	*G.-F. Nicolaï et la « Biologie de la Guerre »*	587
Pierre-Etienne MARTEL	*La rencontre de Cervantès et du Quichotte*	620
Charles RUDE	*" Plutarque a menti ", par M. J. de Pierrefeu*	657
Léonide ANDREIEFF	*L'empire de Roerich*	677
Gaston RAPHAEL	*M. Gustav Stresemann*	687
R. de CLERY	*Les erreurs des statistiques officielles allemandes*	698
A Travers Journaux et Revues		706

Rédaction et Administration
4, rue Tronchet
Téléph. Louvre 09-75

Le Numéro : 5 Francs

Ont collaboré à ce numéro :

Pierre-Etienne Martel pendant quatre ans visita l'Espagne en promeneur pauvre plutôt qu'en touriste désintéressé, et bien souvent eut à payer son voyage de l'argent de son dîner. C'est ainsi que le souvenir des choses d'Espagne s'inculqua fortement dans sa mémoire, et qu'il devint à moitié espagnol lui-même d'avoir à ce point crevé la faim. Cervantes ne dit-il pas : « Eso del hambre tal vez hace arrojar nuestros ingenios a cosas que no estan en el mapa ? »

Il exerça donc beaucoup de métiers avant d'échouer à la sinécure de folliculaire. Tour à tour baladin, joueur de viole, professeur de français, d'anglais et d'arabe, il appliqua sa patience à réduire en d'innombrables cordes d'arc le câble coriace de la fortune. Ce faisant, il visita une à une toutes les bibliothèques d'Espagne, et ventila le soir au bord des talus qui l'hébergeaient la pesanteur accumulée de leurs paperasses.

Il a écrit un Voyage en Espagne qui restera sans doute longtemps impubliable : l'on y voit trop à chaque page qu'il n'eut jamais rien d'officiel. Enfin, il dressa à la manière de Breughel, minutieusement et picaresquement, le tableau de la littérature espagnole, s'attachant à faire vivre plus que penser, ce dernier luxe venant toujours par l'autre tôt ou tard.

Aujourd'hui, journaliste, jardinier et dévot, il vit retiré dans une ville provinciale aux briques rongées et aux canaux encrassés, où il prépare plusieurs nouvelles qui le distraient et lui fassent perdre — Dieu sait quel jour — ce que le mystérieux Garcilaso nommait en pleurant « el dolorido sentir ».

Gaston Raphaël professeur agrégé au Lycée Lakanal, a collaboré aux *Cahiers de la Quinzaine*, a soutenu brillamment, au lendemain de la guerre, devant la Faculté des Lettres de Paris, une thèse sur *la Personnalité et les Romans d'Otto Ludivis* qui fut bientôt suivie d'une Etude tout à fait remarquable sur Walther Rathenau, ses théories et ses plans de réorganisation économique et sociale. Depuis, M. Gaston Raphaël s'est attaché à connaître et à faire connaître les principaux dirigeants de l'Evolution actuelle de l'Allemagne surtout de l'Economie politique.

Léonide Andréieff comme les Kouprine, les Mérejkosky, les Yvan Bounine compte parmi les maîtres de la Littérature russe contemporaine. Il commença par faire des études de médecine, puis il s'adonna à la littérature. De très bonne heure il connut le succès. Le théâtre tenta également ses grandes qualités d'écrivain. Il se fit applaudir sur les scènes les plus réputées de Pétrograd et de Moscou. Appelé à l'Académie royale de Russie, il déclina l'honneur qui lui était fait et qui, d'autre part, était refusé à l'illustre Gorki pour ses idées politiques. Avec la guerre et les événements si tragiques qui bouleversèrent l'empire russe Léonide Andréieff dut quitter sa patrie pour la Finlande où il mourut en 1919 dans la pleine force de son talent.

Les dernières pages qu'il ait écrites sont consacrées à son ami, le grand peintre Nicolas Roerich et ce sont elles que précisément la *Vie des Peuples* se fait un honneur de publier dans son numéro de juillet.

EDITION AÉRIENNE

4, Rue Tronchet, PARIS

Revue Juridique Internationale de la Locomotion Aérienne

Publication mensuelle fondée en 1910

ABONNEMENT ANNUEL :

France et Colonies ..... **50** Francs
Autres Pays ..... **55** Francs

L. P. MOUILLARD. — ***Le Vol sans Battement,*** Ouvrage posthume reconstitué et précédé d'une étude sur l'œuvre ignorée de L. P. MOUILLARD, par A. Henry-Coüannier.

Un vol. in-8°, 480 p., 12 grav. Fr. **15** »

A. HENRY-COÜANNIER. — ***Examen de Principe de la Convention Internationale portant réglementation de la navigation aérienne du 13 octobre 1919.***

Un volume in-8°, 112 pages... Fr. **6** »

V. PAPPAFAVA. — ***Le Vol de Jean-Baptiste Dante le Pérugien.***

Une plaquette in-8°, 12 pages. Fr. **1** »

CENT MACHINES EN UNE SEULE !

La Machine à écrire

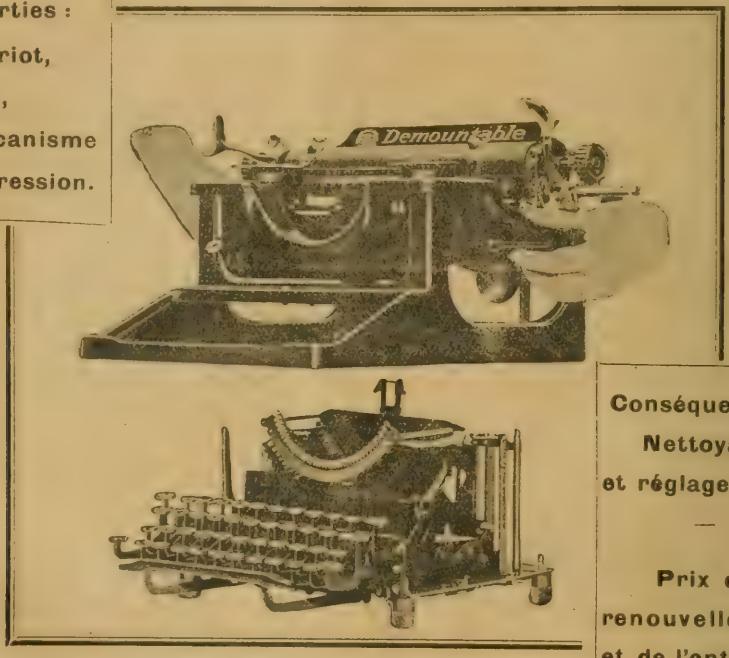
DEMOUNTABLE

Instantanément démontable en 3 parties :

Le chariot,

Le bâti,

Le mécanisme d'Impression.



Conséquences :

Nettoyage et réglage facile

—

Prix du renouvellement et de l'entretien réduit de moitié.

Demandez Catalogue à la

Société Française de Machines à Ecrire

Concessionnaire exclusive

41, 43, Rue Vivienne, PARIS (2e)

Téléphone Commercial 92-73

PENSÉES

SUR

Blaise PASCAL

1. — Pascal fut, un temps, le plus malheureux de nos auteurs.

Trop au-dessus de la portée ordinaire et n'ayant laissé que des œuvres inachevées, ses commentateurs en ont profité pour tirer à eux, écarteler sa pensée. Condorcet sec et pédant, Voltaire acide et méchant, nous le donnent comme un malade, un quasi-fou, un fanatique. « L'amulette », « l'abîme à gauche ». Et tout le XVIII^e^ siècle a suivi, même Chénier, même Gœthe. Cousin, laissant là le dogmatique et « sa vérité invincible à tout le pyrrhonisme », découvre un sceptique; Sainte-Beuve nous campe en romantique, qui n'a la foi qu'en hésitant ou en se forçant, celui qui n'a jamais été effleuré d'un doute. Vinet annexe le janséniste au protestantisme. Quand les uns le jugent fidéiste d'autres le déclarent d'une orthodoxie étanche. Brunetière parle du pessimiste, etc. Bref, comme en ces temps dont parle Bossuet, où tout était Dieu excepté Dieu lui-même, Pascal alors était tout, sauf Pascal. Il autorisait combien d'hérésies par son seul nom.

Aujourd'hui, le voilà notre plus heureux auteur.

Qui a suscité, je ne dis pas plus d'admiration, mais des travaux plus nombreux, plus attentifs, plus amoureux ? Tous

nos génies ont un homme qui, installé dans leur ombre, veille sur leur œuvre, qu'il édite, brosse, épèle, commente. Bossuet a Lebarcq, qui nous a rendu ses sermons; Saint-Simon a Boislisle; Ronsard, Nolhac... mais de ces grands travaux, il ne s'en fait guère que deux ou trois pour chaque auteur, tandis que pour Pascal ils abondent. On constituerait, comme pour Dante, de qui vit un peuple, une belle bibliothèque des travaux excellents qui nous ont rendu notre Pascal, son texte, sa biographie, sa pensée. Grâce à eux, nos neveux le connaîtront, surtout sa pensée, sans hésiter, mieux que ne l'a connu aucun de ceux qui ont conversé avec lui.

* * *

2. — Strowski fait bien de remarquer que Pascal était Auvergnat. Non seulement il est né à Clermont-Ferrand, mais il eut avec ses origines des attaches profondes. Il est Auvergnat des deux côtés, père et mère, Auvergnat à perte de vue en remontant dans le passé.

On pourrait partir en phrases et dire qu'il y a dans Pascal du volcan éteint par la grâce, mais laissons ces figures dont il s'est moqué, et qui se gonflent pour tenir la place des raisons qui manquent.

Dieu me garde encore de vouloir déterminer ce que c'est qu'un Auvergnat ! Ceux que j'ai connus étaient rudes et intelligents, et il est assez difficile de nier qu'il y eût en Pascal de l'un et de l'autre, mais ce que je veux dire, en rappelant à mon tour l'Auvergne, c'est que Pascal fut un provincial.

Il a vécu en Auvergne assez longtemps pour en avoir subi toute l'emprise, et, même aux jours de Rouen ou de Paris, il garda le contact avec elle. Il y écrivait souvent, il y avait de chers parents et des amis, on s'y intéressait à lui, il y allait volontiers.

Il est extrêmement important qu'un exemplaire aussi accompli de l'humanité soit un fruit de la vie de province. Cette vie, par définition en retard sur Paris, cette vie étroite, où tout le monde se connaît et se surveille, cette vie essen-

tiellement anti-romantique, nous lui devons en grande partie, non l'écrivain mais l'homme admirable, grave, intérieur, que nous aimons, que nous vénérons et qui est plus grand pour nous que l'écrivain.

*
* *

3. — D'où sort le génie de Pascal ? La question paraîtra vaine, car qui prétendra fixer la loi d'apparition du génie ? Pourtant il doit y avoir des circonstances qui la servent et la serrent de près cette loi, et il doit dépendre de nous d'en réaliser une partie. Et cela n'est pas vain.

Pascal, nous l'avons dit, est ce qu'il est parce que d'Auvergne, pays sain et vigoureux, pays profondément français et parce que d'un milieu qui le contraignait à se bien tenir, à faire effort. Ajoutons son éducation. On l'a rapprochée de celle de Montaigne, non sans raison. Comme Montaigne, Pascal est l'œuvre de son père. C'était un esprit puissant, de vie digne, passionné pour les sciences, qui, veuf, s'était consacré à ses enfants. Il leur constitua un milieu exceptionnel de savants, les plus grands de l'époque, d'hommes pour qui une charge était une magistrature, un devoir, et non un décor. Pascal enfant n'a fréquenté que des hommes de valeur. Voilà l'élément le plus favorable à l'éclosion du génie, et non pas les choses que l'on apprend. Pour peu qu'ils soient doués, les enfants acquièrent au contact d'esprits vivants une activité d'intelligence et de caractère qui est la condition maîtresse de l'éducation. Car s'éduquer, ce n'est pas subir, emmagasiner, c'est vouloir progresser.

Mais n'oublions pas dans l'éducation de Pascal la part de ses sœurs qui ont grandement compté dans sa vie la plus haute et la plus intérieure.

L'aînée, Gilberte Périer, est le témoin qui nous l'a fait le mieux connaître, elle a pris un soin passionné de ses papiers, et l'a suivi dans toutes ses démarches intellectuelles. Elle l'aimait tant qu'elle demanda, si elle mourait à Paris, d'être enterrée à ses pieds. Quant à Jacqueline, plus jeune, un jour

Sœur Sainte-Euphémie, elle fit, comme son frère, figure d'enfant prodige. Elle subit assez son influence pour se laisser convertir par lui. A son tour, elle l'aida à doubler le cap de la seconde conversion, celle où il donnait « tout » à Dieu.

S'il y a dans la vie de Pascal beaucoup d'austérité et même d'âpreté, si l'on y admire un extraordinaire jaillissement d'intelligence et dans toutes les directions, on y sent aussi une passion, une pureté, une tendresse, on y entend des cris qui viennent de cette claire source féminine.

* * *

4. — Qu'est-ce que Pascal doit à son temps ? Comme on le situe dans sa famille, dans sa province, il faut situer un homme dans son temps.

Et il est bien évident que Pascal est du XVII^e^ siècle et de la première moitié encore.

Cela se voit partout. A sa langue d'abord. Il écrit en latin ses ouvrages de sciences, et quand il écrit les Provinciales en français, on y sent le latin, d'où le français, à cette heure, n'est pas encore tout à fait sorti, d'où il ne sortira qu'avec Fénelon pour devenir la langue rapide du XVIII^e^ siècle.

On le voit à sa science qui se croit obligée de combattre l'horreur du vide et la matière subtile.

On le voit surtout à sa religion. Né plus tôt, né plus tard, Pascal n'aurait pas été janséniste.

Mais voilà, né de nos jours, eût-il été catholique ? Qui le sait ? Ce sont là problèmes insolubles. *Posito absurdo sequitur quod libet.* On peut, au XIX^e^ siècle, imaginer Pascal à la façon de Sully-Prudhomme ou de Madame Ackermann avec le génie en plus. Et pourquoi aussi ne pas le voir comme une espèce de Newman, mais incandescent ? Déclarer que c'est impossible, c'est présupposer que le progrès des sciences implique aujourd'hui l'incrédulité. Qui le croira après avoir compris Pascal dont l'apologétique tend justement à mettre la science à sa place ? Qui le croira après avoir entendu tant de contemporains retrouvant leur foi dans Pascal ?

On a dit que, mort à soixante ou soixante dix ans, assez

pour connaître les idées de Spinoza et de Richard Simon sur les Ecritures, Pascal ne fût pas mort chrétien.

Le P. Lagrange, qui est un maître et qui a, bien autrement que Richard Simon autrefois, renouvelé, dans ces vingt dernières années, l'exégèse catholique, a étudié de près *Pascal et les Prophéties messianiques*. Or il juge que cette partie de l'apologétique de Pascal, loin d'être faible et rendue caduque par les progrès des sciences scripturaires, est peut-être « ce qu'il a pensé et écrit de plus beau ». Peu de choses suffiraient, selon lui, pour adapter ces notations, ces projets d'argumentation aux conclusions certaines de la critique. « Il a entrevu, il a vu, il a proclamé la vraie solution. » Là comme ailleurs, là, comme partout, Pascal a devancé son temps, ouvert des horizons.

L'avantage qu'il y a à imaginer Pascal à une autre époque, c'est de nous permettre d'apprécier combien, malgré son étonnante originalité, il tient à son temps. Et j'ajoute, nous devons à ce XVII^e^ que cette âme volcanique, où le XIX^e^ siècle a si volontiers salué notre premier romantique, ait été vigoureuse, équilibré, vraiment harmonieuse à l'ordre qui triomphait alors.

* * *

5. — On a contesté la fameuse invention de la géométrie par Pascal. Evidemment, c'est très fort, mais enfin il y a l'affirmation des témoins, et elle est formelle. Je le sais, les jansénistes ne se voulaient aucun mal et ont toujours été merveilleusement portés à s'attribuer tous les mérites. Pour les leurs rien n'est trop beau. Mais tout de même, il y a quelques cas analogues. On cite Evariste Galois, qui se fit tuer bêtement en duel à vingt ans, mais qui avait eu le temps de dépasser tous les maîtres ; Joseph Bertrand qui passait les examens de Polytechnique à douze ou treize ans, et qui a fait un livre utile sur Pascal. Henrick Abel fut moins précoce, ayant commencé un peu tard, mais il avança si vite que, mort à vingt-deux ans, il laisse la réputation du plus grand mathématicien du XIX^e^ siècle.

Mais surtout Pascal a continué. Son fameux traité des « sections coniques, » à seize ans, montre qu'il était capable à onze de concevoir les éléments de la géométrie.

A ce propos, qu'on permette à un profane de s'étonner qu'on parle toujours de cette « trente-deuxième proposition », comme si Pascal avait, pour y arriver, passé par les trente et une précédentes. Il est vraisemblable qu'il aura suivi des voies à lui. Les gens qui sont au courant font précisément observer que le tempérament de Pascal est à l'opposé de celui de Descartes, justement parce qu'il procédait plus par imagination que par déduction proprement dite. Brunschwicg prétend même que Pascal a autant l'esprit de finesse en géométrie que l'esprit géométrique en théologie[1]. Il est donc fort probable qu'il eut une certaine vue que je ne me charge pas d'indiquer, et qu'il résolut la trente-deuxième proposition, sans avoir réalisé les trente et une précédentes, peut-être en passant par des propositions postérieures, ou très différentes de celles d'Euclide.

* * *

6. — Le traité des sections coniques. D'une seule proposition qu'il établissait, Pascal déroulait en quatre cents corollaires toutes les lois des coniques. On disait que « depuis Archimède, on n'avait rien vu de cette force »; « ce jeune homme, selon Mersenne, avait passé sur le ventre à tous ceux qui avaient traité le sujet ». Ce traité est perdu, sauf un fragment. S'il existait, beaucoup de gens renonceraient à le lire disant : « C'est trop fort pour moi. » Et pourtant, Pascal n'avait que seize ans quand il l'a fait. Quand il écrivait « Les Pensées » il en avait trente-cinq. On peut croire que, dans l'intervalle, il avait progressé, et il est probable encore qu'il eût été incapable à seize ans de l'effort des « Pensées ». Si

1. Et cela est certainement vrai des Provinciales qui n'en sont pas plus réussies pour cela. Ah ! qu'en certains endroits de raison à outrance ce partisan du grand nombre des damnés eût mieux fait de lâcher les textes et de s'abandonner à son esprit de finesse !

nous ne sommes pas à la hauteur d'une œuvre de Pascal à seize ans, le sommes-nous d'une œuvre de Pascal à trente-cinq ans ?

On dira que les mathématiques supposent une initiation particulière; Pascal en convient. « Le peu de communication qu'on en peut avoir » c'est-à-dire la difficulté où l'on est de pouvoir s'entretenir des sciences avec les honnêtes gens, «l'en a dégoûté. » Mais la philosophie, la théologie, les lettres, le cœur humain, tout cela s'ouvre-t-il sans initiation ? Ce qui trompe dans les Pensées, c'est qu'elles sont bâties avec les mots de tous les jours, alors que les mathématiques comportent des formules réservées.

On peut recourir à la distinction pascalienne de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie. Tel a l'un qui n'a pas l'autre. N'entendre rien aux sections coniques ne préjugerait rien de la lecture des Pensées. Admettons; mais alors que seuls y entrent ceux qui ont fait leurs humanités, ou, mieux encore, ceux à qui la vie les a fait faire.

Tout de même, ne trouvez-vous pas que cette question sur les coniques nous avertit bien que la transparence des Pensées pourrait cacher des surprises, et qu'il vaut mieux les aborder humblement? Ceci pour Condorcet, Voltaire et même Havet qui font vraiment trop les avantageux en marge de Pascal.

Ce n'est que peu à peu que l'on parvient à coordonner dans son ampleur immense et dans son détail infini tout le système des Pensées. On s'aperçoit maintenant qu'elles ne sont pas un ouvrage quelconque de Pascal, mais l'aboutissant de sa vie, qu'il y verse exactement toute son expérience si extraordinairement riche et profonde de savant, de penseur, de chrétien, bref qu'elles sont à sa taille.

*
* *

7. — Et quelle n'est pas la grandeur de Pascal ! C'est d'abord une tête puissante, armée pour l'invention perpétuelle, et qui a encore du neuf à nous apprendre. C'est ensuite un

grand écrivain, qui excelle dans l'ironie et la polémique autant que dans le pathétique et la profondeur. Enfin c'est un héros de la vie intérieure et morale. Le vieux Bayle, sceptique pourtant et ami des historiettes raides, se sent tout impressionné par cette noblesse, cette fougue vers le bien; son ton devient grave et s'attendrit.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que ces qualités dont une seule suffirait à rendre un homme à jamais illustre, Pascal les possède toutes ensemble. Et alors que ceux qui brillent par un heureux ensemble ne poussent aucune de leurs qualités à l'extrême, lui, pousse chacune comme s'il n'avait que celle-là. Trois sommets dans un seul homme, voilà Pascal. Savant, il est l'un des plus grands, et dans l'ordre de Descartes, supérieur à Descartes. Ecrivain, il est l'un des plus hauts et, dans l'ordre de Bossuet, il vaut Bossuet, mais avec plus de prenant sur l'âme. Héros, il est l'un des plus purs; dans l'ordre chrétien, il fait songer aux saints. Cela ne suffit-il pas à en faire un homme unique?

Que dire maintenant si l'on songe que, posté aux plus lointains confins du monde des esprits par son inaccessible grandeur, il reste près de nous par sa parole si poignante et son cœur que passionne notre salut?

* * *

8. — Quel malheur que je ne sois pas à même de dire, la chose me dépassant infiniment, et combien et comment Pascal est savant.

MM. Strowski et Jacques Chevalier[1] y ont, dans leurs très bons livres, heureusement insisté.

1. Ce dernier (*Pascal*, Plon édit.) peut suffire à tout, non qu'il dispense de lire personne, mais, le dernier en date, il indique en cours de route tout ce qui vaut la peine d'être lu sur Pascal. Pas un travail que j'aie rencontré et qui m'ait paru profitable qui soit omis là, et combien m'en révèle-t-il que je ne connaissais pas ! Un livre pas amusant, plutôt gris, mais où Pascal est admirablement étudié et, semble-t-il, de la façon la plus exacte et la plus approfondie. Vraiment, c'est une clef de Pascal, et je crois dire là beaucoup. Je note pourtant dans le chapitre des Provinciales, parmi de très bonnes choses, par exemple sur la ca-

Si j'ai bien compris, il n'est pas de ces savants qui emmagasinent la science des autres, il ne paraît guère avoir pâli sur les livres, il crée. Et son invention a quelque chose de prodigieux.

Il invente à un âge où l'on n'invente pas encore, où l'on va, avec un cartable, à l'école primaire ; il invente, quand on n'invente plus, à l'âge de l'infirmité, sinon de la vieillesse qu'il n'a pas connue, à la veille de mourir. Il invente quand la science fait sa principale occupation et quand elle n'est plus pour lui qu'un divertissement, une façon de charmer une trop lancinante douleur. Heureux homme qui pour chloroformer son mal, à la lettre, se posait un problème !

Il invente dans les ordres les plus divers, en géométrie (la trente-deuxième proposition d'Euclide), en mathématiques (le triangle arithmétique), en physique (la pesanteur de l'air), en mécanique (la machine à calculer, la théorie de la brouette)[1], dans l'ordre commercial et pratique (les omnibus ou « carrosses à cinq sols »), dans l'apologétique religieuse (la méthode des *Pensées*). Il suffit que cet esprit prenne contact avec n'importe quoi pour qu'aussitôt jaillisse l'éclair révélateur.

Et ce ne sont pas de petits perfectionnements, des progrès de détail, mais des problèmes considérables que cet éclair illumine. Pascal invente, si je puis dire, par masses. Ainsi, d'une proposition qu'il a découverte, il tire, en quatre cents corollaires, toutes les propriétés des coniques. De son expérience du vide, il tire toute l'hydrostatique.

Et ses explications sont définitives. Il ne s'encombre pas de systèmes comme tant d'autres, ses théories ne sont que la compréhension des faits. Comme son style, sa science ne date pas.

Il n'invente pas seulement dans l'ordre où il étudie, mais la

suistique et la jurisprudence, d'étranges erreurs sur le probabilisme. Cet universitaire, excellent catholique, d'ailleurs, laisse paraître l'inévitable insuffisance de son information scolastique. Mais nous sommes tous courts par quelque endroit. On voudrait ne jamais l'être plus que M. Jacques Chevalier, on serait un maître en Pascal.

1. Il ne semble pas que Pascal ait eu à inventer la brouette, comme on le dit couramment et comme semble le dire M. J. Chevalier, car on voit la brouette figurée dans des documents anciens, sur les vitraux de Chartres, par exemple.

vérité qu'il découvre résonne pour lui dans les ordres les plus différents. Par là il n'est pas le savant d'une certaine science mais un savant qui « comprend l'univers ». Son apologétique est fonction de toutes les lumières qu'il a acquises dans ses études précédentes. C'est ce qu'a très bien marqué M. Jacques Chevalier.

Enfin, il invente avec une telle puissance que ses contemporains ne peuvent le suivre. Telle de ses affirmations ne sera comprise que longtemps après sa mort, ne sera même remarquée que de notre temps, et l'on peut dire qu'il n'est pas près d'être épuisé.

Pourtant ce n'est pas tout. Si haut savant qu'il soit, Pascal dépasse sa science. Il est bien mieux qu'un Descartes supérieur, il est Pascal, c'est-à-dire un homme dont la vie monte à un point où la science n'est plus rien. Le fini, si grand soit-il, s'égalant à zéro au regard de l'infini, la science pour Pascal ne pèse rien auprès d'un acte de charité. Lui qui paraît n'avoir jamais été hors de cette charité, se désole pourtant de l'avoir négligée pour s'attarder à la science : « Beauté, trop tard connue ! » Il parle comme Augustin, en pécheur repenti, du temps où, à l'exemple de Marthe, il servait la science avec agitation au lieu d'aimer comme Marie. Cette façon d'être savant y ajoute un pathétique infini. Il l'abîme aux pieds de Jésus-Christ. Ne croyons pas qu'il lui reproche de troubler sa foi. Pascal n'a jamais douté, ni même hésité. Il craint simplement, et c'est autrement beau, que cette créature ensorcelante, que nul plus que lui n'a aimée, ne lui fasse oublier l'Amour.

*
* *

9. — Pascal écrivain. Il a le style direct, nu. Il pense et c'est tout. Jamais il ne s'écoute, jamais il ne se regarde. Il parle, il agit, il jette dehors son âme. La grande difficulté du style direct, c'est qu'il exige une valeur. Un médiocre, s'il ne se déguise pas derrière des phrases, sera vulgaire et plat. Pour écrire simplement, il faut de toute nécessité penser et

sentir d'une façon intéressante, sinon qu'on se taise et qu'on se terre. Quand on sait jongler avec les mots, faire le bateleur, on peut encore se montrer. Mais quand on pense noblement ou juste, quand toutes les démarches de l'âme sont vives, distinguées, belles, le style nu, où l'âme fait toute la couleur et le mouvement, est le plus fort de tous. Jamais un pli, jamais une ride, jamais une craquelure. Ça passe les siècles.

*
* *

10. — Pascal est-il un saint? Un anglican, H. F. Stewart, le soutenait récemment. Ce n'est pas tout à fait vrai. Pour nous, pas de saint hors de l'orthodoxie, et Pascal fut janséniste. Moins qu'on ne l'a dit, pas toujours, pas à la mort, soit. Mais enfin il en a tenu, c'est incontestable, et, à certain moment, au point de braver Rome. A l'époque de sa première conversion, dans l'affaire du frère Saint-Ange, plus tard après la seconde conversion, dans celle des Provinciales, il met un zèle trop dur. Aux jours de ses grands travaux sur le vide ou la machine arithmétique, il prend un souci un peu aigre de sa propriété d'auteur. Son attitude à l'égard des Jésuites fut imprudente et cette imprudence devait avoir de graves conséquences.

Il reste que Pascal représente un effort sublime vers le bien, et c'est déjà honorable que l'on doive se demander s'il est un saint?

Mais si les saints ont plus de régularité, moins de haut et de bas dans leur perfection, s'ils n'ont pas certains défauts, ils n'ont pas certaines qualités. C'est le privilège de Pascal, comme de saint Augustin ou de Newman, de mettre au service de Jésus-Christ des dons incomparables. On se sent plus intelligent à tenter la sainteté à la suite de Pascal. Avouons-le, beaucoup de saints sont d'une affligeante médiocrité intellectuelle. Je ne leur reproche pas d'être ignorants, l'ignorance, que m'importe, que dis-je, je l'aime ! Ce que je déteste, ce sont les idées étroites, les esprits qui se croient obligés de se rata-

tiner, de se réduire pour mieux glorifier Jésus-Christ, Dieu me pardonne, pour lui mieux ressembler ! Cela, non.

Je sais, je sais. Pascal distingue les grandeurs de l'esprit de celles de la charité. Archimède est grand dans son ordre, mais rien de cette grandeur ne peut être comparé à la grandeur de Jésus-Christ.

« Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de la science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voient la sagesse !... » Nous savons tous cela par cœur, j'imagine, Mais là n'est point ma pensée.

Je dis : Si Archimède avait suivi Jésus-Christ? Quel élargissement de la nature humaine ! Or c'est justement l'impression que donne Pascal marchant derrière Jésus-Christ.Quand Philippe ou Thaddée quittent tout, cela est noble, certes, cela est incomparable. Un homme qui se renonce, un homme qui rend témoignage à la vérité, un homme qui tourne son cœur vers le ciel ! Une conversion,du plus humble des hommes, est, dans son ordre, quelque chose de beau comme le redressement de la Marne, mais tout de même ce n'est qu'un homme de plus qui se convertit. Mais que Pascal se joigne à Jésus-Christ, cela nous découvre un nouveau jour sur Jésus-Christ.

* * *

11. — « Le moi est haïssable ». Ah ! oui, Pascal, il l'est ! Hugo s'arrondissant, poitrinant, s'étalant, s'ébrouant partout dans son œuvre, moi ! moi !! moi !!! Châteaubriand, Jean Jacques, Loti, Lamartine même, tous ces pleurards attentifs à eux-mêmes, penchés sur eux, se berçant mélancoliquement, vexés de vieillir, ou de ne plus être adulés, ou de ne plus jouir, ah ! qui balaiera ces moi importuns !

Mais le moi de Pascal? Là où je croyais trouver un auteur, je trouve un homme; quand je m'attendais à un sermon ou à

une discussion, je pénètre dans un cœur où l'on se reproche de n'être pas assez amoureux de Jésus-Christ pour lui gagner tous les cœurs !

Il y a deux excès. L'un, trop paraître, ne parler que de soi, tout ramener à soi. L'autre, réciter une leçon sans laisser parler son cœur, sans rien mettre de sa vie. Les romantiques à la Jean-Jacques et les prédicateurs courants.

* * *

12. — En quoi Pascal est-il un homme? et que veut-on dire par là? Il ne s'est pas contenté de dire, il a fait; il n'a pas prouvé l'existence de Dieu, il y a cru; il n'a pas exhorté au bien, il l'a pratiqué; il n'a pas été le ténor de la vertu et de l'amour de Jésus-Christ, il a fait pénitence pour être meilleur. Ses pensées sont, c'est vrai, sinon des écrits pour le public, du moins des brouillons, des projets en vue d'un ouvrage pour le public, mais elles sont d'abord son expérience, le fruit de sa méditation, de sa prière. Aussi, quand nous ouvrons son œuvre, n'entrons-nous pas dans son système, mais dans son cœur. Il s'y parle à lui-même, autant qu'à nous, il nous fait confidence, il se confesse. Cette grande âme nous devient amie, son âme fulgurante et cependant si tendre ! Il nous semble, à la voir vivre, que le mystère de Jésus devient le mystère de Pascal : « J'ai versé telles larmes, pour toi », me dit-il.

* * *

13. — Nous voulons savoir s'il faut croire, s'il faut aimer, s'il faut nous sacrifier. Un génie ne suffit pas à nous convaincre, à contraindre notre chair si lourde, notre cœur qui proteste... car le génie peut nous tromper.

Il pourrait dire la vérité, il en est fort capable, mais comment nous en assurer? Car c'est justement le propre du génie, que de pouvoir, même à l'erreur, donner les apparences de la vérité.

Ce qu'il nous faut, c'est savoir si ce génie, qui sait, lui, ce qu'il met dans ses paroles, y a vraiment mis la vérité. Pour me convaincre, j'ai besoin, absolument besoin de savoir que vous êtes convaincu, ô Maître.

Or je vois Pascal, qui ne sait pas que je suis là et que je le regarde, je le vois qui s'agenouille pour obtenir de Dieu que je rompe avec mon orgueil, que je m'agenouille à mon tour, et que je me décide à aimer.

*
* *

14. — Quand Pascal écrit de Thérèse: « Ce qui plaît à Dieu est sa profonde humilité dans ses révélations; ce qui plaît aux hommes sont ses lumières. Et ainsi on se tue d'imiter ses discours, pensant imiter son état; et pas tant d'aimer ce que Dieu aime, et de se mettre en l'état que Dieu aime » il s'exhorte à l'humilité; il ne prépare pas un panégyrique. C'est une réflexion qu'il a faite, hier ou ce matin, et dont il déborde. Eclairé brusquement sur ce qui fait la véritable beauté d'une âme, il s'excite à le reproduire en lui. Oh ! qu'il la souhaite, cette humilité qui a fait de Thérèse le point de mire, l'irrésistible centre d'attraction des grâces divines. Pascal ne pense que pour devenir meilleur.

Bossuet, écrivant la même phrase, penserait aux Carmélites et à son prochain discours. Pascal ne pense pas pour soi. Il pense pour les autres. Dans le silence du cabinet il leur parle déjà, comme s'il était en chaire. Il ne lit pas Thérèse pour s'édifier, sans voir plus loin. Il travaille, il accumule, splendidement d'ailleurs, à la façon du journaliste qui ne jouit plus de rien mais voit tout en fonction de son article, du romancier qui, de son amour ou de sa peine, ne retient guère que ce qui lui servira à corser son livre. Il est possible que Bossuet aime Dieu, on en a quelque indice à étudier sa vie qui fut digne, on ne le sait guère à le lire, même quand il chante l'amour de Dieu. Il n'a pas de papiers spirituels. Il n'écrit pas pour se suivre et pour mieux vivre.

*
* *

15. — Pascal connaît la vanité d'auteur. Ecoutez-le : « Il est véritable, monsieur, et je vous le dis hardiment que cette expérience (du Puy-de-Dôme) est de mon invention, et partant je puis dire que la nouvelle connaissance qu'elle nous a découverte est entièrement de moi ». Si ce n'est pas de l'amour-propre les mots n'ont pas de sens ! Pascal ne se réjouit pas seulement d'avoir trouvé, il se réjouit qu'on sache qu'il a trouvé. Ecrivain, il goûte la satisfaction de passer pour bien dire, comme, savant, il aimait que l'on sût qu'il avait inventé. Il goûte le style. Il s'en est fait la théorie. Il est naturel, certes, mais enfin il sait écrire et ne réussit pas sa phrase par hasard. Et il jouit de l'avoir réussie. Lorsqu'il lance son feu d'artifice des Provinciales, il a beau assujettir son masque, que lui impose la prudence encore plus que l'humilité, il appuie sur son succès en homme qui ne s'y déplaît pas du tout. Je ne lui en fais pas de reproche, sa vanité est si réfrénée, et nous sommes habitués à tant de sottise en cette matière. Ce que je veux comprendre, c'est en quoi sur ce point il diffère de Bossuet.

Celui-ci ne paraît pas avoir l'ombre de cette vanité propre à l'écrivain. Nul n'est moins homme de lettres. Ses sermons, capables de l'égaler à Démosthènes ou Cicéron, l'idée ne lui vient même pas de les tirer de leurs brouillons. Détachement? Pas du tout. Bossuet a sa vanité, mais il ne la place pas là, hélas, où elle eût été justifiée ; il la place ailleurs, et il y abonde autrement que Pascal. Il réserve ses concupiscences pour les prélatures et la doctrine. Il croit aux grandeurs de chair, il croit à la cour, il croit aux situations. Il a écrit son *Histoire universelle*, son *Eglise Gallicane*, sa *Politique tirée de l'Ecriture sainte* et tant d'autres choses pour confirmer et pour adorer les grandeurs d'établissement. Il est prélat, il est précepteur du dauphin, il domine l'Assemblée du clergé, tout est là pour lui. Et la doctrine. Ah ! Bossuet ne doute pas de la raison. Il sait toujours où est la vérité et jusqu'où elle va. Il parle et désormais nous devons le savoir aussi. Peu lui chaut que la

théorie soit de lui ou d'un autre, qu'il invente ou qu'il récite, c'est la vérité, il suffit, plions-nous y. Confiance en ses idées, besoin de nous les importer, voilà l'auteur dans Bossuet. Que j'aime mieux : « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Etre infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse ».

*
* *

16. — Ce que Goethe avait en vue, ce n'est pas tant de faire une œuvre que sa vie. Il a produit *Werther*, *Goetz*, *Wilhem Meister*, les *Affinités électives*, *Faust*, mais il a surtout fait sa vie. Il prétendait réaliser un homme supérieur, une belle existence. Il a cherché le meilleur moyen pour un homme, pour lui, de s'épanouir et de fructifier. A travers la poésie, les sciences, l'amour, les plaisirs, il visait à réaliser pleinement ses valeurs. Des orages de la jeunesse il est ainsi parvenu à cette espèce de contemplation lucide mais un peu froide que nous savons. Werther est devenu une manière d'Olympien. C'est cette marche, cette courbe, cette ascension de tout l'être où il a mis son chef-d'œuvre. En ce sens il est tout à fait autre chose qu'un homme de lettres, même admirable. Il est un homme et qui a vécu.

Tout de même, Pascal a vécu. Il n'a pas cherché à faire des livres, quoique ses œuvres aient retenti à travers toute la terre, il a voulu une belle vie.

Mais quel abîme de lui à Goethe ! Goethe s'est servi, s'est écouté, s'est caressé, Pascal s'est oublié, s'est consumé à la gloire de Jésus-Christ. Goethe s'adore, Pascal se sauve.

*
* *

17. — Pour Cousin, la philosophie n'est qu'un thème à discours, une occasion de s'enfler, de plaire aux dames, d'imposer ses idées à l'Université, et, par l'Université, grâce au monopole, au pays, Dieu est un tremplin politique.

Si Pascal l'avait rencontré, il aurait dit à ce pharisien : Dieu est le Vrai, le Beau, le Bien, mais quand l'avez-vous prié? Quand l'avez-vous préféré aux créatures? Quand l'avez-vous aimé? Que lui avez-vous sacrifié? Dieu est l'être premier, selon vous-même. Quelle place tient-il dans votre vie, hors vos discours? Je le vois rejeté après tout. Dieu n'existe dans votre vie, Cousin, que par votre grâce, parce qu'il vous a plus de consentir à soutenir qu'il existait.

Oui, il aurait ainsi parlé, celui qui écrivait dans ses notes les plus secrètes : « Je bénis tous les jours de ma vie mon rédempteur... qui, d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur ».

* * *

18. — Le socialisme, pour Jaurès, c'est une caisse sonore. On aime le peuple, mais de quoi s'est-on privé pour lui? « On n'est pas un ascète ».

Ne continuons pas. Notre amour de Pascal est fait de cette horreur des saltimbanques. Nous voulons des hommes qui fassent ce qu'ils disent. Pascal s'est dépouillé. Il avait compté que Jacqueline partageant son bien avec lui, il pourrait poursuivre ses expériences, vivre en savant. Elle se veut à Dieu, part pour le couvent, et réclame sa dot. Pascal devant ses projets détruits, est outré. C'est un homme. Mais il se reprend, il est honteux, il renonce, et, bientôt, se convertit lui-même : « Seigneur, je vous donne tout ». Deux ans avant sa mort, à trente-sept ans, dit Beurrier, « il fit de grandes aumônes et vendit son carrosse, ses chevaux, ses tapisseries, ses beaux meubles, son argenterie, et même sa bibliothèque, à la réserve de la Bible, de saint Augustin, et fort peu d'autres livres, et en donna tout l'argent aux pauvres; il renvoya tous ses domestiques, et se mit en pension chez sa sœur, Mlle Perier, pour n'avoir plus de soin d'un ménage... Il fonda le règlement de sa vie sur les principes évangéliques qui sont : 1° de renoncer à soi-même, à tout plaisir, à toute superfluité, et à la vaine gloire; 2° de faire tout ce qu'on peut faire de bien dans une pure vue de

Dieu, pour son amour, et pour nous perfectionner; 3° d'aimer son prochain et sa propre âme d'un amour désintéressé dans la vue de Dieu ».

* * *

15. Pascal amoureux. M. Edmond Chamaillard, qui déjà a fait un travail estimable sur Méré, est le dernier qui se soit bien inutilement posé la question, car, sans avoir plus de confiance que cela pour le reste en Gazier, j'estime qu'il l'a vidée. (*Mélanges de littérature et d'histoire*. Paris, Colin, 1904).

Désormais, un homme qui demande si Pascal a été amoureux donne sa mesure; et je m'empresse de dire que ce n'est pas dans l'ordre des grandeurs qu'il faudra la chercher.

M. Chamaillard brode tout un roman.

Mlle de Roannez, lui apparaît comme une jeune fille charmante, pleine de grâce, digne en tout point de gagner Pascal qui peu à peu se laisse faire; et comme il n'est pas léger, mais homme de passion profonde... Tout cela parce qu'il existe des lettres de Pascal à Mlle de Roannez et parce que Pascal a vécu quelque temps chez le Duc !

Où M. Chamaillard a-t-il vu que cette fille était captivante? On n'a pas de portrait d'elle, et Gazier, autant que j'ai souvenir, nous la donne comme plutôt laide et contrefaite. En tout cas, quand elle se maria, elle eut des enfants chétifs et mal venus. Seulement, il faut tout dire. M. Chamaillard, qui est certainement un ferme démocrate, est persuadé, comme tout démocrate, qu'une duchesse est nécessairement irrésistible. Vue simpliste, mais qui ouvre un jour sur les cœurs. Eh quoi ! vous croyez qu'une société se couronne nécessairement d'une élite de femmes délicates, nuancées, belles et adorables, et vous prenez parti contre cette société? Vous détruisez un monde, dont vous posez en principe qu'il suffit d'en voir les femmes pour en tomber amoureux, fût-on Pascal ! Serait-ce que pour vous il n'y a d'égalité que par en bas, et que vous n'en avez à l'aristocratie que par jalousie? Si j'avais de l'aris-

tocratie l'idée que vous en avez, j'en serais, rien que pour cela, partisan à outrance. Mais mon aristocratisme voit autrement les choses; et ce n'est pas du tout parce que les aristocrates sont forcément séduisantes et parfaites que je les regrette. Beaucoup de grandes dames, sont, hélas ! laides et vulgaires, et Gazier, qui connaît bien son monde janséniste et n'était point porté à le peindre en laid, Gazier nous fait un portrait plutôt peu flatteur de Mademoiselle de Roannez. Physique mediocre, peut-être déplorable, âme impressionnable, scrupuleuse, sans résolution forte, en tout cas insuffisante et indigne de Pascal.

Pascal s'est occupé d'elle parce qu'elle était sous sa main, parce que, dans sa ferveur, il poussait tout le monde au couvent. Entre nous, il paraît avoir agi en cette affaire avec plus d'esprit de géométrie que de finesse. Il faisait de sublimes discours, parfaitement probants, à une pauvre fille qu'écrasait le raisonnement, et son zèle, comme un fouet, poussait à la perfection une âme qui manquait de souffle.

Il semble faire ici la preuve qu'il avait plutôt des vues générales sur l'homme qu'une vue précise de l'individu à qui il s'adressait. C'est d'ailleurs l'impression que me laissent les jansénistes. Ils ont une psychologie théorique de l'homme plutôt que le sens des particuliers qu'ils atteignent et manient. Leur grand système de la misère de l'homme paraît assez fouillé. Y eut-il cependant jamais doctrine qui ait pris l'homme plus à rebrousse-poil?

Pascal écrivant sur la mort de son père fait une dissertation admirablement juste du point de vue chrétien, et pourtant il y manque je ne sais quoi, des larmes. De même dans sa direction de Mlle de Roannez. Il donne un bon traité de la vocation, et cependant il reste à côté de la question : cette petite de peu de raison, de cœur médiocre, hésitante par nature, a-t-elle l'étoffe d'une vie sublime et définitivement fixée en Dieu? Tout est là. Les considérations générales ne sont rien ou doivent s'appliquer à cela. Qui ne peut ne doit, et, visiblement, Mlle de Roannez ne pouvait pas. A la pousser au couvent et au couvent selon Port-Royal, le Port-Royal in-

quiétant de la génération d'Arnaud, c'est aller à plus qu'un échec, c'est, après l'échec, démoraliser. Au bout de quelques années, Mlle de Roannez quittera le couvent, se mariera même, mais, gardant au cœur la persuasion qu'elle a été infidèle, elle vivra dans le mariage comme une mauvaise religieuse, et mourra désespérée d'avoir manqué sa vie, voyant dans ses échecs successifs la preuve que Dieu est mécontent.

Mlle de Roannez n'est pas le chef-d'œuvre de Pascal, mais tout ce que nous savons de cet épisode et surtout (car on aurait pu nous cacher les textes et taire des faits) tout ce que nous connaissons de l'âme de Pascal crie qu'il n'y a pas eu d'amour entre eux.

Dans son discours sur les Passions de l'amour, il envisage « une belle vie comme commençant par l'amour pour finir par l'ambition ». Il ne lui vient pas à l'esprit que l'amour dure toute la vie. L'amour n'a qu'un moment. Mauvaise disposition pour s'embarquer. Mais aussi voyez son embarras. Son génie le travaille, et ce monstre veut tout dévorer. Pascal a l'ambition de « comprendre l'Univers ». Il ne pourra se tenir à une femme, il lui faudra encore tout le reste. S'il se demande en ce moment : vais-je me marier? c'est une façon d'envisager comment s'établir, comment assurer ses conditions de travail, car son ambition est de l'ordre d'Archimède. Est-ce de l'amour? De par ailleurs, si imparfait qu'il soit, il est trop chrétien pour concevoir l'amour hors du mariage. Avouons-le, l'amour n'est pour lui qu'une matière à réflexion, et sa façon d'en parler dénonce un philosophe, non un amoureux. Si nous ajoutons les infirmités qui déjà le cassent, une allure qui le rend étrange à des gens du monde comme Méré, des préoccupations scientifiques qui l'éloignent des femmes plus encore que des hommes avec qui déjà il est si difficile de s'en entretenir, on verra que rien ne prédispose Pascal à l'amour.

Bientôt d'ailleurs il se décide pour Dieu. S'il y avait eu un amour dans sa vie, la conversion n'aurait pas eu lieu, ou elle aurait comporté un caractère très différent et des épisodes dont il n'y a pas la moindre trace.

Du jour de la conversion, Pascal voit clair comme le jour la

grande illusion de l'amour, celle qui a rempli Augustin, celle qui le remplit maintenant et qui est la grande, l'insurmontable antinomie de l'amour, qui veut qu'on se repose en une créature, autrement dit qu'on l'adore.

L'homme ne se repose que dans l'infini. Aimer c'est croire qu'on a trouvé dans une créature de quoi apaiser son insatisfaction foncière. Pascal ne peut s'arrêter ni à cette absurdité, ni à ce blasphème. Pour répondre à l'amour, un être devrait être beau, spirituel, puissant, généreux, génial, Dieu.

Ecoutons-le :

« Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement ; je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire — ne suis-je pas prêt à mourir? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra. Donc comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir, de même je suis coupable de me faire aimer. Et si j'attire les gens à s'attacher à moi, je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt ; et, de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu ou à le chercher ».

* * *

20. — On a compté longtemps dans la vie de Pascal, deux conversions : la première à vingt-trois ans (1646) à Rouen, la seconde à trente-cinq (1654) à Paris. Depuis M. Jovy, on en doit compter une troisième, aux environs de 1660, à trente-sept ans, deux ans avant la mort. On la soupçonnait, mais les documents publiés par M. Jovy semblent la mettre hors de conteste.

Par sa première conversion, Pascal, d'honnête chrétien, devient chrétien fervent. Par la seconde, après une certaine période de relâchement, qui lui donne des remords, il se décide à l'entière vertu. Il prend le parti de la sainteté. Il renonce à

tout, vit dans la pénitence, la solitude et la pauvreté. Par la troisième, après avoir été intriqué dans le parti janséniste au point d'avoir songé à résister au Pape, la vue des divisions de l'Eglise, l'horreur de l'esprit de dispute, le désir de gagner les incrédules et la crainte de manquer à l'ordre établi par Jésus-Christ dans son Eglise l'amènent à renoncer à batailler pour le parti, à soumettre ses idées personnelles, pour n'être plus que le plus fidèle des catholiques.

Dans sa première conversion, Pascal, pourtant très sincère, reste à la surface des choses. Son zèle est agressif et verbal, il songe plus à plier les autres à des formules exactes qu'à s'améliorer. Il est géomètre, et n'a pas encore découvert, au contact de Méré, l'esprit de finesse, et surtout, à celui de Jésus-Christ, l'apologétique du cœur. Il croit que l'on réduit les âmes par *Barbara* et *Celarent*, il brandit des formulaires. Bref, il est insupportable. Il ressemble à faire peur, à cette époque de sa vie, à nos convertis d'aujourd'hui.

Nous assistons à un renouveau du catholicisme ; des hommes, de tous les horizons, viennent à l'Eglise. C'est à qui exaltera l'orthodoxie : Deo gratias. Mais on aimerait un peu de modestie chez ces débutants dans la foi. Tout enivrés du vin nouveau, qu'ils viennent de goûter aux coupes du Saint Esprit, ils se répandent, décisifs, dogmatisant, d'ailleurs parfaitement ignorants et imprudents. On a toutes les peines du monde à leur paraître suffisamment pur. Eux, qui si longtemps n'ont pas assez cru, aujourd'hui croient un peu trop. Avec une belle inexpérience dans toutes les matières controversées, ils choisissent les positions les plus extrêmes, traitent de tièdes, de modernistes, de libéraux, des hommes qui ont sur eux l'avantage de vingt ou trente ans de pratique, de sacrifices, d'étude et de fidélité.

* * *

21. — Qui parle de Pascal, doit se faire une âme forte. Il a le malheur d'être classé, tout comme le mont Saint-Michel

ou la Joconde. On compte, en l'abordant, sur des émotions sublimes, et, quand elles manquent, honteux de soi, on se gourmande, on s'excite pour les faire naître ; en tout cas pour le public, rien que pour ne pas avoir l'air d'un béotien, on joue le monsieur assommé d'extase. Et c'est ce qui fait que les Provinciales seront encore longtemps applaudies. Dieu sait pourtant si elles sont ennuyeuses !

La sincérité est le plus bel hommage à rendre à Pascal, qui ne fut jamais un comédien.

* * *

22. — Les Provinciales sont de vraie polémique.

On déplace la question dès qu'elle devient trop gênante, des idées on passe aux personnes, et, en cours de route, on change d'opinion.

* * *

23. — Derrière Pascal il y a deux groupes : des anticléricaux et des chrétiens. Il est très légitimement le père des uns et des autres. C'est qu'en Pascal il y a Arnaud autant que Pascal. Ah ! s'il n'y avait que Pascal !

* * *

24. — Je vous aime, Pascal, mais certains jours vous me donnez de terribles rages ! Vous vous désolerez jusqu'à la fin des siècles d'avoir, non pas créé, mais fixé dans le diamant, le cliché, le stupide cliché, le plus bête de tous les clichés du monde, celui des Jésuites.

Ah ! oui, Pascal, qu'il faut que je vous aime pour vous pardonner votre séquelle, la plus sotte, la plus vexante qui se puisse concevoir, Monsieur Dupin, Montlauzier, Eugène Sue, Homais,

Paul Bert, Combes, tous ces sous-hommes qui croient aux Jésuites comme certains enfants croient au loup-garou.

* * *

25. — Une vue rapide du jansénisme. Pour un janséniste un vrai, Jansénius, Arnaud ou un ergoteur rendu frénétique par Arnaud, le péché originel a détraqué l'humanité. Depuis, notre machine ne marche plus, mais plus du tout. Tout ce que fait l'homme est mauvais. Et il n'a qu'à aller en enfer, et il y va quoi qu'il fasse.

Voilà qui est déjà assez joli. Mais ce n'est rien.

Arrive Jésus-Christ, le réparateur. Que va-t-il faire?

Donner à chacun le moyen de se tirer d'affaire? Ah bien oui, vous connaissez mal le Sauveur, selon Monsieur Arnaud.

Ce docteur part d'un double supposé :

Tout le monde n'est pas sauvé, n'est-ce pas?

De par ailleurs, si Jésus-Christ fait quelque chose, il ne peut le faire à demi et finalement manquer son but?

Concluons :

Tout le monde n'est pas sauvé parce que Jésus-Christ, ayant fait choix des uns, a laissé les autres à leur damnation. Il faut bien qu'il n'en veuille sauver que quelques-uns, sinon tout le monde serait sauvé.

Le catholique répond : Non, il veut les sauver tous et il fait tout ce qui dépend de lui; et ainsi j'ai de la bonté de Jésus-Christ une véritable idée, l'idée d'un amour sans limites.

Mais, respectant la nature libre de l'homme, il veut être accepté, et non s'imposer. Il s'offre à tous, mais certains le repoussent; ceux-là seuls se perdent eux-mêmes. Et j'ai ainsi une idée exacte de l'homme.

— Non, proteste le janséniste, Vous faites de Jésus-Christ un incapable. S'il veut sauver, on est sauvé. S'il veut sauver, on ne peut résister; et, si l'on est perdu, c'est qu'il n'a pas voulu sauver.

— Du tout, Dieu, qui nous a faits libres, respecte vraisemblablement cette liberté : à quoi bon une liberté que nous n'emploierons pas, du moins dans les actes décisifs de notre vie ?

— Non, non et non, s'obstine le janséniste, jamais à court de subsomptions; être libre, c'est pouvoir mettre Dieu en échec, est-ce concevable? Nous ne sommes donc pas libres, sinon d'une liberté toute extérieure, celle de l'animal, qui bondit dans un pré. Etre libre, c'est décider de notre destinée, mais, si nous en décidions, comment Dieu reste-t-il l'acte premier, l'origine et la raison de tout ?

Au fond, le système janséniste bute contre la difficulté que Pascal, justement, travaille à résoudre tout le long de son apologétique : le fini peut-il exister et subsister en face de l'infini? et qu'il résout ainsi : le fini, si inexplicable qu'il soit, s'impose à ma conviction. Il est, il est, il est ! Je n'en puis douter. L'infini n'existe pas moins, quoique je n'y comprenne rien. « Point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini... Et néanmoins il n'y en a point qui comprenne une division infinie [1] ». Car, comme dit Jacques Chevalier, quoi de plus étrange que d'admettre qu'un petit espace ait autant de parties qu'un grand? Mais quoi de plus absurde que de prétendre, d'autre part, qu'en divisant toujours un espace on arrive enfin à des indivisibles, c'est-à dire à des néants d'étendue? Concluons, et cette conclusion est capitale, « *que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité* [2] ».

Remarquons en outre — et c'est toujours Pascal qui raisonne — qu'il y a des ordres, d'ailleurs chacun infinis pour leur compte, absolument hétérogènes. On connaît les trois ordres : la chair, l'esprit, la charité; les grands, les savants, les saints. Il y en a d'autres; en géométrie : le point, la ligne, la surface, le volume; en mathématique : les racines, les carrés, les cubes, les quarro-carrés... L'ordre inférieur n'est rien pour l'ordre

1. Pascal, *Esprit géométrique*, édit. Brunschwicg, t. IX. p. 259.
2. *Idem, ibid.*

supérieur. Ajoutez un point, mille points, un nombre infini de points à une ligne, elle reste ce qu'elle était. Ajoutez à une surface une ligne cent lignes, une infinité de lignes, elle n'a pas changé. Ainsi de suite. Archimède est prince — du moins Pascal le dit — qu'est-ce que cela lui ajoute? Il est savant, il reste savant. Jésus-Christ serait savant, qu'est-ce que cela changerait à sa sainteté, à notre salut? Rien, exactement rien. Et, cependant ces ordres divers, qui ne sont rien pour l'ordre supérieur, sont réels, ils existent, ils s'imposent, et quand il s'agit de grandeurs qu'ils commandent elles peuvent s'opposer, s'ajouter, ou se retrancher. Liberté contre liberté, cela fait du fracas; liberté en face de Dieu, cela est comme rien. Oui, cela est comme rien,non en ce sens que vous, être libre, vous ne devez pas tendre votre volonté, la faire adhérer au bien, lui faire repousser le mal, mais en ce sens que, se déployât-elle à l'infini dans son ordre, cela n'est rien pour l'activité infiniment transcendante de Dieu qui n'en est pas influencé.

* * *

26. — Le probabilisme. On est ahuri que des professeurs de philosophie, des docteurs en Pascal, quelques-uns catholiques par dessus le marché, en écrivent comme ils font.

Le probabilisme est affaire de bon sens et la chose la plus simple du monde. Il suppose que l'homme est né libre, que l'enfant de Dieu va et vient comme il l'entend dans la maison de son Père tant que le Père n'a pas donné d'ordres, et, de par ailleurs, que ce Père, modéré et bon, n'en donne pas à tort et à travers.

Une loi, un règlement, un ordre, étant, de leur nature, restrictifs de la liberté, ne peuvent avoir barre sur la liberté « qui possède » que s'ils exhibent des titres certains ; s'ils s'avancent avec des titres équivoques, discutables, la liberté garde ses droits. Certaine et première de par droit de nature et de par droit de grâce, elle ne peut céder qu'à un titre certain. Pour le janséniste, l'homme, *a priori*, est esclave : tout l'oblige, l'ombre même d'une loi ! Le probabilisme dit exactement le con-

traire : je suis libre; avant de me pousser sous les verrous, présentez vos titres.

Autre forme du même principe. Une loi n'est loi que du jour où elle est promulguée, c'est-à-dire vraiment connaissable. C'est le propre de l'homme de n'accomplir la loi qu'à la condition de la connaître. La pierre va à son but sans le savoir, mais qu'importe, puisqu'elle y va quand même; l'homme n'allant au but que par lui-même, il faut bien qu'il connaisse l'ordre qui l'y envoie. Et il le connaîtra à ces deux conditions et qu'il sera compréhensible et que son caractère d'ordre ne sera pas douteux. Son caractère d'ordre, c'est-à-dire une décision autorisée. Une opinion, en quoi le lierait-elle?

A quoi reconnaît-on qu'on a affaire à une opinion, à un conseil et non à une loi ? A ceci qu'on a une raison sérieuse de douter soit de l'autorité qui a porté la loi, soit de la signification de la loi, soit de l'application de la loi au cas présent... Et qu'est-ce qu'une raison sérieuse? Une raison certaine? Pas du tout. Il suffit que ce soit une raison solide. Une raison certaine me prouve sans hésitation possible qu'il n'y a pas de loi, mais comme j'ai dit tout à l'heure que l'homme était d'abord libre, c'est à la loi de prouver son droit en se présentant à la liberté. Si elle ne le prouve pas purement et simplement, elle ne le prouve qu'à moitié, elle oppose une vraisemblance à la certitude que je suis libre, c'est-à-dire rien.

Et que faut-il pour qu'une obligation ne soit que vraisemblable? Qu'on puisse lui opposer une raison valable. Cette raison valable peut être tirée de la nature des choses ou tenir dans ce simple fait : tel ou tel, gens plus clercs que moi en la matière, nient cette obligation. Je ne suis pourtant pas tenu à l'esclavage parce que je suis ignorant ou de peu d'esprit, il suffit que je sois homme et que je mette ma liberté sous la protection des gens sérieux.

— Mais des gens plus sérieux sont contre eux !

— Plus sérieux ? Qui les départagera? Pour les profanes tous les spécialistes se valent. Pascal condamne, en politique, la prétention de décider du plus digne. C'est de quoi aller droit aux guerres civiles ! Eh bien, Pascal, en morale, de même.

Vous nous menez aux chicanes sans fin et aux scrupules. Il n'y a pas de plus digne. Il suffit qu'un homme sérieux me conseille. Courir de l'un à l'autre est fou. Si Dieu ou l'Eglise qui sont de bons maîtres, veulent nous lier, ils s'arrangeront pour nous le faire savoir, et ne se complairont pas dans les ambiguités.

*
* *

27. — J'ai à me faire soigner, je vais chez un médecin. Irai-je au meilleur médecin? Qui me l'indiquera? Ma concierge? Il faut bien et il suffit, si je ne veux pas m'affoler, que j'aille trouver un médecin dont la réputation soit suffisamment établie. Et même, en pratique, je devrai souvent me réduire à ce simple indice : il a son diplôme, il a licence de soigner.

Vous me direz : Et les professeurs de faculté ! Fort bien, mais là encore c'est leur titre, tout extrinsèque, qui me guide. Car vous n'allez pas me dire qu'ils se valent. Je n'ai que des probabilités.

*
* *

28. — C'est de l'enfantillage de dire que, si un seul docteur suffit à faire la probabilité, tout est perdu, puisqu'on trouvera toujours un docteur en faveur de la pire opinion.

N'est pas docteur qui veut. Il ne suffit pas d'ouvrir la bouche. On n'est docteur que par l'approbation des maîtres, qui ne donnent leur adhésion qu'après avoir passé au crible toutes vos opinions.

Il y a une police des opinions dans l'Eglise. Une opinion scandaleuse ne court pas longtemps. Elle est officiellement condamnée, et alors il n'y a plus de docteurs qui tienne, même si un vrai docteur l'a tenue.

Qui oserait aujourd'hui s'autoriser de saint Thomas pour nier l'Immaculée Conception?

* * *

29. — Quel est le mécanisme de la grâce?

Les catholiques ne s'entendent pas et pour cause, le problème étant purement et simplement insoluble. Selon les Molinistes, la grâce se présente, et acceptée ou refusée, c'est toujours la même grâce. Dans leur hypothèse, ce qui fait la victoire de la grâce, c'est l'adhésion qu'on lui donne. Les Thomistes se récrient : Quoi, la valeur de la grâce dépendrait de nous? Donner à la grâce ce caractère victorieux c'est lui donner son plus beau lustre, et vous accepteriez que ce qu'il y a de plus haut, de meilleur dans la grâce, la victoire, soit de l'homme ! Dieu, alors, ne couronne pas ses élus, il n'est plus le premier et le plus grand. Inutile de nous dire, Moliniste, que l'entité physique de l'acte par lequel vous adhérez à Dieu vient de Dieu, il reste que ce par quoi cet acte est libre et qualifie la grâce vous appartient en propre. Ce que vous vous arrogez est encore, est infiniment trop. Faire dépendre notre salut, notre vertu surnaturelle, non pas de Jésus-Christ, de Dieu, de la grâce, mais de nous ! C'est inadmissible, c'est du pélagianisme (une hérésie que saint Augustin a combattue [1]).

Dites plutôt comme nous, Thomistes : la grâce est double. L'une s'offre à l'homme et n'atteint pas son but, l'autre tire l'homme à elle et le fait aboutir au bien.

Les Jésuites (Molinistes) de bondir : La grâce qui a frappé à la porte et qui n'a point ouvert était une grâce inutile, insuffisante, puisqu'il aurait fallu pour qu'elle devînt utile ou qu'elle ouvrît et elle ne voulait que frapper ou qu'on lui ouvrît et vous venez de dire que cela est impossible à l'homme, la victoire de la grâce devant venir d'elle-même. Si elle n'a pas vaincu, c'est qu'elle n'avait pas de quoi; dans ce sens la grâce a manqué, et vous voilà, Thomistes, roulant à l'erreur janséniste.

Quant à l'autre grâce qui ouvre, elle se présente avec, en

1. Et c'est de là que vient l'autorité d'Augustin en matière de grâce et l'explication du fameux titre du livre de Jansenius *Aurelius Augustinus*...

plus, une clef. Mais ou elle s'en sert ou elle ne s'en sert pas. Si elle se contente de frapper, malgré sa clef, c'est l'homme qui ouvre, et la victoire de la grâce, c'est notre hypothèse, vient de l'homme. Ou elle entre sans que l'homme y soit pour rien, par la vertu de sa clef, et en quoi l'homme peut-il en être responsable?

Pardon, subsument les Thomistes (Dominicains) laissons ces comparaisons qui préjugent de la question et, en la matérialisant, la faussent. La grâce efficace opère infailliblement dans l'homme, mais sans lui enlever, en lui confirmant, sa liberté, parce que c'est le propre de Dieu de respecter les natures en les faisant agir. Il meut l'animal de façon à lui faire produire des actes déterminés, il meut l'homme de façon à lui faire produire des actes libres.

Très bien, dit le Moliniste, mais faire l'homme à ce point, c'est-à-dire jusque dans la dernière ramification de son acte libre, c'est, si je ne me trompe, faire tout de cet acte. Et j'attends que vous me prouviez que faire tout mon acte et vouloir encore m'en laisser la responsabilité ce n'est pas contradictoire dans les termes. En attendant, je vous invite à me dire par où vous évitez la grâce nécessitante des jansénistes, calvinistes, et autres. — Et vous, dit le Dominicain qui ne répond pas à la question, jugeant, contrairement à Pierrefeu, que l'offensive est la meilleure défensive, montrez-moi comment, si je détermine la grâce, je ne détermine pas Dieu. Et je cesserai de vous traiter de Pélagien et de Marseillais[1].

Renvoyons-les dos à dos. Ils ont tous deux raisons. L'un sauve la grâce, l'autre la liberté. Leur tort c'est de sauver l'une aux dépens de l'autre. Il est d'ailleurs, dans l'état d'infirmité de notre raison, impossible de faire autrement. Il ne reste, comme dit Bossuet, que de « tenir ferme les deux bouts de la chaîne », grâce et liberté, sans savoir comment ces bouts se relient.

La vérité dominicaine est une vérité de contemplation et

1. Autre hérésie, ou semi-pélagianisme. Ainsi nommée pour être née dans un couvent de la région de Marseille.

d'adoration. Il ne faut pas la négliger, car elle nous révèle la grandeur de Dieu, et adorer Dieu, c'est le grand devoir, la vertu suprême. Mais la vérité des Jésuites est une vérité pratique. Ayant à agir, nous devons être persuadés que la défaite ou la victoire dépend de nous, que notre sort est entre nos mains, qu'il faut en mettre un coup, sinon gare! Le tort des Jansénistes semble être de transporter dans le domaine de l'action ce qui est du domaine de la contemplation et de faire de ce qui est une attitude de prière le principe de l'action. Ils attendent que Dieu fasse tout. Saint Ignace disait : « Espérer et prier comme si tout dépendait de Dieu. Agir comme si rien ne dépendait que de moi ». Cela ne résoud rien au point de vue métaphysique. C'est tout de même ce qu'on a trouvé de plus pratique.

* * *

30. — Peut-on dire qu'à l'époque des Provinciales les Jésuites fussent en décadence, et qu'en France la morale fût en passe de se relâcher? Loin de là ! Les Jésuites étaient dans une période de progrès et d'activité intense. Ils donnaient un élan énorme aux missions un peu partout ; ils avaient des saints dans tous les pays; ils contribuaient à toutes les réformes. Leur littérature comme leur direction, représente, avec Lallemand et Surin, une doctrine, sage évidemment, nullement exagérée ni exaspérée, mais dont l'austérité est fort digne de Pascal au sommet de sa vie pénitente.

Quant à dire que la morale se relâchait alors, on veut rire. Il n'y a pas si longtemps, la morale avait sombré dans le chaos de la Réforme et des guerres de religion ; les cinquante années qui précèdent les « Provinciales » sont des années de reconstruction, de reflorescence, d'ascension. C'est elles qui assurent la perfection et la belle ordonnance du XVII^e^ siècle. Les Jansénistes, les « Provinciales » par leur succès, qui ne fut pas hélas ! de surface, ont gâché tout cela. Ils ont visé trop haut, vu trop beau. « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Que ne l'ont-ils compris, Pascal en tête? Si les Jansénistes n'avaient pas prétendu faire une société d'anges, nous n'aurions pas eu les jolis animaux du XVIII^e^ siècle. En condamnant la probabilisme, les Jansénistes n'ont rien ajouté à la perfection chré-

tienne que l'on connaissait sans eux et beaucoup mieux que la plupart d'entre eux, mais ils ont supprimé ce contrepoids de raison et de bons sens, inséparable dans l'Eglise des sublimités de la doctrine chrétienne et qui l'adapte à toutes les capacités. Ils n'ont pas converti un pécheur de plus, mais ils en ont découragé et irrité un grand nombre.

Un pécheur qui reçoit les sacrements est un homme qu'on aide et à qui on rappelle sans cesse ses devoirs; un pécheur qu'on écarte des sacrements est un homme à la mer. Il finit par prendre son parti de son mal, voilà ce qu'il faut comprendre. On avait un assez mauvais chrétien, on a maintenant un incrédule, un impie. Il ne me paraît pas que ce soit un gain.

Songez à ce que cela devient quand il ne s'agit plus d'un individu en passant, mais d'une méthode appliquée à tout un pays. C'est toute une société qui devient impie, et il est aisé d'imaginer si une société impie n'aura pas vite fait de réduire les chrétiens à peu de chose. Le succès des Provinciales a réussi ce beau coup. Pascal a recommencé avec des foules l'affaire qu'il avait si bien menée avec Mlle de Roannez !

* * *

31. — Le problème des Jésuites se décompose en trois autres : les casuistes, la morale relâchée, la Compagnie de Jésus.

Les casuistes. — En morale, comme en toute science, on distingue les principes et les applications, l'abstrait et le concret, les théories et les exemples. En géométrie, en algèbre, en physique, le maître expose les lois, les théorèmes; après, il met ses étudiants aux problèmes. A la façon dont ils se débrouillent, il connaît s'il ont saisi ou non la doctrine.

Quiconque fait du droit étudie les principes, l'histoire, les lois. Après, viennent les applications. A cause de leur délicatesse et de leur importance pratique, les applications sont l'objet d'exercices serrés.

En théologie morale, c'est la même chose. On expose les principes de façon méthodique. Mais comme la morale n'est

pas une pure affaire de spéculation, que tout prêtre est, en outre, juge au tribunal de la pénitence, il convient qu'il s'essaie à appliquer la loi, qu'il s'initie à *rendre des sentences* et à les *motiver*. On imagine donc des cas, que l'on complique d'ailleurs à loisir, où l'apprenti-juge s'habitue à retrouver la loi et à faire fonctionner les principes. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus simple et de plus raisonnable.

Il existe un grand nombre d'ouvrages où la morale chrétienne est mise ainsi « en cas ». Songeons, en effet, qu'il n'y a pas que les élèves de facultés de théologie à qui ces guides soient utiles. Nombre de prêtres, perdus dans leur village, ou emportés dans le brouhaha d'une paroisse urbaine, sont maintenant bien loin des études théoriques, ou n'y ont jamais eu de goût. Il est pourtant indispensable qu'ils ne jugent pas à tort et à travers, ne s'en tiennent pas à leurs opinions personnelles insuffisamment éclairées, mais qu'ils rendent des arrêts acceptables, conformes à la doctrine générale de l'Eglise, profitables aux âmes. On leur présente des traités, mais pour aller plus vite ils préfèrent des recueils de « cas » où les principes sont présentés tout appliqués comme dans la vie. Au lieu d'y exposer la théorie du jeûne par exemple, on dira dans ces livres : « Agénor aime la chasse ; il est parti de grand matin sans songer que c'était vigile et jeûne. L'air est vif, il a longtemps couru, le voici maintenant exténué et le ventre creux. Il s'est fait servir un dîner copieux. Que lui direz-vous? » J'ai beau me creuser la tête, et j'ai beau écouter le chœur universel qui, depuis Pascal, fait le dégoûté en parlant de la casuistique, je ne parviens pas à comprendre en quoi cette manière de procèder mérite le blâme, en quoi elle est scandaleuse et stupide. Tous ceux qui agissent dans l'ordre concret sont des casuistes. Pour exercer leur métier, un juge, un avocat, un notaire, un avoué, un architecte, un ingénieur, un commerçant lui-même, doivent bien aboutir à des cas particuliers.

Il est vrai, on reproche aux casuistes leur niaiserie et leurs histoires osées. Leur niaiserie, c'est vite dit. Ce sont des cas, mais schématiques, établis en fonction d'une doctrine et pour

faire saillir les principes. Ils sont toujours accompagnés non seulement de leur solution mais de considérants qui rappellent les principes. Et c'est parce qu'on a les principes en vue que, très souvent, les cas sont compliqués jusqu'à devenir factices. Ils font songer aux problèmes de l'école primaire où l'on voit toujours des bassins qu'on s'obstine à remplir avec divers robinets sans fermer des ouvertures par où fuit toujours plus ou moins d'eau. En soi, ces problèmes sont stupides, mais celui qui les résout a compris la méthode, et c'était le but du jeu.

Pour ce qui est de la grivoiserie des casuistes, observons que ces livres sont en latin et réservés aux spécialistes. Les médecins ont bien leurs livres, en langue vulgaire, ceux-là, et accompagnés de planches. Les adolescents les recherchent et s'y aventurent volontiers, mais cela enlève-t-il rien à l'utilité de ces ouvrages? C'est aux médecins à garder la clef de leur bibliothèque. Les casuistes n'y manquent pas, et la preuve c'est que le public serait bien empêché de mettre la main sur leurs livres.

Ajoutons que leurs récits sont toujours d'une sécheresse télégraphique : « Titius est depuis trois ans l'amant de sa belle-sœur Caïa. » Quel romancier ne mettrait au moins cinquante pages pour nous dire ça, en insistant sur les déshabillages? Alors ne faisons pas les Tartufes. Armand Silvestre, pendant plus de vingt ans, a publié un fascicule annuel avec une illustration par page *Le nu au Salon*. Je n'ai garde de chicaner l'étude du nu. Mais à qui fera-t-on croire qu'Armand Silvestre n'avait que l'anatomie en vue? Soyez sûr qu'on lui a élevé une statue quelque part dans sa patrie. Soyez sûrs aussi qu'il devait considérer avec mépris les casuistes.

Il faut bien qu'un prêtre sache comment recevoir au confessionnal. Ceux qui s'y accusent ne viennent pas apparemment l'entretenir exclusivement de leur dévotion à la Ste Vierge...

* * *

32. — Venons au problème plus redoutable de la morale relâchée. Des casuistes, d'après Pascal, propagent une morale déplorablement facile et même facilement abjecte. Le dirai-je tout de suite? Pascal se trompe du tout au tout.

J'insiste parce que la défense sur ce point a été déplorable. On a chicané Pascal sur ses textes détournés de leur sens ou falsifiés. Laissons cet argument. La preuve est faite : à peu de choses près les textes sont exacts, et, s'ils ne l'étaient pas, on en trouverait d'équivalents.

On a dit aussi : d'après Pascal, ce qu'un a dit, tous l'ont dit, ce que l'un a dit une fois il l'a toujours dit. Laissons encore cet argument.

Venons à celui qu'on ne donne pas :

Si la morale chrétienne se réduit aux casuistes, oui, la morale est relâchée, mais la morale ne se réduit pas aux casuistes, chez les jésuites ni nulle part. De plus, si la morale ne comprend pas les casuistes tels qu'ils sont, à quelques détails près, décrits par Pascal, la morale chrétienne est fausse.

La morale chrétienne va, en effet, de presque rien à tout, pour la bonne raison qu'elle va du péché à la perfection, de l'enfer au ciel, du crime à la sainteté. Elle s'adresse à tous, elle a pour tous des leçons, des méthodes. Une morale qui ne connaît pas le pécheur, le pire pécheur, et le saint, le plus grand saint, et tout ce qu'il y a dans l'intervalle, ne peut pas être la morale. Il n'est pas nécessaire que l'on parle de tout ni à tous à la fois. Ce que l'on dit au pécheur, en particulier au pécheur qui boit le péché comme l'eau, ne préjuge rien de ce que l'on dira à ceux qui sont à un étage moral supérieur. Le programme à lui proposer, tout d'indulgence et de condescendance, reste à portée de la main, puiqu'il s'agit d'un infirme moral. A quoi bon l'entretenir de ce que l'on ne dira utilement qu'à un homme de meilleure volonté? Il suffit que le pécheur échappe au péché. Plus tard, on lui découvrira un idéal moins médiocre, qu'il comprendra alors, et qui n'aura jamais été, et c'est là le seul point nécessaire, nié ni rendu impossible par la morale rudimentaire présentée

à l'époque des désordres. Ce qui serait un scandale, c'est que le minimum accessible aux pécheurs, soit présenté aux médiocres et aux parfaits comme le dernier mot; alors, oui ce serait la décadence, la dégringolade. Mais ce n'est pas vrai, et la preuve, c'est que ce même casuiste, qui sait fort bien que toute la vie spirituelle ne se réduit pas au confessionnal et surtout à la confession des péchés mortels, se met à un traité de dévotion, où il parle d'un tout autre ton. Lui qu'on satisfaisait tout à l'heure si facilement sur la question du jeûne ou de l'aumône, vous l'entendrez se désoler que le jeûne soit devenu si facile ou si rare, que les chrétiens soient si attachés aux biens de ce monde. Lui qui laissait, semblait-il, écorner le carême sans crier, vous glissera en douceur que vous pourriez bien jeûner tous les samedis en l'honneur de la Sainte Vierge, il vous pressera, et ne vous quittera pas qu'il ne vous ait décidé de méditer sur le jeune homme riche qui, pour l'amour de ses biens, refusa de suivre Notre-Seigneur, et s'en alla damné au dire de saint Bernard. — Remarquez qu'il sait fort bien que l'opinion de saint Bernard n'est que probable et par conséquent discutable, mais il trouve que la flèche est bonne à vous enfoncer dans le côté. Il vous dira : « Eh ! eh! c'est une opinion, mais c'est quelqu'un, saint Bernard, quand il s'agit des choses de Dieu; et je n'aimerais pas, moi, entendre porter contre moi pareille sentence par un tel homme. » C'est que le casuiste a affaire à qui peut entendre. Son pécheur de tout à l'heure eût haussé les épaules ou désespéré. Aussi ne l'a-t-il pas accablé. Il s'est dit : retenons-le par notre douceur, il reviendra et peu à peu nous le rendrons capable de mieux.

Cela veut-il dire que les casuistes soient sans péché ? Du tout. Quelques-uns, une fois ou l'autre, ont cru acceptables des opinions qui ne l'étaient pas. En cela, ils ont fait comme tout le monde, comme tous les travailleurs. Newman disait : « Pourquoi se scandalise-t-on que je parle comme un homme faillible ? » C'est à l'Église à décider que telle interprétation ou restriction n'est pas valable, voilà tout.

Pascal a remarqué lui-même que les molinistes, quand ils ont été repris, ont été autrement dociles que les calvinistes;

et il aurait pu ajouter que les jansénistes. Ils n'ont pas dit : « *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello* ».

Les casuistes subissent comme tous les autres une déformation professionnelle. L'indispensable division du travail a ses inconvénients. Il arrive qu'on s'attache tellement à ce qu'on enseigne qu'on y réduise tout, et, comme il arrive qu'un polytechnicien ne comprenne plus que les preuves mathématiques, forme savante de la bêtise, il arrive aussi que des casuistes ne voient plus et ne s'intéressent plus qu'au péché. La dévotion leur paraissant alors légèrement désuète et même un peu ridicule. Mais je ne vois pas que Pascal ait envisagé cela. Il leur reproche non une déformation, un tic de métier, mais un complot contre la religion et la société.

* * *

32. — Reste le problème des Jésuites. Pascal les accuse d'ambition. Ils veulent gouverner le monde en s'emparant des consciences. Pour cela, ils auront deux sortes d'hommes. Les uns, austères, saints même, gagneront les spirituels et les parfaits ; les autres, faciles, mondains, poussant des coussins sous les coudes des pécheurs, mèneront les amis de la vie large, les riches, qu'ils dispenseront de l'aumône et des austérités de la croix. Tenant le haut et le bas, les bons et les mauvais, ils réduiront tout à leur loi. Comme on pourrait s'étonner de la facilité et des scandales de la seconde catégorie de Jésuites, ceux-ci s'abriteront derrière les parfaits qu'ils mettront bien en lumière et dont les vertus répandront sur tout l'ordre la bonne odeur de Jésus-Christ. Surtout on professera le probabilisme.

Le probabilisme permet de soutenir telle opinion qu'on veut, pourvu qu'on la couvre du pavillon de quelques docteurs. Faisant des docteurs à leur gré, les Jésuites en auront de sévères aussi bien que de doux. Voici, dira le confesseur, une opinion qui va tout à fait à votre affaire. Elle vous facilite les choses ? Eh oui. Pourtant des hommes doctes, de vrais maîtres, nous assurent qu'on peut la suivre *tuta conscientia*.

Sur tout cela je ferai deux remarques, non seulement pour Pascal, mais pour ceux qui croient encore que les choses se passent comme l'imagine Pascal.

Un catholique peut-il croire que l'Eglise est sainte, et qu'elle approuve un ordre dont ce soit là le régime ? ou encore qu'elle puisse le maintenir pendant des siècles sans s'en faire la complice ? Rome, complice de tels calculs, mais disons-le tout de suite, c'est Babylone ! Que des protestants pensent ainsi, soit, et encore ils ont bien changé, mais des catholiques ! Une certaine façon de combattre les Jésuites sent l'hérésie. Il faudrait que tel ou tel catholique s'en convainque. La vérité est qu'on n'a pas le droit, non seulement sans manquer à la justice et à la vérité mais même sans manquer à l'Eglise, de séparer la cause des Jésuites de celle des Dominicains, des Franciscains, des Chartreux et de n'importe quel ordre qui jouit de la confiance de l'Eglise. Il n'y a, entre ces différentes religions, que des variantes de costumes, d'usages, de méthodes. Tous ont la même foi et, pratiquement, le même mérite.

Pourquoi Pascal s'est-il lancé dans ces accusations ? Pour une raison très simple : il travaillait sur les données d'Arnaud, et en Arnaud aboutit une longue chaîne et tradition d'antijésuitisme.

A l'origine, les Jésuites se sont lancés contre la Réforme protestante avec une particulière audace et un réel succès. Les protestants, voyant en eux leur principal adversaire, eux qui n'hésitaient pas à piller et à brûler, ne se sont pas gênés pour calomnier. Ils ont publié sur les Jésuites les pires pamphlets, les traitant comme ils traitaient Rome et le Pape. Pour donner de la consistance à leurs inventions, souvent grotesques, ils ont relevé et amplifié tout ce qu'ils ont pu trouver : racontars, légende et histoire. De là, toute une littérature dont les curieux d'histoire et de psychologie religieuses peuvent seuls se faire une idée.

Partout où les Jésuites ont eu un conflit, leurs adversaires ont été naturellement inclinés à se fournir là d'arguments que, catholique, on filtrait, je le veux, mais quand on est en colère on ne filtre jamais qu'en gros. Or les Jésuites eurent beaucoup d'adversaires, même chez les catholiques. D'abord les autres ordres religieux. C'est curieux, mais c'est ainsi.

Les uns voyaient d'un mauvais œil qu'on utilisât des Jésuites pour les réformer, les autres étaient agacés de leur voir prendre une importance qui paraissait diminuer la leur. Vieux serviteurs qui avaient porté la chaleur et le poids du jour, ils étaient dépassés par des ouvriers de la onzième heure. D'autres, simplement, comme les Dominicains, oubliant qu'eux aussi avaient été âprement combattus pour avoir apporté une forme nouvelle de vie religieuse, combattirent la formule, jusque là inédite, des Jésuites. En de certains endroits, pour l'honneur de Dieu pas partout, cela passa presqu'à l'émeute, en tout cas aux pamphlets incendiaires où l'on parlait de la fin du monde et de la bête de l'Apocalypse ! Application aux Jésuites des gentillesses protestantes. Il y eut aussi querelle avec les Universités, les Jésuites formant un groupe autonome d'enseignement secondaire et supérieur. En d'autres endroits, ce furent les Parlements qui firent opposition aux Jésuites. Pourquoi ? Oh ! simplement parce que les Parlements faisaient opposition à tout ce qui se créait. C'était leur manière d'affirmer leur existence. Toute institution nouvelle leur donnait de l'ombrage, d'autant plus d'ombrage qu'ils avaient moins le droit de protester et que par ces protestations ils créaient des précédents, se faisaient reconnaître le droit d'opiner en plus de matières. Le Parlement de Paris a protesté, par exemple, contre l'institution de l'Académie Française. Qu'en pouvait-il augurer de mal? Il y voyait une force au service de Richelieu, une corporation qui, en vivant, élargirait sa sphère d'influence pour restreindre d'autant la sienne. Les Parlements ont donc protesté[1] contre les Jésuites en s'appuyant sur l'Université, sur les ordres religieux rivaux. Toute la littérature qui avait servi dans les polémiques précédentes fut utilisée, les gens de plume se fatiguant généralement plus à copier qu'à inventer, et le Parlement, catholique pour le reste, se trouva faire écho aux Luthériens. Le grand-père d'Arnaud fût chargé de formuler ces doléances et incarna la lutte contre les Jésuites. Son petit-fils, on le voit, était bien situé pour inspirer les « Provinciales ».

1. Pas toujours. Des Parlements provinciaux ont servi les Jésuites.

On s'explique maintenant comment il a amené Pascal, son porte-plume, à une proposition que j'ai qualifiée de protestante.

Mais je voudrais me débarrasser de la politique des Jésuites avec un argument qui, pour inédit qu'il soit, me paraît cependant péremptoire.

Les Jésuites ambitieux, cela peut vouloir dire deux choses. des Jésuites ont, ici ou là, senti le besoin de se pousser, ou encore l'ordre a été préoccupé plus que de raison de s'assurer une situation particulièrement enviable dans l'Eglise. Qu'il y ait eu de cela, une fois ou l'autre, dans l'histoire d'un ordre qui dure depuis des siècles, qui compte des milliers de membres à travers le monde, soit. Ce que l'on peut dire c'est qu'il n'a pas excédé en cela plus que ses confrères. Il y a de l'humain chez lui, comme ailleurs : est-ce là de quoi nous étonner ?

Les Jésuites ambitieux, cela peut vouloir dire encore les supérieurs des Jésuites, le Général, sa Curie, les Provinciaux dispersés dans le monde, ont une politique de conquête.

Eh bien ! je le dis tout net. Cela n'est pas.

Et j'ajoute : hélas ! cela n'est malheureusement pas.

L'état-major des Jésuites, comme tout état-major d'ordre, se pique d'être fidèle à la pensée de son fondateur. Gagner toutes les âmes qu'on pourra à Jésus-Christ, donner ce qu'on pourra du monde à Dieu, par la prédication, l'enseignement, les missions, les Sacrements, la presse, la prière et les bons exemples, voilà l'idée de S^{t} Ignace, comme de tous les fondateurs religieux. C'est de l'ambition, mais si naturelle qu'on se scandaliserait qu'un ordre religieux ne l'eût pas.

Mais cela, c'est la théorie. Ces hommes, que font-ils ? Deux choses :

1° Les supérieurs, à tous les degrés de la hiérarchie, supérieurs locaux, provinciaux, Général, veillent à ce que leurs inférieurs observent la règle. C'est leur principale occupation. Veiller à ce qu'on soit exact au lever et au coucher, aux exercices de communauté, à la méditation, à ce que l'ameublement, le costume soient pauvres, à ce qu'on demande les permissions de voyages, de lectures, de dépenses, à ce qu'on ne

fasse rien qui donne ombrage aux évêques et aux séculiers, etc., c'est bien là une certaine politique, puisque par là ils entretiennent une troupe en forme, des apôtres aptes au travail.

2° Ils distribuent le travail. Ici nous touchons au problème essentiel. Un état-major qui a des intentions de conquêtes se fait un plan et partage les rôles en conséquence. Il délaisse déterminément certains objectifs. Il en choisit d'autres. Chacun a sa part dans l'action de façon que le résultat soit convergeant. Ignace de Loyola eut cette idée. Il est, je crois, le premier fondateur d'ordre et peut être le seul qui l'ait eue. L'homme a quelque chose d'éternel, l'institution d'Ignace peut subsister dans ses grandes lignes, mais outre qu'elle peut être poussée et perfectionnée, les premières applications imaginées par quoi la Compagnie de Jésus s'adaptait au XV.e siècle sont caduques. Chaque successeur d'Ignace doit se faire son idée du présent et s'organiser en conséquence. C'est justement ce qu'il néglige depuis longtemps. Un général des Jésuites, c'est un homme vertueux, intelligent, instruit, qui expédie les affaires courantes de l'ordre. Si on lui parle d'un plan, il vous répond qu'il n'a qu'à observer ses constitutions et qu'il est bien suffisant pour l'adaptation au présent de se tenir à la disposition du Souverain Pontife. Oui, il doit harmoniser son effort à celui du Souverain Pontife, mais attendre que toutes les initiatives viennent de là, c'est se condamner à ne rien faire. Le Pape pourrait peut-être mettre tout en branle, on sait assez qu'il ne le fait pas. Il suffit qu'il coordonne tout. En tout cas, il peut avoir toute l'initiative qu'on voudra, il restera encore une assez large place pour les chefs d'Ordres. Qu'on soit tranquille, ils ne sont pas près d'en profiter. Et c'est de ces hommes qu'on craint la politique.

Un petit fait éclairera toute cette doctrine. Auguste Comte, ayant établi son système qui ne tend pas moins qu'à régir l'univers (en voilà un qui avait une mentalité de chef d'Etat !) songea à s'entendre avec les Jésuites. Un ami partit pour Rome, attendit en vain plusieurs semaines une audience du Général, finalement fit passer les œuvres du Maître dédicacées. Il

revint bredouille et *on a retrouvé depuis les volumes non coupés chez un bouquiniste.* Auguste Comte, comme Eugène Sue, comme Pascal, comme beaucoup de gens, se figurait que le Général des Jésuites avait une politique et, puisqu'il en avait une, qu'un autre conquérant spirituel pourrait échanger des vues avec lui, jeter les bases d'une entente. Auguste Comte avait tort d'espérer, certes, qu'un chef d'Ordre dévoué à l'Eglise se ferait le promoteur du positivisme. Mais il avait bien plus tort de croire que les Jésuites ont une politique, c'est-à-dire une vue méthodique, un système lié d'apostolat, une façon ordonnée et grande de conquérir les âmes à Jésus-Christ. Le R. P. Roothaan, à qui il s'adressa, passe pour avoir été l'un des plus remarquables généraux qu'ait eu l'ordre, cependant il n'accorda pas une minute à l'idée d'entrer en contact avec une des grandes forces spirituelles du XIX^e^ siècle. Auguste Comte était peu connu. Et qu'importe. Le chef d'un grand Ordre, s'il avait conscience de son rôle, devrait justement le faire consister en grande partie à découvrir les grandes influences de son temps, à les capter, à les utiliser, à les faire servir à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Voilà, la politique d'un chef d'Ordre. Seulement il ne faudrait pas être seulement un homme édifiant et un gagne-petit intellectuel, il faudrait une mentalité de chef d'Etat spirituel, une mentalité de Richelieu des âmes.

Je passerai pour un sot auprès du général des Jésuites, s'il me lit jamais, mais je me dis que le jour où le P. Roothaan a manqué Comte, il a perdu une bataille énorme. Et tous les généraux des Jésuites, hélas ! perdent à chaque instant de pareilles batailles. Tout cela, Pascal, parce qu'ils n'ont pas de politique.

Tenez, et ce sera mon dernier mot, le Général des Jésuites du temps de Pascal, au lieu de laisser le P. Noël écrire ses niaiseries à l'occasion des expériences du vide, aurait dû choisir — et il n'en devait pas manquer, les Jésuites ont toujours des hommes, quitte à ne pas s'en servir — quelques hommes dignes de Pascal, et par eux le gagner. Pascal, qui s'est laissé prendre par Arnaud, ne devait pas être imprena-

ble. Nous aurions eu l'Apologétique et nous n'aurions pas eu les Provinciales. Pascal ne serait pas le père d'Eugène Suë et de toute la sottise qui en découle. Pascal aurait achevé son œuvre de chrétien...

« Le nez de Cléopatre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Le nez de Cléopatre plus court, cela ne dépend que du hasard, cela est hors de nos prises. Mais un chef spirituel qui se fait des conceptions de capitaine, cela est affaire de raison, objet de science et de volonté.

Pierre GÉLY.

IMPRESSIONS MAROCAINES

DIX VILLES DU MAGHREB

MOULAŸ-YDRISS

Pèlerinage.

Celui qui, le premier, m'a parlé de la très sainte ville, ne l'avait vue qu'une fois, du haut d'une montagne qu'il avait gravie dans la nuit, trompant la surveillance de son escorte endormie.

C'était en ces années où l'on voyageait, au Maroc, sous un costume indigène, avec des lettres de Chorfa. En des temps moins farouches, j'y viens coucher, ce soir, seul parmi dix mille musulmans.

Après nous être élevés, durant trois heures, nous avons vu soudain une vallée devant nous et, en face, sur un pic abrupt, la Zaouia qui s'accrochait comme un X blanc. De chaque côté du pic, deux montagnes plus hautes, et derrière, des montagnes encore, noires d'arbres, superposées, fermant le monde.

Nous avons coupé la vallée en passant, à gué, une eau vive où des Berbères blonds se baignaient au soleil tandis que leurs bêtes broutaient, à l'ombre d'antiques figuiers. Puis nous avons trouvé un chemin, qui nous a menés à la ville, entre de grands vergers bruissant de roseaux et pépiant de couvées. On passe un pont, on monte une côte, on est au pied des remparts.

C'est ici que l'on apprécie l'absence d'un trottoir, d'une affiche, l'absence même d'un terrain aplani par la pioche, ou empierré,

Le sol a la couleur, la pâte et, voudrait-on dire, la conformation même des maisons qu'il porte. La chaussée, les murs, les rochers et le ciel, s'unifient. Sur la place, aux paillottes étayées par des branches, ou dans les ruelles, pareilles à des torrents desséchés, les manteaux de la foule semblent être de chaux très vieille et de poussière. Et, depuis l'olivier qui couronne les rocs jusqu'au galet qui pave les seuils, le regard n'aperçoit qu'une immense œuvre d'art où le travail humain n'a été que l'outil de la seule patience de Dieu.

J'ai donc pu voir, une fois, ce qu'ont vu autrefois, dans les campagnes d'Europe, ceux qui nous ont appris l'amour des paysages. Je suis venu ici, semblable aux musulmans de naguère, me tremper dans la pureté.

Plus tolérant qu'ils ne l'étaient, l'idée que les étrangers y ont pénétré déjà ne m'offense pas. Il me suffit de savoir que j'y suis seul ce soir et de ne m'y pas voir même.

Il me suffit que tout y soit pur aux yeux et que, dans ces précipices peuplés d'arbres et de maisons, les cigognes et les geais bleus puissent voler encore, sans que des fils de fer ne les prennent à leur piège. Tout au plus la crainte de l'avenir, pour cette merveille dont la splendeur sera fatale à la solitude, peut-elle m'effleurer de son nuage. Il y a des choses, semble-t-il, qu'on ne peut bien voir qu'une fois et que l'on voit d'une façon, en quelque sorte, éternelle.

SALÉ

Le petit navire.

En sortant, ce matin, j'ai vu un trois-mâts sur la mer.

Il brillait au soleil, toutes voiles dehors, sous le ciel sans vapeurs. Il était pareil aux navires que l'on peint sur la nacre des coquillages, à ceux que l'on suspend à la voûte des chapelles ou que l'on voit dans des bouteilles à la vitrine des marchands. Et j'ai cru entendre de loin la voix de ses gréments qui chantait des mots oubliés : le tillac, le gaillard d'avant..., maître après Dieu sur son navire... le beaupré, le mât de misaine, le mousse et la grande hune...

Je regardais Rabat dont la rouge citadelle blanchit sous les lichens; et les murs de Salé avec leur chemin de ronde et leurs embrasures sans canons. Tu viens trop tard, pensais-je, « petit bateau, qui va sur l'eau », que ne vins-tu par ici du temps des corsaires moresques ou de M. Cornut et de Robinson Crusoé; lorsque les Saletins régnaient sur l'Océan par la vitesse de leurs polacres.

Tu les eusses vus sortir du fond de l'estuaire sinueux et tu te fusses longtemps battu parmi les clameurs sauvages. Puis, tandis que ton équipage s'en fût allé, la corde aux poings, vers le fondouk aux esclaves, tu eusses flambé, comme un brûlot, rendant dans un nuage ton âme voyageuse.

Alors, Monsieur de Chénier, dans sa maison mauresque, quittant son fez et son caftan, eût ouvert son coffre d'arar, vêtu son habit d'or et remis sa perruque, pour aller au Dar-el-Caid faire sonner le nom du Roi. Un jour, un vaisseau de haut bord, tout gonflé par la brise et frissonnant d'oriflammes, avec une figure à la proue, des fenêtres à la poupe et trois rangs de canons, eût apparu en rade et lâché ses bordées. On eût répondu des remparts. Et tous les boulets en tombant dans l'eau, eussent fait de belles gerbes claires. Plus tard, des religieux fussent venus en mission pour racheter les captifs. Et ils eussent relaté ces choses dans les livres couverts en cuir, avec des tranches de vermillon. Longtemps on eût parlé de toi, l'histoire t'eût fait sien et ton nom se fût éclairé du rayonnement du martyre.

Mais tu passes au temps de la mort et vas au pays de l'enfer. Une torpille brisera ta carène et tu sombreras, inconnu comme un noyé dans la nuit.

Ah ! puisses-tu renverser tes voiles, et, poussé par un vent contraire, retourner avec moi vers le Passé d'où tu viens !

Jeux d'enfants.

Le vieux cimetière où j'habite est le jardin des enfants. Leurs robes de couleurs voltigent au soleil. Ils se poussent et se roulent; ou bien ils font des couleuvres avec des lanières d'écorce pour croire qu'ils s'effrayent et pouvoir crier. Les plus sages posent une branche sur une stèle et jouent à la balançoire. Tandis que deux grands s'installent sur une tombe, comme sur un divan profond, et jettent des cartes sans parler. Cependant les tout petits courent sans but dans l'herbe haute, et leur queue de cheveux, que soulève le vent, a l'air de ramper seule parmi les fleurs de moutarde.

Soir à Salé.

Etang profond de ramures, les jardins évaporent leur ombre au bas de la blanche ville.

Les degrés des terrasses montent jusqu'à la lune. Bleue comme une fumée, elle irise le ciel en fleur.

Et sa face inclinée semble sourire aux chants des enfants sous les branches, à la voix de la mer, aux meuglements des troupeaux.

FÈS

Le Chanteur nocturne.

Fès — Quand verrai-je sa blancheur entre les collines ? L'héritage d'un saint nourrit un chanteur pour les attristés. En haut d'un minaret, il chante, jusqu'à l'aube et sa voix, qui vibre et nasille, flotte sur le murmure des fontaines et des cascades. Elle s'étend au loin comme la clarté d'une lampe et descend dans les cours avec les rayons de lune. Consolante douceur, qui s'ajoute pour tous à la fraîcheur de la nuit, elle est le propre bien du faible dépouillé, du prisonnier rompu par l'eau froide et la bastonnade, de l'épouse qui pleure quand rit l'esclave aimée du maître.

Paysage.

L'Oued au pont du Rsif, roule entre les maisons sans toits dont les murs plongent, à pic, dans l'eau. Leur hauteur et les ressauts que font les terrasses accolées leur donnent un air de remparts ; et les petits trous qui, par place, y servent de fenêtres, ressemblent à des meurtrières.

Les deux rives, comme deux villes fortifiées, se touchent et se défient.

Villes antiques et barbares faites d'un chaos de murailles désert et mort. Çà et là, un peu de chaux parmi les rangs de briques grises met une touche plus claire ; ou quelque vieille poutre, noircie par les saisons, une touche plus sombre. L'œil s'arrête, un instant, sur un groupe de femmes aux robes vertes ou bleues, sur des haillons où meurent les couleurs du tilleul ou de la violette, sur une vigne, qui pend comme un rideau, le long d'un mur haut de trente pieds et va mouiller ses vrilles dans les remous et l'écume. Puis, il cherche l'espace et le ciel.

Mais les minarets, si haut que montent leurs tours carrées, ont toujours, derrière eux, des maisons qui les dominent. Et les amphithéâtres de maisons entassées ont la montagne, qui bouche le ciel de son roc verdi d'arbres comme d'une mousse.

SEFROU

Brocante.

C'était quand, au Maroc, on trouvait de belles faïences.

J'entrai, pour en chercher, dans le mellah de Sefrou. Bientôt la foule m'entoure. Et je ne puis avancer, parce que les maisons bleues serrent contre moi les juifs en calottes, dont la teigne s'effrite sur les caftans noirs et les juives en jupes de velours, en châles de soie verte et en bonnet cornu, qui dilatent, pour me voir, leurs pupilles de sépia dans leur face de craie.

Il y en a dans la boue, aux portes, derrière les grilles jaunes des fenêtres et au bord des terrasses, où l'on dirait des gargouilles. En sorte que l'odeur des égouts et des fritures emporte, vers le blanc soleil, un grand sabbat de cris, de plaintes et de miaulements, comme de mille chats en amour.

Mais voici qu'une jeune fille paraît au-dessus d'un mur. Elle me passe des pots, des bols, des soupières, des assiettes de loterie, que je refuse en secouant la tête; et, parfois, de vieux plats de Fès, fêlés ou en morceaux, que je prends d'un air plein d'ennui et le cœur battant de plaisir.

Et j'entends, derrière moi, deux enfants qui causent à vois basse :

— Qui est celui-là ? C'est un Nazaréen qui achète des assiettes.

— Combien te donne-t-il de la tienne ?

— Rien, il ne veut que les cassées.

— Eh bien, casse-la, casse-la !

MARRAKECH

Marrakech

Depuis midi, l'auto navigue, dans le feu, face à une muraille de glace.

C'est l'Atlas au-dessus d'un désert fauve et plat. Barrant tout l'horizon, pâle comme la lune et brillant comme du givre, plus lumineux que le soleil, il allonge ses plis neigeux et ses glaciers. Suspendu, comme si la chaleur de la terre avait dissous ses assises, il repose sur l'azur et l'azur l'auréole. Quand, par les pistes, on a longtemps tangué, on distingue, devant ce mur aérien, un minaret, une tache verte : Marrakech.

C'est un immense village de terre et de roseaux, à demi effondré, dans les plus beaux jardins du monde. Telle, elle embaume, sourit et chante.

Des orangers et des palmiers; beaucoup de roses et de jasmins; un continuel concert de merles; un roucoulement de tourterelles qui coule dans la lumière comme le bruit d'un ruisseau intarissable, et l'odeur des cyprès, grandes flammes du jour qui brûlent en noir sur le ciel blanc.

Procession.

Une troupe descend la ruelle, à la lueur des lanternes et le peuple refoulé vomit une clameur rauque.

En tête, viennent trois petites filles, dont les cheveux ensevelissent la face et la poitrine; deux femmes, l'écume aux lèvres; et plusieurs rangs d'hommes chancelants, qui se soutiennent, les bras en croix.

Tous ont les yeux hagards, se pâment et rugissent. De longs frissons, comme du vent, secouent leurs robes en lambeaux; puis leur tête roule sur leurs épaules, comme un bouton qui se découd. L'un mange des épines; un autre un mouton vivant.

Derrière, donnant un rythme aux soubresauts et aux râles, des musiciens jouent du roseau et du tambourin de faïence. Et, paraissent enfin les maîtres du cortège : cinq enfants qui semblent d'ivoire.

Montés sur des cheveaux scintillants de paillettes et grands comme des dromadaires, au-dessus du flot de haillons et des crânes, ils vont, la tête haute dans leurs voiles de laine, entre deux haies d'étendards.

La Roue.

Près d'un rempart ruiné où somnolent des colombes, la roue de bois tourne au soleil, tandis que, par-dessus les murs, un palmier pour la voir, incline sa tête gracieuse.

Entre deux allées de faïence, l'eau, froissée par la hâte, s'élance contre elle et la pousse. Et, perpétuellement, elle chante, comme un orgue, un air effrayant de lenteur, de charme et de gravité.

Elle dit : « Je suis solitaire au fond du jardin des rois et, royale comme eux, je connais la grandeur du travail qui me fait gémir. Amollis par l'eau que j'élève, les arbres et les fleurs cèdent, sans autre soin, à l'attrait du soleil et les hommes n'ont qu'à cueillir.

Aussi connaissent-ils les songeries sur les dalles, le chapelet aux doigts, au bruit endormant des fontaines. Ils me doivent la paresse. Je la leur garderai, jusqu'au jour où les démons froids, en taillant dans mon bois, sonneront le glas du bonheur et le noël des vains efforts.

Lanternes.

Quoi de plus beau qu'une lanterne ? Un peu de jour qui reste avec nous dans la nuit.

Il en est de vénitiennes, qu'on suspend dans les arbres et qui luisent entre les feuilles comme des pommes vertes ou des oranges.

Mais valent-elles celles qu'en ce royaume, ajourent et liment les Juifs en robes noires pour les Maures au bon sourire ?

Cinq chandelles y brûlent sous quatre clochetons et sous un dôme et des vitraux les enchantent.

Dans la cour des palais, où le reflet des grenadiers semble émouvoir le chant des vasques, les esclaves, assis sur les faïences, les allument pour veiller. Et, tandis que la nuit vibre de la voix des grenouilles, leur clarté colorée sourit naïvement en partant pour le ciel, comme un petit enfant qui marche vers la mer et croit qu'il va la traverser.

EL KELAA

Oasis

Arrêtons-nous, après tant de chaleur et de poussière.

Les oliviers, saules sombres, ont, dans leurs frondaisons, des frissons lourds. Leurs troncs s'écartent en racines qui s'offrent comme des lils. Et, fusées qui toujours s'élancent et s'épanouissent, les palmiers vont vivre, en plein ciel, un rêve harmonieux et réel.

Parfois on entend un bruit d'ailes, un oiseau se suspend à quelque régime égrené et fait tomber une datte de l'an passé, dans l'eau dont les lèvres s'entr'ouvent, exhalant un soupir de menthe. La nuit se mêle au jour, or avec bleu, dans la générale verdure. Et si calme est l'immensité, au delà des dernières palmes, que la flûte des merles et la roue des tourterelles ne font qu'un silence chanteur.

TAMESLOET

Danseurs.

Les crânes rasés et les selham forment un demi-cercle devant un mur où l'or rosé du ciel colore d'un reflet la chaux qui s'écaille.

Grêle comme un air de cigale, nasillard comme une musette, un concert discret vibre sur la foule, une musique que parfois dissout la rumeur de la place, comme le vent fait d'un parfum, et que rythment, à quatre temps, cinq petits coups secs frappés sur du fer.

Et je vois trois hommes qui dansent, en tenue de cheikhat : une tunique blanche sur une robe de drap vert, une ceinture de velours, et puis, en bandoulière, la ganse d'une sacoche pareille à celle où les femmes suspendent leur boîte d'allumettes. L'un, dont une barbe rare allonge le mince visage, tient appliqué sur son ventre un violon dont il joue; des deux autres, adolescents, le premier pince du gumbri et le second va les mains vides.

Ils ont un turban noir, posé comme un bandeau et dont l'extrémité descend, comme une natte, sur le dos, jusqu'à la ceinture. Ils dansent, les pieds nus, une danse décente, la tête et le corps droits; seules leurs jambes s'agitent, à pas menus et rapides dont la trépidation fait sauter le bracelet qu'ils portent à leur oreille. Et, sans reprendre haleine, ils murmurent d'une voix d'enfant, un chant mélancolique, sur trois notes qui, sans cesse, s'élèvent et descendent.

Tels, pleins de gravité en leurs traits pâles de femmes et de calme en leurs larges yeux, ils étalent leur infamie, le visage couvert des pièces de monnaie dont leur peuple les marque.

SAFI

Les canons du Makhsen

Je vous ai vus, sur les bastions hantés du feu de l'air et du sel de la brise et d'où l'on sent monter l'odeur de la vie qui fermente, dans les profondeurs de l'abîme.

La gueule encore posée sur les embrasures, las de ne plus voir les galères chrétiennes, dormant d'un inerte sommeil sur vos affûts effondrés, vous vous taisez devant la voix des flots.

Mais, sur votre bronze armorié, je lisais :

Vasquez Ducauna, *capitan general d'Artilleria del rey... ou bien* Fecit Jacobus Brocklink, Dunkerk *anno 1640.*

Alors m'apparaissait quelque bourgeois vêtu de noir, vermillonné par le Schiedam, ou quelque gentilhomme botté de peau de gant, sur un coursier rond comme un foudre, enrubanné comme un mouton.

Puis, maître et capitaine, peints par Franz Hals ou Velasquez, s'évanouissaient dans la lumière. Et les plumes de leur chapeau s'en allaient où s'en furent les panaches de votre fumée.

J. Gallotti.

G. F. NICOLAÏ

et la

Biologie de la Guerre

« *Comme jamais projet plus grand, plus beau ni plus utile n'occupa l'esprit humain, que celui d'une paix perpétuelle et universelle entre tous les peuples de l'Europe, jamais auteur ne mérita mieux l'attention du public que celui qui propose des moyens pour mettre ce projet en exécution* ». Ainsi commence le fameux ouvrage de J. J. Rousseau connu sous le nom de : Abrégé du projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre. De même pourrait-on commencer l'étude qui va suivre et qui portera sur le livre du professeur Nicolaï : La Biologie de la guerre. Disons tout de suite qu'il s'agit d'un ouvrage vraiment remarquable, digne de figurer parmi les œuvres d'un abbé de Saint-Pierre, d'un J. Bentham, d'un J. Kant d'un K. Chr. Krause [2] et qui présente un intérêt d'autant plus

1. *Die Biologie des Krieges. Betrachtungen eines Naturforschers den Deutschen zur Besinnung* (*Considérations d'un naturaliste proposées à la réflexion des Allemands*) Art. Institut Orell Füssli, Zurich. 1919 (2e édition).

2. Le moins connu de tous; il est cité par Nicolaï à cause de son « Urbild der Menschheit » qui contient en germe l'idée de « l'humanité conçue comme organisme ».

particulier qu'il a été conçu et rédigé au milieu de difficultés qu'il est nécessaire de rappeler si l'on veut en donner une idée juste et saisissante.

Avant la guerre, le docteur G. F. Nicolaï était « privatdozent » pour la physiologie à l'Université de Berlin. Spécialiste éminent des maladies cardiaques, il était médecin ordinaire de l'impératrice; penseur d'une curiosité universelle, il était au courant des grands problèmes sociaux, était mêlé au mouvement philosophique néo-kantien, connaissait à fond la littérature allemande; explorateur, il avait parcouru la Chine, la Malaisie et jusqu'à la Laponie; enfin, pacifiste, il assiste au déchaînement de la guerre « d'abord stupéfait et déconcerté, puis avec une indignation toujours croissante[1] », avec une haine qu'il voudrait faire partager aux hommes de son siècle. Dès le mois d'août 1914, il se met à la disposition de l'autorité militaire, à titre de médecin civil, et il est nommé médecin en chef de l'hôpital de Tempelhof. En octobre, paraît le manifeste des 93: Nicolaï essaie de lui opposer une protestation des esprits restés indépendants et qui ont encore foi dans l'unité européenne; seuls, le physicien A. Einstein, l'astronome F. W. Forster et l'écrivain Buck répondent à son appel. Devant un pareil échec il lui faut, semble-t-il, renoncer à son projet. Mais G. F. Nicolaï ne se tient pas pour battu et sous une autre forme il cherche à faire connaître sa pensée. C'est alors qu'il prépare pour le semestre d'été de 1915 son fameux cours sur « *la guerre considérée comme facteur biologique de l'évolution de l'humanité* ». Survient le torpillage du « Lusitania ». Nicolaï n'avait jamais dissimulé son opinion sur les méthodes guerrières de l'Allemagne; mais pour la première fois, il ressent une « *douleur physique* » à la pensée d'être en tant qu'Allemand co-responsable d'un aussi grand crime. Un de ses collègues, le Docteur Knoll le dénonce. Dès lors, le savant est en butte aux persécutions les plus mesquines et les plus odieuses. On le mobilise et on l'envoie comme simple aide-major à l'hôpital des contagieux de la

1. Point de vue et genèse du livre (p. 3)

forteresse de Graudenz. Là, près de la cellule (transformée depuis en musée et en reliquaire) où Fritz Reuter avait souffert pour la liberté, Nicolaï écrit la *Biologie de la Guerre*, presque sans aucun livre et loin de ses amis. De Graudenz, on l'envoie à Tuchel, petite bourgade tout à fait perdue. Alors Nicolaï en appelle à l'Empereur. Celui-ci, par gratitude, ou par idéalisme, écrit simplement en marge du dossier : « Der Mensch ist ein Idealist, man soll ihn gewähren lassen[1] ! » De retour à Berlin, Nicolaï commence son cours sur la guerre, dans l'hiver de 1915 à 1916. Mais bientôt il est dirigé sur Dantzig. On le met en demeure de prêter le serment de fidélité et d'obéissance. Il refuse. On le traduit devant un conseil de guerre. Il est condamné, dégradé et astreint, comme employé aux formations sanitaires à régler des cahiers. Mais tout cela n'empêche pas que les deux cents premières pages de la *Biologie de la guerre* sont tirées. On le dénonce une seconde fois. Il est alors condamné à cinq mois de prison. Pour éviter les protestations, on interdit aux journaux de publier son nom et la « *Danziger Zeitung* » est suspendue pour avoir passé outre. Mais nous ne sommes pas arrivés au bout des peines de Nicolaï. Le commandant de la place d'Eilenburg veut le contraindre au service armé. Il refuse et s'enfuit d'abord à Munich, d'où il tente vainement de passer en Suisse, (il est arrêté à la frontière, il est reconnu et relâché aussitôt par un brave homme de capitaine qui lui déconseille la fuite comme étant dangereuse), puis à Grünewald, près de Berlin. Enfin, comme le ministre ne répond point à son appel contre les violations du droit dont il est victime, il se décide à quitter l'Allemagne par la voie des airs. Il s'adresse à un officier aviateur qui, de Neuruppin l'emmène à Copenhague[2]. Il nous donne lui-même dans sa brochure : *Pourquoi je quittai l'Allemagne*, l'impression dernière que lui laissa sa patrie, quand à 3.000 mètres d'altitude, il franchit la frontière : « Le soleil rouge à l'Est, la mer bleue houleuse au-dessous de moi et quelques nuages blancs

1. « L'homme est un idéaliste, qu'on le laisse tranquille ! »

2. Cf. *Les Précurseurs*, de R. Rolland (p. 214) : détails curieux sur l'état d'esprit des officiers aviateurs.

de shrapnells autour de moi, je vis l'Allemagne pour la dernière fois, encadrée des couleurs du drapeau tricolore libérateur des peuples, qui espérons-le, seront bientôt aussi ses couleurs : car le tricolore est non seulement le drapeau de la France, mais le symbole de toute noble lutte contre le féodalisme médiéval et la domination présomptueuse des hobereaux. » Nicolaï s'adressa vainement au gouvernement allemand pour obtenir le droit de rentrer. Il fut porté comme déserteur. On perquisitionna chez lui. On mit tous ses biens sous séquestre et l'on essaya de le faire extrader sous l'inculpation de vol d'aéroplane. Nicolaï publia à Copenhague, en octobre 1918, le premier numéro d'une revue nouvelle : *Das werdende Europa* (L'Europe naissante), et donna à Upsala quelques conférences devant la jeunesse universitaire. Rentré à Berlin, après la Révolution du 9 novembre, il ne put devant l'hostilité d'étudiants réactionnaires, enrôlés lors du coup d'Etat de Kapp par le doyen même de l'Université, continuer ses cours. En 1919, paraissait à Zurich la seconde édition de la *Biologie de la guerre*, la seule dont l'auteur se déclare pleinement garant. La première avait, en effet, paru en 1917, à l'insu de Nicolaï grâce, au dévouement d'amis qui n'avaient à leur disposition qu'une ébauche sauvée à grand'peine de la confiscation, transportée en Suisse par un... courrier officiel, mais incomplète et en désordre.

I. — Histoire critique de l'évolution de la guerre.

Jamais peut-être les thèses justificatives de la guerre n'ont été exposées avec autant de netteté, jamais aussi elles n'ont été critiquées avec autant de minutie : chaque page trahit le savant qui se soumet aux faits sans hésiter et qui veut prévenir toutes les objections. Aussi avons-nous dans cette première partie un exposé définitif des causes de guerre.

Nicolaï les répartit en trois groupes : les causes instinctives, les causes économiques et les causes morales, ces dernières

comprenant la foi dans la violence, l'efficacité des armes inertes et la foi dans le droit privilégié de son propre peuple.

1. Instincts belliqueux. — Contrairement aux pacifistes qui opposent une négation absolue aux affirmations des bellicistes, Nicolaï admet l'existence d'instincts belliqueux chez les hommes. Sans doute la raison ne parvient guère à les légitimer, mais il ne suffit pas de reconnaître comme faux un instinct pour qu'aussitôt il disparaisse. Il faut donc admettre que les instincts belliqueux, même s'ils sont aujourd'hui inutiles et nuisibles, ont répondu à une nécessité dans l'histoire de l'humanité. Mais leur survie ne prouve en rien que la guerre soit actuellement nécessaire. Le naturaliste cite alors l'exemple du chien domestique qui, de ses pattes de derrière, gratte l'asphalte de nos rues modernes, parce qu'il a conservé, dit-il, l'instinct qu'avaient les loups (qui ne sont que ses ancêtres) de cacher leurs excréments, pour dissimuler leurs traces. L'homme lui-même a gardé quelques-uns de ses premiers instincts et si l'Européen d'aujourd'hui ne mord plus ou ne se sert plus de ses poings, il montre cependant les dents et ferme le poing, quand il est en colère, tout comme le singe qui montre les dents à son adversaire et qui cherche à l'effrayer de son poing fermé. L'instinct en soi ne saurait être utile et il n'est légitime que tant que le milieu reste le même. Or l'homme qui a justement le pouvoir de transformer son milieu, a aussi le devoir d'adapter ses habitudes aux nouvelles conditions de vie. Et les hommes qui, comprenant les avantages de l'organisation universelle, s'abandonnent encore à leurs instincts belliqueux, évoquent à Nicolaï l'image du chien sur l'asphalte. L'erreur des écrivains pacifistes fut de condamner la guerre également à toutes les époques. D'où la nécessité de se représenter *sine ira et studio*, l'évolution des instincts belliqueux au cours des âges.

Or ces instincts ne sont nullement des attributs nécessaires ou même seulement caractéristiques de la race humaine. L'homme, naturellement, est un animal pacifique et social, comme le prouve déjà son anatomie.

Il est en effet, de tous les animaux, celui qui manque le plus complètement d'armes : il n'a ni cornes, ni défenses, ni griffes, ni sabots, ni carapace, ni glandes à venin, si bien que ses ancêtres ne purent subsister qu'en se réfugiant dans les branches d'arbres. Et la main qui chez les autres êtres est devenue un moyen de défense, n'est restée un organe d'appréhension que chez les singes. Mais la main ainsi transformée par l'état de paix n'eût pas suffi à permettre à l'homme de conquérir la terre ; s'il n'avait pas été un être social, il n'eût pas triomphé. L'homme fut un être social avant d'être familial. Il ne s'est pas créé arbitrairement une communauté : d'abord la famille, puis la tribu, puis la classe. Mais c'est la communauté primitivement existante qui a rendu possible le perfectionnement de l'individu. Les peuples les plus inférieurs, Boshimans, Fuégiens, Esquimaux, etc., vivent en hordes alors même qu'ils ne connaissent pas les rudiments de la vie familiale ; les sauvages sont extraordinairement sociables, la solitude les réduit à néant moralement et physiquement, de même que la peine d'emprisonnement en cellule est une des plus pénibles pour l'Européen le plus cultivé. Ajoutons à cela leur bavardage, leur vanité, leur art de l'imitation, le culte des morts chez les primitifs. Et chez l'enfant, même instinct social. Mais la preuve la plus décisive en faveur de la nature sociale de la race humaine est la langue : la langue ou mieux le dressage à la parole n'existe guère que chez les animaux vivant en société, comme les perroquets et les cigognes, les canards et les poules. Par contre les oiseaux de proie, chats et baleines, bien qu'ayant un cerveau relativement développé, sont muets ou n'ont que des cris d'amour (miaulements des chats) ou des cris de colère (rugissements du lion), selon que dans l'amour au dans la lutte, ils entrent en rapports avec d'autres êtres.

D'ailleurs, les guerres ou les luttes entre animaux de même espèce sont très rares. Aussi pourrait-on presque dire que la guerre est, comme tant d'autres choses, une invention humaine (d'où l'usage de la main droite particulier à l'homme, la main gauche ayant à protéger le côté gauche où l'on sent

battre le cœur ému !). Seuls se battent entre eux les animaux vivant en société, comme les cerfs, les fourmis, les abeilles. C'est que pour eux, il existe un prix particulier attaché à la lutte et qui fait précisément l'enjeu de la lutte, c'est-à-dire la vie. La guerre est un *signe de civilisation*. Il faut, en effet, que l'homme et l'animal soient arrivés à un certain degré de civilisation pour éprouver le sentiment du droit de possession. C'est le cas des fourmis et des abeilles, c'est aussi celui de l'homme. Les animaux et les peuplades sauvages qui ne possèdent rien ne sont pas tentés de risquer leur vie. Déjà Herder dans sa « Philosophie de l'histoire » avait fait ces remarques. La guerre est liée à l'état de propriété, au capitalisme. Elle n'a rien de grand, rien de noble : c'est une *affaire* comme les autres. Toute guerre a comme conséquence nécessaire l'esclavage d'une partie de l'humanité et ne se justifie qu'autant qu'on se sent contraint et capable d'obtenir des services de servage du vaincu, par contribution ou par annexion. Si donc l'esclavage est aboli, la guerre est sans but et est aussi immorale. Quand on défend la guerre, il faut donc avoir la franchise de reconnaître qu'on défend l'esclavage; dans la Sainte-Trinité, conclut Nicolaï, capitalisme, guerre et esclavage, aucun élément n'est séparable des autres.

Mais, de même que l'esclavage, la guerre fut utile à un certain stade de l'évolution humaine. La civilisation, le progrès exigent que l'homme ait des loisirs. Les herbivores ont besoin d'avaler et de ruminer d'énormes masses de nourriture, la bête de proie passe son temps à chasser, manger et dormir. Or quand l'homme primitif sentit en lui la nécessité de satisfaire ses besoins intellectuels, il fut bon et nécessaire que la grande masse travaillât plus qu'il n'était besoin pour que d'autres puissent vivre de ce superflu de biens et travailler à la civilisation.

La culture antique serait inexplicable sans l'existence d'esclaves. En Allemagne, la civilisation du Moyen-âge n'aurait pas été possible, si au XII^e^ siècle, la division du travail de plus en plus poussée n'avait pas supprimé l'unité de vie des tribus au profit d'une nouvelle répartition sociale et si les

serfs et les paysans n'avaient pas travaillé pour le seigneur. Seule l'organisation des finances d'état a, par la suite, rendu l'esclavage inutile. Les machines de nos jours, qui peuvent produire dix fois plus que les hommes qui les dirigent, n'auraient besoin, si nous voulions nous contenter du triple de la production de l'époque gréco-romaine, que de marcher le tiers du temps. Mais l'économie politique, en prétendant, à tort que le bien-être augmente avec la capacité de consommation, multiplie les besoins factices, surexcite les convoitises qui maintiennent de nos jours l'esclavage sous la forme de l'exploitation par la guerre.

Ainsi la propriété a créé le vol et la guerre. La cupidité commença par le rapt qui, à son tour, éveilla la colère et la vengeance. L'Iliade est le Cantique des Cantiques de la lutte funeste pour la femelle et en même temps de la colère d'Achille; la légende des Nibelungen nous conte la lutte pour le trésor du Rhin et la vengeance de Krimhild. Ce n'est que très rarement qu'une guerre éclate pour servir une idée nouvelle. Un examen plus attentif révèle bien vite d'autres motifs. Nicolaï ne peut se représenter qu'on ait pu jamais tirer l'épée pour une idée pure, complètement affranchie de toute idée de puissance. On ne saurait guère servir l'idée de patrie et exprimer le génie de son peuple en tirant le canon : la valeur de tels arguments n'apparaît vraiment que si l'idée pure s'unit intimement à certaines idées et convoitises impures de puissance et de possession. Gœthe l'a fait dire par Méphistophélès dans son second Faust :

Krieg, Handel und Piraterie
Dreieinig sind sie, nicht zu trennen,

c'est-à-dire : « Guerre, trafic et piraterie sont trois choses en une et impossibles à séparer. »

2. La lutte pour la vie. — Après s'être ainsi attaqué au préjugé de la guerre fondée sur un instinct primitif, indéracinable, Nicolaï soumet à la critique le pseudo-darwinisme qui voit dans la guerre un moyen de sélection et de perfectionne-

ment des peuples, une des formes de la lutte pour la vie. Sans doute, la guerre a modifié l'homme ; elle fut, comme toutes les actions humaines, comme la langue, l'agriculture, la technique que nous avons créées, un facteur éducatif. Mais ce n'est là que le fait de l'accoutumance. D'autre part, si Job, Euripide, Sénèque dans l'antiquité, Beaumarchais, Young et Gœthe dans les temps modernes, ont vu dans la vie un *combat*, aucun d'eux n'a vu ce combat sous la forme d'une guerre avec fusils et canons. Au surplus, jamais Darwin n'a interprété dans ce sens sa formule de *struggle for life* ; au contraire, il a dans le V^e^ chapitre de son œuvre expliqué la présence d'instincts sociaux jusque dans les espèces inférieures. Mais ses successeurs ont négligé ce côté de sa doctrine et n'ont pas assez remarqué que le principe de ces instincts de sociabilité ne saurait être dans la lutte. Pourtant, déjà chez Gœthe, Krause, Espinas et Lanessan se trouvait une tendance hostile à ces fausses déductions et les zoologues Kessler, Kropotkin et Nowikow, trois Russes, ont développé dans son vrai sens la sociologie darwinienne qui est celle de « l'aide mutuelle ». Sans doute, l'humanité, elle aussi, est soumise à la grande loi éternelle et inflexible de la lutte pour la vie, mais cette lutte ne saurait être une lutte contre la vie, comme l'est la guerre. Pour le prouver, Nicolaï précise le principe général de la lutte dans *la nature* (§ 8, 9 et 10) et envisage les conditions spéciales où *l'humanité* doit lutter (§ 11-16).

La loi biologique fondamentale est la suivante : *Tout être, et surtout, tout être vivant, a tendance à se développer indéfiniment.* Sans doute cette croissance rencontre des limites : 1° une limite osmotique, pour les êtres unicellulaires, car ils ne pourraient plus se nourrir ; 2° une limite mécanique, pour les individus polycellulaires, car ils ne pourraient avoir la force et la solidité suffisante ; 3° une limite énergétique pour les communautés sociales qui ne sauraient dépasser une certaine grandeur sans empêcher les voisines de vivre. Mais comme le globe terrestre ne peut nourrir que 100 billions de matière vivante, cette limite serait vite atteinte : par 2 bactéries croissant sans obstacles en 0,01 d'année, par

2 lapins ou souris en 20 ans, par 2 hommes en 1.200 ans, par 2 éléphants en 2.000 ans. Chacune de ces races pourrait donc en un temps relativement court peupler la terre entière. S'il n'en pas été ainsi, la cause en réside dans les luttes entre races et surtout dans l'utilisation infime de l'énergie que la terre recèle. En effet, par mètre carré vivent :

0.4 gr. d'homme, donc les $\frac{2}{10.000}$ % de ce qui serait possible.
10 gr. d'animal, — $\frac{5}{1.000}$ % — —
1.000 gr. de plante, — $\frac{5}{10}$ % — —

Or pour s'expliquer pourquoi le monde organique s'est approprié si peu des possibilités qui sont à sa disposition et pourquoi l'homme en particulier n'en utilise qu'une fraction aussi insignifiante, il est nécessaire d'examiner de plus près la source de vie. Alors on comprendra que l'homme s'est laissé détourner dans cette lutte de l'humanité pour la captation de l'énergie par des guerres entre hommes. L'objet de la lutte est en effet la nourriture, dans le sens large du mot. Or la source d'énergie essentielle est le soleil qui, à l'aide des éléments chimiques contenus dans la terre, l'eau et l'air, est capable d'alimenter 6 millions d'habitants par km^2, c'est-à-dire 6 par m^2. La lutte pour la vie est donc littéralement une lutte pour la place au soleil. Le but de cette lutte consiste à faire passer en soi et son espèce la plus grande quantité possible d'énergie. Or les moyens de l'atteindre sont de trois catégories :

1° en enlevant aux autres ce qu'ils ont puisé dans le courant général, c'est le rapt ou guerre;

2° en se multipliant et en augmentant ainsi le nombre de ceux qui puisent, c'est l'accroissement de la fécondité;

3° en s'améliorant : c'est la lutte créatrice proprement dite.

Or la première méthode entre à peine en ligne de compte pour l'homme, puisque l'énergie dont l'homme pourrait disposer est bien loin d'être utilisée : c'est de la démence de tuer un pauvre mendiant pour lui enlever une croûte de pain,

alors que des milliers de pains s'offrent à nous. Et pourtant, c'est sous cet aspect que la lutte pour l'existence est devenue populaire. Quant à la deuxième méthode, elle n'est juste que si elle s'allie à la troisième, car le grand nombre d'individus n'est qu'un facteur auxiliaire de la sélection. D'ailleurs cette « rage et folie du nombre » n'est trop souvent que le désir secret et inavoué d'une armée puissante; enfin l'augmentation a des limites. Reste donc la troisième méthode à laquelle l'homme doit tous ses succès dans le présent, le passé et l'avenir, grâce à laquelle il peut progresser à l'infini sans être entravé, sinon par lui-même, et qui est la seule qui corresponde à la dignité humaine. Suivons Nicolaï dans sa démonstration. Le point de départ est la division de l'histoire de l'humanité en trois phases : 1° la phase barbare, où les hommes se nourrissent des plantes et des animaux qui s'offrent à eux et où 100 millions d'êtres humains pouvaient vivre au maximum sur terre; 2° la phase agrarienne où nous nous trouvons et où 20.000 millions d'hommes, c'est-à-dire 15 fois plus que la population actuelle du globe des plantes et des animaux domestiques; 3° la phase énergétique où par une nouvelle méthode de lutte de nouvelles sources d'énergie pourraient être découvertes et exploitées et permettre la vie à 3.000.000.000 millions d'êtres vivants. Songeons que les chutes du Niagara pourraient à elles seules faire 1/3 du travail humain.

Voilà en quoi consiste la vraie lutte pour la vie, celle dont nous n'avons combattu que la millionième partie à peine. Or cette lutte créatrice, bonne et utile, est en outre la seule permise à une personnalité libre et morale. Et Nicolaï, en maint endroit de son livre, réagit vigoureusement contre le néo-fatalisme de l'ère wilhelminienne[1], en opposant aux

1. Les livres de O. Spengler, analysés ici par M. Lichtenberger, sont justement une manifestation de cette mentalité issue des doctrines de Hegel, et loin d'être révélateurs de tendances nouvelles d'après-guerre, ils sont un legs authentique du passé (l'auteur n'avoue-t-il pas les avoir conçus dès 1911?). Deux mots reviennent à tout propos dans la littérature allemande d'avant-guerre: *Schicksal* (*fatum*) et « *es muss* » (*il faut*). Goethe, dans son hymne orphique (*Gott und Welt*), avait, comme Nicolaï, su faire la part de « l'espérance à côté de la nécessité » (*Ananke*).

lois inéluctables qui régissent l'univers, la liberté avec laquelle vient dans le monde le péché, mais aussi la vertu, l'esclavage, mais aussi l'indépendance, la guerre, mais aussi la paix. Ces remarques sans doute ne seraient pas neuves, du moins en France, si Nicolaï ne justifiait d'une façon très originale le dualisme apparent d'un homme capable de s'élever au-dessus des lois qui ont présidé à sa création, de triompher ainsi de la contrainte des lois de la nature. Cette libération est pour la biologie en liaison très nette avec le développement du cerveau chez l'homme.

Le cerveau ne fut à l'origine qu'un organe destiné à mettre en rapports les organes des sens et de préhension qui ont pour fonction d'accumuler de l'énergie, c'est-à-dire l'objet même de la vie. Par suite le perfectionnement du cerveau fut et est encore dépendant du perfectionnement des organes dont le nombre est limité. Le cerveau est donc resté le fidèle serviteur de son maître jusqu'à la révolution que seul l'homme a faite, quand il a, selon le mot de Kapp, opéré une « projection d'organes[1] », en imaginant des instruments. Or ce fait qu'est une véritable multiplicité d'organes, a eu pour le cerveau une conséquence remarquable, en agissant sur lui, en le perfectionnant. Le cerveau acquiert donc par cette autoproduction d'organes liberté et indépendance, et tout d'abord de son propre corps.

C'est ce cerveau libre et puissant, qui décide désormais dans la lutte pour la vie. La faute fondamentale de la guerre est justement de considérer l'homme non point comme s'opposant à la nature, mais comme un fragment de la nature[2]. Aussi ne devons-nous pas accepter la guerre comme nous acceptions un tremblement de terre et la pratique de la guerre, où l'on arme un peuple par persuasion, montre que l'élément primaire et essentiel est la lutte spirituelle. « Au commencement

1. *Lineaments d'une philosophie de la technique* (1877).
2. C'est là peut-on dire une découverte de la nouvelle génération allemande. La même idée se retrouve exposée par Ludwig Rubiner, A. Wolfenstein, K. Pinthus, H. Keyserling, F. M. Huebner, etc. Elle semble avoir son origine dans la conception de la liberté individuelle en face d'un « historisme » écrasant.

était le Verbe », répète Nicolaï et il cite le mot de Frédéric II : « Si mes soldats se mettaient à penser, aucun d'eux ne resteraient dans les rangs. » Nous avons le droit d'être optimistes, car même si comme le croyait Schopenhauer, « les hommes ne sont pas des êtres pensants », nous savons aujourd'hui que « leur cerveau est capable de penser ». En effet, l'un des faits les plus curieux que la physiologie du cerveau[1] ait récemment mis en lumière, est justement que « les cerveaux des animaux et des hommes recèlent des aptitudes bien plus étendues que leurs possesseurs n'en ont jamais montrées. » Le cerveau est plus développé que la Psyché. Il existe en lui quantité de voies prêtes qui n'ont pas encore été utilisées. Nicolaï cite à l'appui de cette thèse trois faits : 1° les animaux, et surtout les singes, peuvent par le commerce des hommes apprendre des choses qui, en elles-mêmes dépassent de beaucoup leur horizon, mais leur cerveau n'en est pas autant modifié : il doit donc avoir été auparavant déjà disposé pour cette nouvelle fonction ; 2° les Japonais qui pour atteindre la civilisation occidentale auraient eu besoin de siècles entiers, l'ont empruntée aux Européens en quelques années, comme ils l'avaient fait de la civilisation chinoise et Soyen Shaku écrit des ouvrages sur l'éthique, dont les tendances sont les mêmes que celles de l'éthique allemande d'évolution totalement indépendante ; 3° le même fait explique la tendance conservatrice des voies frayées et battues, comme aussi la surrection du nouveau, dès qu'on a réussi une seule fois à ouvrir à la circulation une de ces « voies mortes », à faire vibrer une de ces « cordes endormies ». Ainsi la science du physiologiste justifie l'optimisme de l'homme de foi[2].

1. Le physiologiste russe Iwan P. Pawlow en particulier.

2. Nicolaï ne néglige aucune des objections possibles, même celles qui ne sont plus guère prises au sérieux par les bellicistes, par exemple : la guerre a toujours été et par conséquent sera toujours (Réponse : cet argument permet de défendre le cannibalisme et l'âge de pierre) ; la guerre est la « raison suprême des rois » (Réponse : les républicains ont d'autant plus de raison de donner la réponse qui lui convient) ; la guerre est un devoir d'honneur (Réponse : comme pour le duel, on ne saurait se réhabiliter par les armes). Il rappelle à ce propos deux pensées, l'une de Fénelon sur la guerre, honte du genre humain, l'autre de Pascal sur le danger de montrer à l'homme sa bassesse sans le faire ressouvenir de sa grandeur.

* * *

3. La guerre, moyen de sélection. — Mais la guerre, si elle peut être évitée, est restée pour Stenzel[1] et pour les théologiens, une « pierre de touche des peuples ». Et en effet, la guerre opère une sélection. Mais celle-ci est-elle positive ou négative ?

Si la guerre devenait l'occupation principale de l'humanité, il se produirait certes une adaption parfaite de l'homme à la guerre. Mais loin de devenir plus courageuse, plus forte et plus intelligente, la race humaine dégénérerait avec la guerre moderne de tranchées en une sorte de race de lapins, sans besoins raffinés, douée d'un mauvais odorat, mais de membres agiles, de bons yeux et de bonnes oreilles. Avec cela, ajoute Nicolaï non sans humeur le moderne « homo bellicosus » aurait le dédain du travail, des besoins restreints à ceux du boire et du manger, un certain esprit de corps et avant tout la haine et la crainte de l'ennemi.

Mais on peut dès maintenant envisager avec précision le contre-coup de la guerre et c'est ce que fait très minutieusement Nicolaï dans deux longs chapitres dont nous ne pouvons indiquer que les grandes lignes[2].

Tout d'abord au point de vue physique. Alors que dans les temps primitifs, où la force individuelle l'emportait puisque les hordes étaient à peu près égales en nombre, la sélection était réellement positive; aujourd'hui la guerre protège les malades, les criminels et les lâches, les infirmes, les sots; et en revanche, elle engloutit les meilleurs et altère profondément la descendance. — Au point de vue intellectuel, Nicolaï répond au philosophe Steinmetz qui voit dans la guerre la source de toutes les vertus et en particulier du talent d'organisation[3]. Le naturaliste intervient pour établir des

1. *Wellstaat und Friedensproblem* (p. 111. fs). 1909. L'étude scientifique des responsabilités de la guerre devra entreprendre un jour le recensement des ouvrages philosophiques allemands qui ont prétendu fonder la guerre en raison. Pareille bibliographie existe déjà chez Nicolaï.

2. Pages 74 à 168. Chacun des points de nos énumérations est exposé avec une abondance de faits empruntés à l'expérience du médecin et du savant.

3. Il se rencontre avec M. Jacques Rivière qui, dans son livre *L'Allemand* nie la spontanéité de cet esprit d'organisation.

rapprochements saisissants entre la dégénérescence des fourmis de proie et la supériorité marquée des peuples pacifiques. Enfin, la guerre se faisant autant avec le cerveau qu'avec le corps, c'est l'organe le plus sensible en même temps qu'essentiel qui sort de cette période d'ébranlement, endommagé, affaibli. — Au point de vue moral, la guerre engendre la haine, accroît l'égoïsme, annihile la personnalité. Dans un passage curieux, Nicolaï prouve que la joie de l'homme à voir couler le sang n'est nullement naturelle et primitive et que la guerre reste avec les courses de taureaux, les séances de boxe et les duels d'étudiants « un vestige incompris des temps primitifs ». Puis il énumère les formes multiples que prend cette dépravation de l'homme par la guerre : mépris de la vie, détachement de la civilisation, refus du pardon, vol et pillage, augmentation de la criminalité, et ce tableau que la haute conscience de l'homme remplit d'une indignation émouvante, culmine dans ce chapitre final intitulé : le renversement de toutes les valeurs, où dès 1916, un admirable sens critique discernait les innombrables mensonges de la guerre.

Mais avant d'aborder la discussion du suprême sophisme, celui de la guerre par patriotisme, Nicolaï prévoit l'objection que ne manqueraient pas de lui faire les esprits fatalistes. L'histoire des guerres montre en effet : 1° qu'elles sont devenues de plus en plus grandes et meurtrières ; 2° que les tentatives faites pour humaniser la guerre ont eu des résultats presque nuls ; 3° que le sentiment de solidarité qui existait à l'origine dans les armées est sur le point de disparaître.

Mais en médecin qu'il est, Nicolaï ne s'arrête pas à ces apparences et il voit dans l'amplitude et l'horreur sans cesse croissantes des guerres des symptômes de dédacence et de *maladie* si nets et incontestables qu'il croit pouvoir prophétiser la fin, la *Mort* de la guerre dans un délai relativement court. Pour démontrer son assertion, il invoque une loi biologique, corollaire de celle qu'il avait citée au début de son chapitre sur la lutte pour la vie : la loi de *giganthanasie*, la loi de mort des géants. Cette loi, l'un des plus importants principes d'auto-régulation qui se puissent tirer de la paléonto-

logie, n'est autre que le sens scientifique et si mystérieusement profond de la légende germanique du *crépuscule des Dieux*. — Tout ce qui atteint sa limite de croissance doit mourir : l'aurochs, l'ours et même le cerf disparaîtront, la guerre disparaîtra. Et montrant par une courbe la croissance des effectifs humains engagés dans les guerres depuis l'antiquité, Nicolaï ajoute : « Il ressort nettement de la direction de la courbe que nous sommes en présence d'une catastrophe. Cette courbe, en effet, offre au XIX^e^ siècle une brisure et semble devoir se perdre à l'infini. Mais ceci est impossible ; une seconde catastrophe, d'effet inverse, doit se produire, et dans un délai rapproché. Car si la courbe conservait la même tendance qu'au siècle dernier, c'est-à-dire à peu près selon la formule : Effectif = $2a + at^5$, nous aurions déjà dans trois générations des armées d'un milliard d'individus. Or c'est une impossibilité ». La loi de giganthanasie nous en donne la raison : « Sur les fronts infinis d'armées gris-campagne passe le frisson annonciateur du Crépuscule des Dieux qui approche[1]. » Peut-être la guerre n'a-t-elle pas encore atteint son apogée et peut-être Freiligrath a-t-il raison quand il imagine que le monde nouveau ne sera enfanté que par une guerre qui mettra aux prises l'humanité entière[2]. Si l'humanité ne se ressaisit pas auparavant, cette lutte gigantesque aura lieu et cette guerre sera bon gré mal gré la dernière. Aussi le sage, tout en ressentant plus douloureusement que quiconque la démence de ces abominations, peut-il pourtant en sourire : il sait que la technique moderne qui fait croître la guerre à l'infini, sera justement celle qui la tuera. L'allure vertigineuse des progrès techniques nous donne du moins la consolation de voir venir le crépuscule des dieux de la guerre !

4.—LE SOPHISME DE LA GUERRE PAR PATRIOTISME.—La guerre n'est pas nécessaire, elle est même nuisible ! Et pourtant les hommes l'aiment, comme les vieillards aiment le vin, pour

1. Ici une peinture de la guerre moderne où le champ de bataille devient presque l'accessoire, où l'état-major « machinerie impersonnelle » se substitue au général de génie (Cf. *Plutarque a menti*, de J. de Pierrefeu).
2. Nicolaï envisage cette hypothèse en détail (p. 165-167).

cette ivresse capable de ressusciter la jeunesse, l'enthousiasme, le dévouement, de ressusciter ces sentiments primitifs et sacrés que nous comprenons du nom de patriotisme. Tolstoï et Maupassant se sont rencontrés, quand ils ont vu dans le patriotisme « l'œuf des guerres », dans cette dégénérescence du patriotisme qu'est le chauvinisme[1]. Nicolaï est donc amené à faire le départ de ce qui dans le patriotisme est légitime et de ce qui est faux. Car le patriotisme n'est ni ce qu'il y a de meilleur au monde, comme le croient les uns, ni « le mal par excellence » des internationalistes extrémistes. C'est un agrégat d'éléments dont il faut discerner l'origine et qu'il faut juger d'un point de vue relativiste.

Nicolaï voit dans le patriotisme trois racines distinctes:

1° l'amour du pays natal;

2° l'amour de la famille;

3° le besoin qu'ont les hommes de se grouper en grandes communautés.

Nous passerons rapidement, trop rapidement, sur la critique des deux premiers instincts. L'amour du pays natal n'est qu'un reste de notre condition animale, auquel est venu s'adjoindre un sentiment romantique à la Chateaubriand où se mêlent l'amour de la nature et la piété du passé. Il est plus vif chez les peuples inférieurs, car moins un organisme est adapté aux conditions générales de la vie sur terre et plus il est enraciné dans son pays natal. Or l'homme, par l'emploi d'instruments (au sens large du mot), supprime la contrainte de l'ambiance, et par son intelligence libre, il est cosmopolite. L'être supérieur est celui qui domine le monde extérieur.

Quant à l'amour familial, il fait l'objet d'une véritable dissection qui révèle le dédain du naturaliste pour tout ce que nos préjugés ou notre sentimentalisme regardent comme sacré. Pour Nicolaï l'instinct maternel, si vénérable qu'il soit,

1. Nous n'analysons pas le chapitre 8 consacré au chauvinisme (301-324) encore que les éléments que Nicolaï distingue dans cette « maladie du patriotisme » : suggestion des masses, sentiment grégaire, énophobie, orgueil national, folie des grandeurs, etc, et que la peinture de ses effets (dépravation du peuple, § 66 et anéantissement de la civilisation, § 67), témoignent d'une finesse psychologique et d'une indépendance de jugement rares en 1915-18.

n'est pourtant primitivement qu'un instinct organique[1], et il peut à un certain degré d'évolution de l'humanité, devenir inutile et dangereux. Du moins l'amour de la famille qui en est dérivé, repose-t-il en dernière analyse sur la sainteté de la propriété : la sociologie moderne a montré que l'homme s'est mis à aimer ses descendants dans le mariage, c'est-à-dire quand la femme devint son esclave (parce que précieuse bête de travail) et qu'il voulut s'assurer, sur elle, son droit de propriété en même temps qu'un héritier légitime. Aussi sont-ce justement les peuples qui de nos jours estiment le plus la propriété des biens matériels, les Juifs et les Chinois, qui tiennent toujours la famille pour sacrée. Bref la source de l'amour familial est dans l'esclavage et la propiété. Or l'amour de la race n'est rien d'autre que l'amour familial élargi et en outre généralement mal compris, comme Nicolaï le prouvera dans son étude des conditions du patriotisme racial. Celui-ci n'est, en effet, qu'une des formes de la sociabilité à laquelle sont consacrées les pages peut-être capitales du livre. Pour Nicolaï, le patriotisme est l'aspect variable de la « soziale Schnsucht » et il ne se justifie que dans la mesure où il favorise l'œuvre humaine, là où il ne travaille pas à l'encontre des intérêts universels. Il doit donc se proposer comme but la formation d'une plus grande communauté. L'égoïsme des individus fut d'abord vaincu par l'union des petits groupes, d'où la naissance du patriotisme de cité, puis d'état. Le patriotisme européen dont rêve Nicolaï, et en qui il voit déjà une réalité est un chaînon intermédiaire entre notre patriotisme actuel et l'amour de l'humanité entière.

Le patriotisme d'état est artificiel, comme le trahit déjà le mot de patrie auquel Nicolaï voudrait pouvoir substituer celui de « matrie » (Mutterland). Les pays européens n'ont en réalité qu'une base dynastique. Le sentiment de la communauté intérieure étant moins précis et tangible, il advient que l'amour de la dynastie régnante finit par l'emporter sur celui de

1. Autenrieth voit des instincts organiques dans les portées de plus en plus nombreuses chez les animaux de petite taille et sans protection, dans la naissance de glandes mammaires, dans la formation de poches, etc.

la patrie véritable et que comme l'ont depuis longtemps noté St Pierre, Rousseau, Kant, le patriotisme dynastique mène totalement à la guerre, puisque ce fut toujours la guerre qui a donné aux pays leurs princes et qui a consolidé les trônes. La Révolution française a donné, il est vrai, à la notion de l'état national de plus en plus de vie, mais le développement de ce libre patriotisme est entravé par le patriotisme racial qui pourtant n'a rien à voir avec la race.

En cela d'accord avec M. Bovet[1], Nicolaï ne croit pas à l'existence des races. Pour lui aussi, il n'y a que deux réalités : l'individu et l'humanité. Et dans des pages d'une rigueur implacable de démonstration, Nicolaï prouve l'inanité de la notion de race, mise à la mode par de pseudo-philosophes du XIX^e^ siècle. « La question des races, écrit-il, est un des plus tristes chapitres de la science humaine, car nulle part on n'a — consciemment ou non — mis avec un tel manque de scrupules, la science « impartiale » au service des prétentions égoïstes de la politique ; on peut même presque dire que les diverses théories des races n'ont été établis qu'en vue d'élever ou de fonder ces prétentions, les livres de l'Anglo-allemand Houston-Stewart Chamberlain étant peut-être l'exemple le plus hideux du genre ». La démonstration de Nicolaï se décompose ainsi :

1° nous ignorons si des races pures sont plus vigoureuses que des races mêlées ;

2° nous ignorons même s'il y a des races humaines ;

3° nous ignorons ce qui constitue la valeur d'une race.

La question de la vigueur d'une race a été confondue avec celle de valeur et a été résolue par analogie avec la question des races animales. Un chien de race pure est, en réalité, un chien chez qui par l'élevage une certaine qualité a été développée au maximum. Mais au point de vue biologique, ces races dites pures, sont les moins vigoureuses et vivaces. Par contre, des races mêlées de chiens (chiens policiers) et de chevaux sont très utilisables. Chez les hommes, et du moins en Europe,

1. Dans *Wissen und Leben* (Zürich)

les nations forment un chaos où seuls les Juifs peuvent encore prétendre à la pureté de race. Mais certains théoriciens concédant que les peuples actuels sont nés de mélanges, prétendent qu'avec le temps s'est formé une race pure de valeur supérieure à celle des mélanges plus récents. Or les faits contredisent pareille affirmation, puisque tous les peuples, devenus grands racontent, dans leurs légendes nationales, qu'ils sont venus dans leur pays actuel en conquérants et que ce n'est sans doute là que le souvenir de ce fait, toujours confirmé, que des peuples qui ont à dire quelque chose de nouveau au monde, se constituent là où se rencontrent deux flots de peuples et où s'élève un nouvel et jeune empire. Et Nicolaï multiplie les exemples précis pour la Grèce et Rome, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie et surtout pour l'Amérique, formée d'émigrants de toute l'Europe, de nègres et d'indiens.

Mais surtout, il n'existe pas de critère pour la définition d'une race. On a cependant tout tenté : la science historique a voulu répartir les hommes en races de même origine; la science linguistique a cherché son signe distinctif dans la langue et autres similitudes morales; et la science anthropologique a essayé de s'appuyer sur des caractères physiques. Mais ces diverses tentatives n'aboutirent pas à des résultats concordants et chacune d'elle se heurte à des impossiblités. En effet il suffit d'un seul représentant d'une race étrangère ayant subsisté ou immigré, pour que par croisement certains de ses caractères spécifiques se transmettent et finissent par se communiquer en quelques siècles à toute la population. Nicolaï ne se contente pas, d'ailleurs, de cette simple affirmation et comme en maint autre endroit, il donne des chiffres :

1 homme avec 4 enfants = 1.000 descendants en 125 ans.
Soit : 1.000.000 descendants en 1250 ans.
Soit tous les hommes vivants en 375 ans.
1 homme avec 3 enfants = 1 milliard en 19 générations ou 475 ans.
1 homme avec 2 enfants = 1 milliard en 30 générations au 750 ans.

La science linguiste n'a pas abouti davantage, car les peuples adoptent, en peu de temps, une langue nouvelle, par exem-

ple les Slaves en Allemagne et en Grèce, les Goths en Espagne et en Lombardie.

La délimitation des sous-variétés européennes n'est pas non plus possible : d'abord, parce qu'elles ne furent sans doute jamais de véritables variétés ou qu'elles n'eurent pas le temps de se développer depuis leur séparation de la race indo-germanique ; ensuite, parce qu'on ignore si ces immigrants se trouvèrent en présence d'une race européenne homogène ; enfin, parce qu'au cours de l'ère historique a eu lieu un mélange intense de Doriens, d'Etrusques, de Celtes, de Grecs, de Romains, de Germains, de Huns, de Sarrasins, de Magyars, etc, sans compter les guerres qui amenèrent Espagnols, Français, Suédois, Polonais en Allemagne, sans compter les migrations modernes pour des causes religieuses ou économiques. Aussi l'Allemagne n'est-elle en particulier qu'un pêle-mêle de dix races inextricables[1]. Mais il n'y a pas davantage de race européenne, si l'on entend par race quelque chose de fixe, à la manière-zoologique ; il n'y a de race européenne que si l'on entend par là un groupe d'hommes facile à distinguer des autres groupes par l'histoire, la civilisation, la langue, les qualités physiques.

Le véritable patriotisme ne saurait se réduire à un élément unique, il est bien au contraire un ensemble de sentiments en nombre variable, selon les individus. Chacun se cherche et se trouve des raisons d'aimer sa patrie, et son patriotisme n'est que le symbole de ce qui dans la civilisation lui apparaît comme le plus important. Nicolaï donne à ce propos une savoureuse énumération des éléments hétéroclites qui se rencontrent dans le patriotisme allemand[2] : amour de Gœthe et de Beethoven, amour des forêts, amour de la bière, amour de

1. Nicolaï insiste longuement sur le problème des races en Allemagne, renvoie aux ouvrages de Hirt, de Wilser, de Deniker, au *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris* (t. VIII, 4e série, p. 189 et 291.) Il établit des cartes pour la répartition des races en Allemagne et en Autriche (p. 278-279) et leur simple aspect réduit à néant toutes les théories de Chamberlain.

2. Notons en passant que Nicolaï a écrit son livre pour les Allemands ; on ne saurait avoir l'indépendance intérieure, dit-il dans son chapitre préliminaire, que si l'on ne demande pas si l'on a aussi péché *extra muros* et si l'on s'efforce « ne peccetur intra muros ».

l'ordre et de la conscience ! C'est donc bien à tort que tous croient être animés du même sentiment. Aussi, est-il nécessaire d'analyser avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à présent la variété vivante du patriotisme.

Nicolaï part de ce fait d'observation que tout intérêt commun peut aussi bien que le groupement en états et en races, créer un lien entre les hommes : la religion et l'art, la science et la profession, les goûts et les répugnances, divisent l'humanité en groupes plus ou moins grands, qui souvent s'entrecroiseront, puisqu'un individu peut être uni à un millier d'hommes par la religion, à d'autres milliers d'hommes par des intérêts politiques, artistiques, professionnels, sportifs ou autres. Un schéma[1] montre d'ailleurs d'une façon frappante combien nombreuses sont les combinaisons qui résultent de cinq caractères opposés. Déjà par la seule différence de langue, de religion, de race, d'éducation et de profession, presque tous les Allemands pourraient avoir leur caractère unique, puisque le nombre des combinaisons possibles s'élèverait à 9.864.100. Or dans la réalité, la complexité est encore accrue du fait que les différences ne s'opposent pas deux par deux, mais qu'il faut distinguer, au point de vue religieux, les athées, les déistes, les juifs, les chrétiens, les protestants, etc. Or Nicolaï tout en notant que ce n'est là que le développement du dicton qui veut qu'il n'y ait pas deux feuilles de chêne identiques, ajoute : « Et malgré cette variété infinie de caractères, on veut qu'en ce qui touche la patrie, tous se laissent en quelque sorte mesurer à la même aune. Tout ce qui donne sa valeur propre à l'homme, doit-être mis de côté et ne doit subsister que l'ensemble des sentiments moyens, communs à la majorité des Allemands. Le patriotisme ne paraît riche que parce que pour nombre de gens il remplace les autres communautés, pourtant plus riches et plus fécondes. Le patriotisme actuel, fondé sur la notion d'état historique, est donc destructeur d'une partie notable de notre vie intérieure, en exigeant, ne serait-ce que dans les périodes de conflit, le reniement de nos

1. p. 288.

libres aspirations et dilections. La patrie idéale ne doit pas être quelque chose de borné, de fixe, mais quelque chose de vivant, de capable de se transformer, de s'élargir, de se métamorphoser. Il doit être selon l'expression de Eduard Meyer[1] « une volonté consciente active et créatrice » ou encore, comme Renan l'a dit excellement « un plébiscite de tous les jours ». Dès 1844, Arnold Ruge écrivait : « Il faut même dans sa patrie avoir le choix des sympathies, fussent-elles au delà de la frontière[2] ». Et Nicolaï ajoute, en élargissant une pensée de Bielschowsky, le biographe de Gœthe, que celui qui a lu Gœthe, aimé la musique de Beethoven, étudié Kant, etc., est une parcelle d'Allemand ; — que celui-là est Anglais dans la mesure où il admire Shakespeare, Newton ; — Français dans la mesure ou il aime la Révolution française ! La nationalité d'un homme civilisé est donc un ensemble d'éléments multiples et le Richard Dehmel de la première période avait raison de dire un jour qu'il devait à dix peuples le peu de cervelle qu'il avait.

Plus un homme est cultivé, plus il réunit en soi d'éléments différents de civilisation, d'autant plus difficilement il trouvera l'homme dont il pourrait dire sans réserve : « Tu es aussi de mon monde ». Ce sont précisément les grands esprits qui ressentent douloureusement cette solitude où les bannissent leurs dispositions particulières. Mais les humbles eux-mêmes, quand la musique les soulève au-dessus du niveau de la vie banale de tous les jours, ont déjà éprouvé tous, au moins une fois, la résignation du lied de Schubert : Le pays, qui parle ma langue, ô pays, où es-tu ? Dans cet isolement moral de l'individu un groupement d'hommes en organismes plus larges, en états fondés sur la communauté de civilisation, apparaît naturellement comme très difficile, si l'on exige, pour ainsi dire dogmatiquement, la reconnaissance de formules strictement définies. C'est pourquoi l'on a, afin de pouvoir se réunir en états fondés sur la civilisation, choisi des détails.

Et Nicolaï envisage les différentes communautés qui furent ainsi constituées au cours des siècles, fondées qu'elles étaient

1. *Die Antange des Staates* (1907) : compte rendu des séances de l'Académie de Berlin (6 juin).
2. *Deux années à Paris : études et souvenirs* (II, p. 221)

sur la religion, la profession, la condition sociale, les répugnances et les haines, la langue. Mais ces patriotismes resteront inefficaces, parce qu'ils s'émiettent à l'excès et qu'ils ne remplissent pas encore de nos jours tout l'homme. Ce ne sont pas encore des facteurs déterminants de l'histoire de l'humanité. C'est le hasard des faits politiques, le féodalisme qui régnent !

Il y a bien, il est vrai, un facteur plus général qui maintient une certaine cohésion naturelle : la langue, la « pantothek », où l'homme a déposé en un legs intangible toutes les idées élaborées au cours des temps. La langue est art, religion et science tout à la fois. Et c'est pourquoi une communauté fondée sur la langue, a une valeur incomparable. Aussi est-il naturel que lorsque le patriotisme allemand commença à se faire sentir, on voulut d'abord étendre la patrie « aussi loin que résonnait la langue allemande ». Et depuis que la grande révolution française a proclamé pour la première fois l'idée de la liberté humaine et de la libre disposition de soi, l'histoire s'est engagée dans cette voie : presque toutes les transformations de la carte politique de l'Europe rapprochèrent l'Europe de la division selon les limites linguistes.

Mais comme les limites linguistes se coupent avec d'autres limites tout aussi justifiées, une solution absolument satisfaisante ne sera possible que si l'on réunit des domaines en donnant à l'intérieur de ce groupement pleine liberté de développement aux civilisations et aux langues. *La diversité linguistique de l'Europe pousse donc à l'unité*, car ce n'est que dans une unité à laquelle tous sont soumis que se développe la civilisation de chacun, conformément à ses possibilités internes. Et cette unité, c'est l'Europe. Un patriotisme européen est nécessaire, si la civilisation de chacun des états ne veut pas s'arrêter dans son essor, s'ossifier[1].

Or Nicolaï trouve une raison d'espérer la venue de ce pa-

1. C'est l'idée exprimée en France par A. Gide (*Nouvelle Revue Française*, 1er juin 1919), en Allemagne, par R. Curtius (Neue Merkur.) Or tous deux Gide et Curtius ne sont nullement « internationalistes », mais ils voient dans le patriotisme européen, une condition et un achèvement de leur patriotisme national.

triotisme européen dans le spectacle même du passé. Pour lui, l'exaspération des patriotismes n'est qu'une crise aiguë dans l'évolution générale de l'Europe : c'est une maladie. Il n'a pas de mal à prouver que le patriotisme exclusif n'a pas plus de 100 à 150 ans d'existence. Il rappelle le temps où l'on ne craignait pas de lutter contre elle, si elle ne répondait plus à cet idéal. Les grands hommes ont tous agi ainsi : en Grèce, à Rome, à l'origine du christianisme, au temps de la Réforme, et plus tard Blücher, Moltke, von Stein, Jean Paul, etc. Aussi le patriotisme qui, soit aveuglement, soit hypocrisie, voit un « sans-patrie » en celui qui n'admet pas que le pays où il est né, les institutions qui l'entourent, soient la forme suprême de la civilisation.

« La condition naturelle et nécessaire de tout patriotisme véritable, écrit Nicolaï, abolit donc jusqu'à un certain point le patriotisme, restreint du moins sa croissance indéfinie dans la mesure où par sa nature formelle il ne saurait revendiquer le privilège de passer pour le contenu unique d'une vie humaine complète... Que notre moderne patriotisme soit l'achèvement de l'ancien : un amour serein de notre cadre étroit, particulier, qui n'exclue pas l'amour joyeux d'avenir pour ce qui est vaste et général. Or cette généralisation en montrant le but élevé, montre aussi les difficultés : seuls, des timorés pourraient croire que l'un empêche l'autre. Tout n'est sur terre qu'une question de liberté. Si le principe de liberté est le principe de cohésion et d'évolution en ce monde, si l'on a la possibilité naturelle de manifester sa sympathie pour le bien en général, en dehors même des frontières étroites de pays, et si aucune fraction du peuple n'est contrainte d'entrer dans un groupement étranger, toutes les occasions de frictions sont supprimées. « Devant la science et l'art disparaissent les barrières des nationalités » dit Gœthe et Brandès ajoute : « La résurrection de la Pologne équivaut à la liberté en Europe ». Celui qui a fait vraiment siennes ces deux paroles, ne doit pas redouter que le nouveau patriotisme soit incapable de vivre. »

D'ailleurs, ce patriotisme européen existe déjà, mais en Amérique. Quand les Américains disent : l'Amérique aux Américains, ils veulent dire : l'Amérique aux libres descendants des Européens. Le nouveau patriotisme put naître là-bas, outre-mer, parce que le vieux patriotisme dynastique des petits états européens s'y est transformé en un véritable patriotisme de civilisation.

« La nouvelle Europe est déjà née, non pas en Europe, mais là-bas, où il n'y a pas de châteaux en ruines et pas de basalte ; ou bien, pour nous exprimer autrement que dans la langue imagée de Gœthe, là où il n'y a ni revenants ni monstres grimaçants du Moyen âge. »

II. — Le triomphe de l'idée de paix.

Alors que le premier livre est entièrement consacré à la critique de tous les sophismes par lesquels on a tenté de justifier la guerre et, par là même, à l'exposé des raisons morales et surtout biologiques de l'optimisme pacifiste, le second livre abandonnant le domaine de la discussion théorique, s'applique à déterminer la mesure dans laquelle l'humanité a déjà triomphé, en pensée et en fait, du monstre de la guerre.

Les cent premières pages nous font entendre après la thèse de l'école de Moltke, les « voix de la paix », celle des sages et des poètes, des soldats et des diplomates, des pacifistes et leurs adversaires eux-mêmes. Pour la première fois avant M. Andler[1], la véritable opinion de Nietzsche au sujet de la guerre est dégagée des équivoques de la terminologie du philosophe, des apparences de contradiction, et surtout des interprétations tendancieuses. De même, Nicolaï restitue aux poésies patriotiques de Arndt, Kleist et Körner leur caractère réel : les trois poètes eurent l'horreur du militarisme brutal et l'amour de la liberté, seule la littérature du XIX^e^ siècle a faussé le sens de leur œuvre pour les enrégimenter parmi les hérauts de la guerre. Non moins intéressantes sont les pages où Nicolaï poursuit l'idée de guerre dans ses rapports avec la religion et la philosophie et analyse les compromis conclus au cours des temps entre la doctrine chrétienne et les thèses bellicistes. Mais l'originalité du penseur va se manifester avant tout dans la définition du génie allemand[2] et dans la

1. Nietzsche (3e volume)
2. Cf. p. 401-425. — Nous comptons revenir sur ces analyses fines et pénétrantes en les rapprochant des études de psychologie de l'Allemand faites depuis plusieurs années tant en France qu'en Suisse et en Allemagne (Natorp, Bovet, Rivière, Flachu, etc.)

démonstration de l'existence de ce qu'il appelle « l'organisme de l'humanité ». Nous ne ferons que mentionner la partie purement historique où Nicolaï nous fait assister aux progrès de l'idée de l'humanité chez les Grecs, depuis le début de l'ère chrétienne et chez les modernes utilitaristes ou kantiens. Mais cette histoire de l'altruisme ne prouve pas encore que l'humanité est un organisme, une réalité, et c'est à cette démonstation que Nicolaï va s'appliquer dans les deux derniers chapitres de son œuvre : d'abord d'une manière indirecte, en étudiant les effets de l'humanité et en montrant que ces effets sont tout comme si l'humanité était un organisme; ensuite d'une façon directe en établissant physiologiquement l'existence de cet organisme.

La civilisation[1] est ce qu'on peut appeler la manifestation vitale de l'organisme de l'humanité. Elle est un tout et, comme l'a dit Nietzsche, un « accord de forces contradictoires ». Or cet organisme peut comme tout organisme se diviser suivant les régions du corps ou selon les organes[2] :

1° en civilisation grecque, romaine, allemande, slave, chinoise, etc[3];

2° en civilisation intellectuelle, scientifique, artistique, technique, etc.

On ne pourrait donc, sans nuire à l'ensemble, arracher un système d'organes, par exemple : la philosophie de Kant, ni une région du corps, par exemple : la France. Si la France

1. Dès avant Spengler, la terminologie allemande prétendait établir une distinction entre Culture (Kultur) et Civilisation; elle allait jusqu'à les hiérarchiser. Il sera évidemment malaisé d'empêcher une langue étrangère d'attribuer à un vocable, même emprunté au français, un sens arbitraire; mais il conviendrait que la philosophie française usant de son droit de priorité, déterminât une bonne fois la valeur de ce qui est sa propriété et prévint ainsi les malentendus qui se multiplient journellement. L'Allemand traduit en apparence exactement notre mot : civilisation, mais lui confère un tout autre sens, celui d'un ensemble de qualités superficielles et de raffinements de décadence.

2. Il est curieux qu'aucun des articles nombreux publiés en Allemagne sur Spengler (pour ou contre la thèse) n'ait pas noté que la notion des civilisations conçues comme des organismes qui naissent, se développent et meurent, n'était nullement une découverte du prophète de la « *Fin de l'Occident* ». D'autre part Spengler n'a fait que descendre dans le détail des faits quand il a montré que tous les éléments de la civilisation étaient pénétrés du même esprit, comme jaillis d'une même source.

3. Ici un schéma très expressif.

disparaissait, certaines branches de la philosophie allemande seraient détruites et l'Allemagne détruirait une partie de sa propre culture. Mais cette liaison étroite des zones de civilisation a été encore accrue par l'intensité croissante des relations internationales au moyen de la poste, du télégraphe et des voies ferrées. Et Nicolaï énumère en outre les offices internationaux (météorologie, science sismique, astronomie, poids atomiques, etc), les villes internationales (Paris, Londres, Rome, Berlin, etc); il note l'internationalisation de la mode et de l'art lui-même[1].

Or l'unité de l'humanité est un fait patent à la fois dans le temps et dans l'espace :

a) dans le temps : en ce sens que chaque individu est le produit d'une lignée d'ancêtres qui se comptent par millions, de sorte qu'il a en lui du sang de chacun des hommes qui ont vécu il y a 500 ans; mais aussi et surtout en ce sens que l'action qu'un individu peut exercer sur l'humanité est une « grandeur inconnue » et imprévisible, car la pensée, dès qu'elle est exprimée, existe indépendamment de celui qui la conçut, se propage et agit comme un être immortel. A travers les temps infinis se prolongent des rapports dynamiques et spirituels qui lient l'humanité en un tout indissoluble.

b) dans l'espace : mais cette cohésion saute aux yeux dès qu'on envisage les relations des hommes dans l'espace. La « division du travail » — le principe fondamental du travail humain — n'est possible que s'il existe un tout pouvant être divisé, c'est-à-dire le travail de l'humanité. Et ce travail est et doit être la fonction d'un corps. D'ailleurs la loi de variabilité « corrélative » à laquelle est soumis tout l'organisme, s'applique à l'humanité : l'invention d'une presse en Amérique modifie la publicité en Europe, l'augmentation des naissances en Europe produit une recrudescence de l'immigration en Amérique et en Australie, l'assassinat d'Arméniens influe sur les décisions américaines, etc. Mais Nicolaï mentionne comme plus révélatrice encore la concomitance des inventions en divers

1. Il n'est pas inutile de rappeler qu'à l'appui de chacune de ses affirmations Nicolaï multiplie les exemples : une page entière est consacrée à l'art.

points du globe de même que l'existence simultanée de nouvelles idées chez plusieurs individus s'ignorant complètement [1]. Or l'accroissement de la vitesse avec laquelle l'humanité triomphe de l'espace, est en rapport direct avec l'étendue de l'état. L'expérience a montré que seuls étaient viables les organismes dans lesquels on pouvait du centre atteindre la périphérie en quelques jours. Ainsi l'ancienne Germanie se divisait en une centaine de peuplades dont le territoire pouvait se parcourir en trois ou quatre jours alors que le piéton parcourait en forêt 20 km par jour; puis avec les routes et les courriers, il y eut 10 cercles et aujourd'hui, on peut traverser l'Europe en tous sens dans le même laps de temps : l'Europe correspond donc aujourd'hui à l'étendue normale d'un état moderne.

Piéton	20 km par jour		(étendue d'une ville)
Poste	100	—	(étendue d'une province)
Chemin de fer (1850)	600	—	(étendue d'un état).
Chemin de fer moderne	2.000	—	(étendue de l'Europe).
Rapide techniquement possible.	10.000	—	(étendue de la Terre).

Tous les empires qui se créèrent au cours des siècles devaient se disloquer, car ils ne correspondaient pas à l'état de la technique. Or l'on peut dire que l'organisation politique de l'Europe ne correspond plus à son développement biologique. Bon gré mal gré, elle devra s'y adapter. Les temps de l'unité européenne sont venus.

Nicolaï se contenterait, quant à lui, de cette première démonstration, mais il consent à sacrifier à la mode qui fait de la preuve reposant sur l'existence de la matière la preuve par excellence. Bien qu'il ne soit donc nullement indispensable de montrer l'existence de « *ponts de substance réelle* », puisque « *les ponts dynamiques vivants* » suffisent, Nicolaï va, s'appuyant sur une hypothèse biologique montrer l'existence d'une liaison continue, vivante, éternelle entre tous les hommes de tous les temps et de tous les pays.

1. Exemples : imprimerie, calcul infinitésimal, machine à vapeur, télégraphe, principe de la conservation de l'énergie, aviation, courants politiques et religieux.

Cette hypothèse est celle de la distinction du *soma* et du *plasma germinatif*[1]. Toute cellule ovarienne A, d'où sortira un animal ou un œuf, se scinde en deux parties, dont l'une, le *soma*, croissant rapidement, forme le corps, meurt et disparaît avec lui; quant à l'autre moitié, elle reste *plasma germinatif* et se transforme par un regroupement interne en cellules spermatiques ou en cellules ovariennes. Ces cellules B 1, B 2 restent donc en rapport continue avec la cellule-mère A, même si elles se sont développées et ont donné naissance à des adultes. En elles, vit encore une partie des parents et cette partie se prolonge invariablement jusque dans les cellules C 1 à C 4. Il y a donc — et non seulement d'une façon imagée — une partie du grand-père, du père, du petit-fils et de l'arrière-petit-fils qui est formée de la même substance réelle. Et il se forme ainsi avec les générations successives un arbre de plus en plus ramifié qui est un organisme unique de plasma germinatif et qui vit éternellement en chacun de nous. Nous sommes donc rattachés d'une manière physique permanente à l'humanité. Et si l'égoïsme représente la conscience du corps, du *soma*, l'altruisme est celle du *plasma germinatif*. *L'autre homme* a un droit représenté en moi, car une partie de sa substance vivante vit réellement en moi. C'était un pressentiment de cette vérité biologique qui chez les premiers chrétiens faisait identifier la destruction de l'égoïsme à celle de la chair, puisque la chair est le corps périssable qui tombe de l'arbre général de l'humanité. Or ce qui subsiste, c'est le *plasma germinatif* ou, comme le dit la Sainte Ecriture, la *pneuma* qui engendre, c'est-à-dire ce qui crée l'amour entre l'homme et la femme, entre l'homme et son prochain. Il crée la vie éternelle et la moralité. La victoire du *pneuma* sur la *sarx*[2] est la victoire du plasma germinatif sur le plasma soma-

1. Cf. la bibliographie de la question, p. 516 (ouvrage de Jäger, Nussbaum, Weismann, Delage et Goldsmith, etc.)

2. Ici une interprétation originale du Pneuma hagion de la 1re épître aux Corinthiens et une remarque très curieuse sur la signification de la vie sexuelle et l'importance de la vie sexuelle, qui, contrairement à la procréation asexuée, génératrice de guerre par différenciation de plus en plus marquée, maintient l'homogénéité de la masse de plasma.

tique, de l'idée de l'humanité sur la conscience individuelle, de l'altruisme sur l'égoïsme.

Mais ce rapport purement physique a encore une autre conséquence pratique dans la vie des peuples. Si la substance vivante, à une certaine époque et sous une certaine influence arrive à se transformer, il ne faut pas s'étonner qu'au bout d'un millier d'années par exemple, tous ceux qui ont, en eux, de cette substance vivante subissent soudain la même transformation. Hugo de Vries a montré[1] comment chez les plantes où l'observation est aisée, une modification subite se produit dans une espèce et en une seule année se répand et se stabilise : Par exemple un champ de bouillon-blanc présente, chaque année, quelques anomalies insignifiantes, puis l'une de ces anomalies (des feuilles plus longues) se répand et se transmet désormais. Ainsi naît par *mutation* une nouvelle espèce de bouillon-blanc. Or quelle que soit l'explication de ce phénomène, un fait reste certain : c'est qu'un rapport quelconque doit exister entre les divers exemplaires de bouillon-blanc, c'est qu'en dépit de l'individuation, il y a un organisme total qu'explique la continuité et l'immortalité du plasma germinatif. Il en est de même chez les hommes et en particulier dans l'organe qui s'est le plus transformé au cours des temps, c'est-à-dire le cerveau, et par suite dans le domaine psychique. Or « de tout temps il y a des hommes nombreux dont le cerveau se modifie, et qui, parce qu'ils expriment des idées sortant de l'ordinaire, sont traités selon l'humeur ou l'intelligence des individus, de fous ou de génies. Tout dépend non pas d'eux-mêmes, mais aussi de l'avenir, ou mieux, des mutations qui existent à l'état latent dans les millions d'êtres humains provisoirement d'apparence normale. Celui qui exprime une opinion différant de l'opinion courante, est d'abord considéré comme un fou : si un siècle plus tard la majorité des hommes a la même façon de voir, il est regardé comme un génie ayant devancé son époque... Mais quand les temps ne sont pas révolus et que les variations cérébrales n'existent pas

1. Espèces et variétés et leur naissance par mutation (1906).

à l'état latent, toute prophétie géniale ne sert à rien ». Dans le cas contraire, la plus banale des causes suffit. Huss ne put rien obtenir là où Luther vainquit en se jouant ; Socrate fut oublié et Jésus laissa une religion universelle.

Les problèmes qui agitent notre époque attendent encore une solution de l'évolution future et comme toujours les contrastes entre les points de vue opposés se sont accentués. Moltke a découvert la valeur éthique de la guerre au moment où Tolstoï en réclame l'abolition avec une intransigeance inconnue jusqu'à lui. Lequel des deux représente la variation géniale ou démente, c'est la mutation de nos descendants qui en décidera. Mais le fait que les opinions de l'humanité sur la guerre sont plus contradictoires que jamais, semble indiquer que « la mutation des hommes en créatures définitivement pacifiques viendra » très prochainement, étant donné que des diverses mutations ne subsistent toujours que celles qui sont les plus utilisables pour la vie : tout annonce que le Crépuscule des dieux de la guerre commence !

* * *

C'est sur cet acte de foi et sur un admirable décalogue humain que se clôt le livre de Nicolaï. Livre qui apparaîtra de plus en plus, quand aura cessé cette étrange conspiration du silence dont il est victime, comme l'un des grands et beaux livres du XX^e^ siècle ! L'analyse que nous en avons donnée ne peut rendre que la marche générale de la pensée du biologiste capable au milieu de la guerre d'étudier celle-ci comme une simple maladie, avec précision et avec calme. Mais seule, la lecture de l'original permet de juger de la profusion des idées, de leur jaillissement spontané, de l'originalité des vues de détail, de la hardiesse des synthèses et des intuitions. Aussi peut-on souhaiter que la traduction française intégrale de cette œuvre européenne d'un « bon Européen » paraisse bientôt ; elle serait à coup sûr plus utile que celle de tel document « pour servir à l'histoire de la guerre », dont le dépouil-

ment fidèle suffirait. C'est qu'à côté des faits accumulés par le savant à l'appui de sa thèse ou mieux, de son « hypothèse », il y a dans la « Biologie de la guerre » une verve et une passion qui séduisent et entraînent, une foi débordante, un optimisme serein qui réconfortent et qui font croire et espérer. Et en face du pseudo-prophète Spengler, du « romancier de l'histoire [1] », la figure de Nicolaï a la grandeur du vrai savant et de l'homme de l'avenir. N'a-t-il pas écrit ces lignes émouvantes : « A vous aussi, ô milliers ou millions de frères inconnus — Allemands et Anglo-Saxons, Slaves et Latins, qui sous le poids de la détresse qui nous oppresse, ne savez pas dire ce que vous ressentez — à vous tous je tends la main. Je sais que vous aussi aspirez à l'amour, que vous aussi aspirez à serrer des mains fraternelles, vous n'avez pas appris à donner une forme à votre nostalgie, *mais — vous ferez ce que, moi, — je n'ai pu que dire.* »

C. Sénéchal.

1. H. Keyserling Spengler und wir, *Der Weg zur Vollendung* — 5e cahier.

LA RENCONTRE
DE
CERVANTES
ET DU
QUICHOTTE

« Eramos pocos y parió mi abuela ! » Nous étions rares et ce fut l'aïeule qui accoucha ! Etonnante saveur de cette langue castillane et de ce tour d'esprit picaresque qui en deux mots pénètre notre inquiétude et nous délivre de l'informulé ! C'est en effet la stupéfaction d'Abraham devant Sara qu'éprouve un quelconque compétiteur de Terre Promise lorsque, parmi les cavales stériles de la littérature actuelle, il découvre l'œuvre cervantine.

Et pourtant jamais les solliciteurs de formules ne furent plus acharnés que de nos jours. Sous les sombres cieux l'art nous paraît la seule clarté. Sachant moins que jamais au milieu de tant de désastres embrasser la moindre certitude, nous exaspérons notre anxiété des représentations de nos convoitises. Hélas ! l'on sent le vide sous les mots. L'écriture ne réflète précisément que la vie nerveuse et malade du manque d'argent, du manque de volonté, du manque de beauté, du manque de santé corporelle, du manque d'honneur et de bon sens...

Le Quichotte, me direz-vous, paraît bien être attaqué de la même maladie. C'est vrai : il n'a pas cinq sols dans sa bourse: sa Rossinante est si poussive qu'elle devrait induire tout esprit réfléchi à se stabiliser dans l'immobile... Son époque littéraire est, tout comme la nôtre, une époque de mystification. Il est pauvre, il est laid, il est maigre, il est fou, et il ne vit même que de cette pauvreté, de cette laideur, de cette maigreur, de cette folie.

Pourquoi donc cet escogriffe se recourbe-t-il en un tel point d'interrogation sur l'horizon dénudé de la Manche?

Je feuilletai sur cette énigme les livres graves et comme embués du silence des méditations solitaires des Azorin, des Ortega y Gasset, des Unamuno, des Alomar, des Miguel de los Santos Oliver. Chacun, dans un commun esprit de vérité, se faisait disciple du grand esprit, et cherchait à motiver et exprimer le charme de la troublante aventure.

J'entends dès le début Unamuno qui proteste, et ce recteur jaune, concentré, renfrogné, la barbe et le nez aigu, le regard aigu et conférentiel, si sympathique de n'être pas artiste et de ne pas vouloir l'être, meurt chaque jour davantage à force de considérer trop gravement le monde. Il chevauche de paradoxe en paradoxe, se dépensant inopinément pour une idée qu'il abandonnera dès que son enthousiasme l'aura trouée. « Je suis né pour expliquer le Quichotte, comme Cervantes pour écrire sous sa dictée ». Et la même foi quichottesque l'anime, mais sans jamais le faire sourire. « La foi, la fidélité, filer dans la vie comme une flèche furieuse : Agir ! Qu'importe si les simples seront bafoués jusqu'aux larmes ! Faire au monde le don gratuit d'être bon, c'est mériter en quelque sorte qu'il le soit »...

« Or, nous dit Azorin, j'ai fermé ma porte et clôturé mon jardin. Et voici que les joies de Vivès, les joies de Montaigne, les joies de tous ceux qui comprirent et surent caresser la vie, me chavirent. Cervantes ! Ce fut une personnalité illitéraire, vive, gesticulante, incongrue, ondulease. Il a uni à toutes les pages qu'il maniait dévotieusement ses amours, ses goûts, ses maladies. Je ne veux rien vous expliquer. Je ne veux que vous montrer ce que j'ai vu, vous faire toucher ce que j'ai touché. A l'ombre des vieux murs d'Espagne s'ouvre ma p tite échoppe d'imagier. Si vous savez frapper discrètement, je vous

accueillerai et vous ferai manipuler de petits chefs d'œuvre ». « Le Quichotte est un esprit curieux, c'est un bohème, c'est un artiste. Il sait merveilleusement parler » !!

« Mon but, professe d'autre part Ortega y Gasset, n'est pas de faire adopter mes idées, mais d'éveiller dans des âmes sœurs, des pensées sœurs, fussent-elles des sœurs ennemies ». Entendez la bonne leçon de la multiplicité des destins, également respectables et nécessaires que l'existence enferme. L'ultimité et primatie sont magistratures que le monde requiert également. Souvenez-vous de ce passage du Banquet de Platon qui pourrait, en effet, donner la raison de cette suprématie du Quichotte : c'est le matin; les convives, rendus par le suc dyonisiaque, gisent dans un désordre satisfait. Aristodème se réveille vaguement lorsque chantent les coqs : il lui semble voir Socrate, Agathon le tragique et Aristophane le comique qui veillent; il lui semble entendre leur dialogue difficile : Socrate soutient contre Agathon, le jeune auteur de tragédies, et contre Aristophane le comique qu'il ne faut pas deux hommes distincts, mais qu'il suffit d'un seul pour être le poète à la fois de la tragédie et de la comédie.

Le regard droit du Quichotte donnera la tragédie, accentua l'Oliver; le regard oblique de Sancho, le comique. Et l'expérience de la vie qu'a Cervantes le fera sur le tard redresser cette obliquité de Sancho et amollir cette rigidité théorique du Quichotte. Ce sera alors une humanité plénière et entière, et combien éducatrice! faite d'un simple et fraternel faisceau : alliance de l'ardeur et du bon sens, de l'émotion et de la méthode, du pragmatique et du mystique. Ce livre deviendra le questionnaire le plus redoutable, parce qu'il aura l'art d'intéresser le cœur aux problèmes de la pensée, en situant la figure humaine dans son inéluctable relativité. C'est l'exaltation soudaine et inexplicable du Quichotte qui produit l'éclosion et l'épanouissement de la bonté de Sancho; Sancho s'unissant au Quichotte sans savoir pourquoi, par effet de pure grâce; le Quichotte s'absorbant dans son discours quotidien à Sancho; et Sancho devenant la pensée du Quichotte et lui survivant, réincarnant un Quichotte rond, simple, et presque honteux d'être Lui-Même. La méditation se prolonge et aboutit à un étonnement lent et long comme le déroulement même de la vie. Cette philosophie ne demeure pas abstraite et froide : elle s'anime, fait rire, puis répand un frisson émouvant sur le front du spectateur. Nous

sentons auprès de nous la présence d'un grand esprit qui a beaucoup vécu, beaucoup souffert, beaucoup aimé, et qui cherche dans l'angoisse mais avec cette pudeur des âmes délicates qui voilent toujour l'émotion d'un sourire, et éludent par la fantaisie l'expression trop poignante de la réalité.

C'est alors que Miguel de los Santos Oliver me révéla à travers l'œuvre des Pérez Pastor, des Rodriguez Marin et des cervantistes de bibliothèque, cette vie de Cervantes.

Je me rappelle la joie profonde et simple que je ressentis à lire l'Oliver. Dès le premier abord, je l'avais reconnu sincère avec cette grâce silencieuse que Dieu n'octroie plus à nos faiseurs de mots, avec cette dignité d'écriture d'un bon ouvrier de tâche nécessaire. Il me fit tout de suite penser au mot de Pascal sur le ravissement que nous éprouvons lorsque, croyant nous trouver en présence d'un écrivain, nous nous sentons en présence d'un homme. Il faut apprécier en parlant de lui toute la résistance de l'ambiance et supposer tout ce qu'eût été sa valeur si son milieu ne l'eût embouteillé. Il fut en réalité ce qu'il ne fut pas tout entier en apparence et superficialité. L'impossibilité de vivre autrement le fit se conduire comme par dessous terre. Une force intense le poussait — mais il se désagrégea en disculpations, en courtoisies et en neutralisations. Cependant il nous conduit aux cimes, car il a la patience pour cheminer, et il va, se disant à lui-même et nous disant à tous comme l'apôtre : « Nous ferons le tour de la montagne si quelque penchant nous en doit être plus doux. » Vastitude et conscience de ce bon travail, non pas étroitement national et actuel, mais au-dessus de la mêlée, avant toute chose humain, raisonnable et cordial ! Sa large érudition si peu pédante me procura toutes les notions que l'on n'acquiert solides que lentement, par hasard ou par le bon vouloir des choses.

J'eus un instant la tentation de traduire mot à mot sa « Vida y semblanza de Cervantes ». J'ai préféré en faire cette adaptation réduite, non pour les « profanes » espagnols qui, même sans avoir puisé aux sources d'information cervantine que thésaurisent les archives des moindres bourgades, possèdent intuitivement leur Quichotte et leur grand homme — mais bien pour les non-initiés de chez nous qui sont beaucoup plus paresseux et ignorants. Je ne donne aux Espagnols que ce que je leur ai pris. Pour nous, je sais que cette

vie « de soldat d'après-guerre » semblera nouvelle. Je ne l'ai pas prise du néant — mais là où l'avaient laissée, toute vibrante de leurs propres raisons, les Unamuno, les Azorin, le bataillon des bibliothécaires des Espagnes, l'Olivet... Elle peut paraître une profanation : tout homme et toute femme portent un masque à travers la vie que nul n'a le droit de lever, et qu'ils ne sont tenus d'ôter que devant Dieu.

Mais ne sommes-nous pas Ses fils malgré tout? Il faut que nous participions un peu de Sa bonté et de Son amour, et qu'à nous pencher sur une existence, ce ne soit pas en inquisiteur ou simple curieux, mais comme co-opérants et co-responsables, dans la Communion des Saints qui nous solidarise avec l'univers, nous met comme le faisaient les vieux imagiers pour le Père, le monde entre les paumes, sous le regard de nos yeux, tout contre le Saint-Synode du cœur.

Chaque vie est une naissance nouvelle du monde.

* * *

« *Este ! Le esta royendo un fémur à Cervantes !* »
Cité par Ortega y Gasset.

Le premier document qui nous parle des Cervantes date de 1489 : c'est à Cordoue que le bachelier Rodrigue de Cervantes reçoit de certain voisin de Tolède 1.000 maravédis pour l'entretien du maure Mahoma, confié à sa garde.

Son fils, Jean de Cervantes, exerce la profession de scribe dans la même ville entre 1508 et 1516, puis se marie avec Doña Leonor de Torreblanca, et en 1518, entreprend le long voyage de sa carrière judiciaire à travers Cuenca, Alcala, Guadalajara, Plasencia, Baena, Cabra et Osuna.

Le duc de Cessa le nomme « alcalde mayor » de ses possessions de Baena, Cabra et Isnajar. Le comte d'Ureña le fait gouverneur d'Osuna. Jean de Cervantes joue le rôle de Sancho Panza dans son île mais de façon moins bénigne. Un certain Diego Cordido proteste en 1524 contre la question de torture

qu'il a subie dans la prison publique sans preuves suffisantes et sans la présence d'exécuteur des hautes œuvres. « J'étais nu sur l'échelle du tourment, il me fit lier, et, de sa propre main, tira très rudement les cordes.» Un autre, Andrès Lopez se plaint d'avoir perdu un bœuf : « On me l'a tué frauduleusement, et de plus on en a vendu la viande. En cherchant dans les boucheries, je tombai sur l'une de ses cornes,et je vis bien ainsi quel avait été le voleur. Mais jamais le licencié Cervantes ne voulut recevoir mes témoins, et pour toute réponse il m'envoya paître ».

Enfin Don Narciso Alonso Cortes, dans « Los casos cervantinos que tocan a Valladolid », nous informe d'un autre procès peu édifiant à la charge de Marie de Cervantes, fille du licencié et tante de Miguel. Le licencié était en 1528 auditeur du conseil du duc de l'Infantado. Don Martin de Mendoza, fils naturel du duc, était archiprêtre diocésain. Il vit Marie à la fleur de son âge et de sa beauté, et en entreprit la conquête. La pucelle ne se laissa séduire qu'en bonnes et dues formes et sous promesse de dot — 600.000 maravédis — payables le premier jour de l'an 1531, le tout signé et paraphé de deux témoins, Pedro Vazquez Villarel et Franciso de Ribera. L'affaire conclue, la jeune fille fut publiquement la maîtresse de Don Martin. Leurs relations s'achevèrent, Dieu sait comme, et vers avril 1532 la famille Cervantes entreprend contre la maison de l'Infantado son grand procès pour que se fasse effective ladite dot. Le licencié abandonne sa place d'auditeur, refuse « alcaldies » et lutte contre ses terribles adversaires avec toute son expérience et toute sa rouerie de juge et de scribe.

Si repoussants que paraissent ces détails à la sensibilité de nos jours, qui se rend bien coupable par ailleurs d'autres écarts, il ne nous faut pas refuser ces émotions. L'on s'écarte de son rôle si humain d'historien à vouloir appliquer partout la même mesure et la même morale, sans tenir compte de la marche lente et graduelle du temps. J'admets que le sens moral de cette époque est pour nous une énigme. L'aïeul du grand Cervantes apparaît dur, querelleur, batailleur. Il diffère des chats-fourrés de Villon : il ne cache pas ses ongles sous l'hermine : il

a la main preste et âpre au gain, mais peu souci des formes mielleuses de nos gens de cour. Il risque sa tête et sa position à chaque instant, et c'est un justicier à l'espagnole plutôt qu'à la française qui pend son monde, sachant bien qu'un jour on peut le pendre à son tour.

Il vit envers et contre tous dans cette insécurité perpétuelle à travers villages et gouvernements, puissant, redouté et haï, mais hardi comme ne le fut jamais maître au Chatelet. Il n'est pas noble de robe comme en France, il est noble tout court en face des plus petits comme des plus grands et il n'a conscience ni de sa conscience, ni de celle des gens avec qui il traite.

Diego de Alcala nous parle de ses enfants vêtus de soie et montés sur beaux chevaux, accompagnés de pages. « Ils brillaient en société » pour suivre la phraséologie de notre époque. Le père de Cervantes fraie avec des sujets de haute condition, il prend part à des tournois, il vit à l'ombre du père avec sa sœur Marie, avec ses frères. Et tout va bien jusqu'au jour où les enfants s'émancipent. Vers 1540, la première amourette a raison du cœur de Rodrigue qui se marie, sans savoir comment vivre, avec Leonor de Cortinas ; et ce sera pour lui désormais la pauvreté angoissante, si naturelle et si orgueilleuse en Espagne et qui se dissimule sous les plus folles présomptions.

L'on sait que le père est puissant : « il a des relations ». En attendant son aide problématique, l'on accueille la première profession venue — intermédiaire entre les carrières libérales et les simples gratteries de papier — ces professions mal définies qui trompent la faim, et où les jeunes gens de bonne famille ont eu de tout temps l'habitude de mettre leurs espoirs à retrouver ou à absoudre une jeunesse perdue.

De même qu'aujourd'hui on se fait enregistreur, employé de banque ou représentant, en ce temps-là, le père de Cervantes se fit chirurgien romaniste comme on les appelait par opposition aux médicastres frottés de latin et de facultés majeures. Cette occupation est plus que précaire et avec elle le père de Cervantes descend du rang où il est né. Il administre ses drogues dans la vieille cité universitaire d'Alcala, parmi les empi-

ristes dont nous parlera Molière, dont nous parlera Miguel avec le docteur Pedro Recio du Quichotte. Il applique des topiques, il est rebouteux, il saigne les chanoines apoplectiques, il place ses clystères, et, dans les rixes amoureuses, étanche le sang et bride les plaies. Et il a quatre livres dans sa bibliothèque : « De la pratique de chirurgie, de l'Antonio ou du parfait docteur, des 4 maladies des filles, et son livre de comptes ».

En 1543 naît André, puis Andrée en 1544, puis Louise en 1546; le 9 octobre 1547, est baptisé Miguel, et inscrit sur le premier livre de naissances de la paroisse de Sainte-Marie; le sacristain sert de témoin; c'est dimanche; le baptême est pauvre et le curé se presse; on le voit dans l'original de l'inscription : le prénom Miguel écrit à la diable, à moitié coupé par le bord de la feuille se lit à peine, et quelqu'un plus tard l'a répété en marge.

Alcala de Hénares : les fonds baptismaux de pierre brute sont ronds comme une mappemonde, et à côté, dans l'ombre, l'on distingue les deux dormeurs de deux tombeaux. L'église paraît une maison bourgeoise avec son clocher bas et carré, et ses étages qui se superposent sans aucun ornement, sans ogives avec des façaces tristes, sévères et crépies. Elle n'est plus même du Moyen âge, et l'on voit bien que, tout comme la vie très pratique et quotidienne, elle ne craint guère les chevaliers errants et ne s'en soucie point.

En 1550, naît Rodrigue, puis d'autres : ils sont 5 rejetons de la vigne devenue très pauvre et comme telle sarmenteuse. Vers l'automne de 1551, soit dans l'espérance d'une fortune meilleure, soit pour suivre le cours d'un de ces interminables procès où se complaît le caractère pointilleux des Espagnols, le chirurgien prend le chemin de Valladolid, capitale des Espagnes et où bout alors la double effervescence d'une cour de courtisans et d'un campement de soldats. Les auberges regorgent de monde, on loge dans les jardins; à tous les carrefours des rôtisseries en plein vent tournent leurs broches, et dans les encoignures des portes ou sous les treilles en tonnelle, les éclopés des guerres de Flandres vendent leurs conseils aux jeunes en partance pour des aventures nouvelles.

Les Cervantes s'installent plutôt bien que mal : le médicastre se souvient de son père et du train d'autrefois ; il veut « présenter », il veut éblouir ; il achète à Gregorio Romano 4 chandeliers plus cinq tasses ainsi qu'une jarre et une cuvette, le tout en argent, au prix de 44.472 maravédis payables à la Saint-Jean suivante. Escomptait-il des gains considérables? En tout cas ces espérances-là se convertissent en fumée. Les quelques rentes laissées à Alcala disparaissent. Le vieux juge reprend du travail à Cordoue d'où il était parti. Les fruits sont dévorés et l'arbre mis en pièces. Un jour ce sont des tapis, le lendemain chez l'entremetteuse Beatrix l'on met au clou des coffres, la vaisselle, les coussins et le matelas du lit. La tante Marie cède les robes payées autrefois par le duc de l'Infantado. Bref, un matin de juillet 1572, Garcia de Medina, premier huissier de Valladolid, saisit sa vare de justice et précédé de crocheteurs et du scribe Morillas, se présente à la maison de Rodrigue. Les voisins le regardent déplier ses papiers, et puis les crocheteurs entrer et s'emparer des draps, des bancs, des tables, des serviettes, de justaucorps, de jupes, d'un Enfant Jésus dans sa boîte de bois, d'une épée, de trois livres et d'une viole. Un cordonnier prend le butin judiciaire sous sa garde au milieu de la curiosité satisfaite et maligne des badauds et connaissances. Fini l'inventaire et paraphés les actes, le cortège repart et Rodrigue, détenu pour dettes, prend place au milieu, tête basse.

Voyez-vous dans un coin ce petit être de cinq ans : il ne comprend pas : un indéfinissable sentiment d'abandon et de honteuse indigence l'accable ! Petits êtres délicats, exquis, légèrement macrocéphales ! Ils regardent d'une façon qui déconcerte. Toute expression enfantine reste éclipsée sur leur visage par une ombre de gravité ironique, comme de vieillesse prématurée. Leurs petites têtes oscillent, pesantes : succomberont-ils, payant au prix de leur vie le miracle de leur précocité ? ou flotteront-ils à la surface des choses et survivront-ils dans l'inquiétude et les songes du génie que l'adversité a coutume de poursuivre et stimuler?...

Encore somnolent de la grande nuit de la chair des mères où dorment les êtres, Michel de son front bombé de petit

garçon à peine formé, vient heurter la vie : il trébuche dans ses misères. Et dès cinq ans, ses yeux peuvent savoir combien les jours sont trompeusement lumineux !

Je ne m'embrouillerai pas dans le labyrinthe des procédures, des demandes, plaintes et protestations de Rodrigue, de sa femme, de sa sœur et de sa mère. Le petit dut rouler sa bosse dans toutes ces tristesses, oublié, torché, culbuté, avec la presse, le désespoir et l'inconscience d'une famille qui a trop d'enfants et pas le sou.

Ils promènent leurs mésaventures et cherchent fortune. En 1556 l'aïeul Jean de Cervantes meurt à Cordoue : ils durent aller y recueillir l'héritage et fuir leurs créanciers. Cervantes connaît la cité maure comme sa poche : ne nous parle-t-il pas des trous et truands du Potro, de l'égout de Vecinguerra, du panorama des montagnes? Il doit fureter un peu partout en gosse espagnol, mangé de soleil et non sous sa simple chemise : les coqs piétinent dans le fumier, les cochons fouillent de leur groin dans les relavures, une gitane aux creux anxieux se déhanche, le diable au corps. Au-dessus des murs et des toits blancs un cyprès unique s'effile et prie. Miguel, au bruit des castagnettes et des cigales, boit une tranche de pastèque avec le guet à l'œil d'un enfant méditatif et des interrogations de bout de nez...

En 1561 on trouve leur trace à Madrid. Le père de Cervantes est un inquiet : il erre. Le petit apprend à lire à la « villa » que dirige à l'époque don Geronimo Ramirez, humaniste, auteur du poème « De raptu innocentis Martyris ». En 1564, des documents nous les montrent établis à Séville : voyages perpétuels, aux visions toujours neuves pour l'enfant. Il a pris contact avec son pays : il a voyagé, il voyagera toute sa vie; il a treize, quatorze ans : il connaît la Manche, la Castille, il a senti la muette leçon des terres hautes, des jachères, des bergeries isolées dans les campagnes solitaires, des ruisseaux et de leurs théories de peupliers, des sons de cloches aux approches des villes, des cuisines d'auberge au bord des chemins, des soldats pouilleux aux houppelandes argileuses et qui vont par les routes et la poussière de village en village.

A Séville son esprit va s'éveiller à la curiosité des êtres et des choses, et le désir s'emparera de lui.

La famille continue de vivre étroitement : ce sont des lettres pour proroger des paiements de loyer à Jean Mateo de Ureña, des délégations de pouvoirs à la mère, à la sœur pour sauver quelques bribes de l'embargo général. L'on vieillit, l'on rajeunit les enfants dans toutes ces pièces pour les besoins de la cause... Le petit étudie avec les « iniguistes » sans doute. Il suit un peu tous les collèges. Il ne se présente pas à nous comme un homme discipliné, et de formation rigidement doctrinale à la manière des grands humanistes et des théologues de son temps : mais il est très cultivé en lettres profanes, d'une avidité de savoir insatiable et d'une vaste lecture : il poursuit jusqu'aux vieux papiers qui traînent dans la rue. Aussi ne laisse-t-il pas de mettre à profit les enseignements des chaires et des facultés, ou du moins de les renifler à la manière de Don César dans Ruy Blas, ventre creux et planté devant les soupiraux des cuisines.

C'est l'inquiète, l'ardente adolescence à Séville en plein siècle héroïque ! En moins de cinquante ans l'imprimerie venait d'entrer en Espagne, la reconquête sur les Maures touchait à sa fin et c'était la découverte du Nouveau Monde ! Un vent de victoire déployait les bannières du roi catholique sur les solitudes vierges de l'Atlantique et du Pacifique : elles se maintenaient gonflées de gloire de Pavie à Saint-Quentin : elles allaient encore se maintenir jusqu'à Lépante, jusqu'à Rocroy où elles n'allaient tomber que de fatigue et comme rendues de tant de triomphes ! Les fastes se déroulent, stupéfiants et brefs, emportant les esprits qui s'exaltent... Sous cette splendeur extérieure, il est vrai, la vie chemine misérable et sordide. Appétit de gloire, appétit très prosaïquement terrestre se mêlent : une gigantesque ébauche de nations, d'empire colonial, d'apothéose artistique et littéraire surgit, épouvante de sa grandeur. Et toute cette foule géniale de conquérants, d'explorateurs, de capitaines, de soldats, de poètes, de théologiens, de dramaturges et d'inventeurs pérégrins, semble naître d'un frénétique embrassement de l'Héroïsme et de

la Faim. Le chevaleresque et le picaresque se fondent en une seule nature (le « picarisme », simple inversion ironique de la chevalerie, esprit de vérité rappelant dans l'invraisemblable aventure de nos idéaux atteints, combien l'on reste pauvres bougres jusque dans les bras de la Fortune; elle est aveugle, disaient les Anciens; c'est notre supériorité et notre grand trouble de n'en pouvoir pas dire autant de nous ; et l'on rit par orgueil et pour ne pas avoir à trop pleurer).

Séville fut le port, le point de départ et d'arrivée de ce monde étincelant et bigarré. C'étaient des prodiges : les Indes, le reflet de l'Italie, l'Empire, la Renaissance, l'Andalousie et son charme éternel. Sous les vieux oripeaux brillaient des cuirasses bosselées aux armes illustres. A chaque coin de rue, la pègre coudoyait les grands d'Espagne : tout oscillait entre deux pôles : grandeur et pauvreté; entre deux attitudes: emphase et cynisme.

La famille vit misérablement : mais il a dix-sept, dix-huit ans, il est étudiant et libre. Dans la noble cité les rues fourmillent de gens castillans, basques, galiciens, andalous. Aux dialectes de toutes les régions espagnoles font écho les sons gutturaux de l'anglais, l'âpre parler tudesque, la musique italienne.

Le matin, l'après-midi, les corridors des Facultés et des collèges résonnent d'argumentations ergotisantes, d'éclats de rire, de cris, de va-et-vient incessant sur les grandes dalles sonores. Auberges, hôtelleries bouillonnent. Dans les tripots louches les malins abondent, les imbéciles aussi; ci-et-là glissent des vieilles avec leurs longs rosaires, leurs aiguilles, l'écheveau de laine qu'elles laissent avec empressement pour saisir et couler un billet. Les jeunes riches entretiennent une suite de valets, de majordomes, d'écuyers pour démontrer leur lignée et la richesse de leur maison — comme le raconte Vivés dans ses dialogues latins. — Les pauvres vivent de pitances, dans les transes mortelles du lendemain. Mais pleins de ruses et de métiers admirables pour sortir de leur détresse, ils escamotent les boîtes des confiseurs, ils coupent les poches, ils engagent leurs épées, ils trafiquent de leurs habits,

ils s'empêtrent dans mille combinaisons usuraires, ils tirent sur toutes les cordes. Riches et pauvres, en camarades se réunissent les jours de bombance et de liesse. Pas de semaine sans quelque exploit retentissant : ces messieurs de la police ont fort à faire: chaque nuit comporte son échauffourée. Au coin des rues regardent des gouges grasses, le front plein de frisettes, des vieux à l'œil cave, au nez rugueux, les pauvres gueux lamentables... « O beaux raisins jaspés que l'on coupe la nuit dans les jardins de Triana ! » Comme il devait se les rappeler un jour ! Sur le pont passe la vie et tourne la ronde, non pas celle de France si douce, mais celle d'Espagne amoureuse et cambrée, contenue et bruissante, et d'une nervosité de fille folle... Cervantes découvre la jeunesse, les beaux raisins, les lèvres humides, les grands yeux où tremblent les rayons de lune comme dans l'eau des fontaines !....

Seulement dans les moindres secousses amoureuses et jeunes, l'épopée nationale vibre et pénètre au cœur. Elle s'impose dans la mêlopée des aveugles et des jongleurs, dans les récits des vieilles fileuses sous les treilles, dans le tumulte de l'existence quotidienne, dans cette saveur de temps nouveaux où la joie de vivre l'emporte comme une volupté suprême sur toutes les hostilités et les misères du monde... Il voit représenter le grand Lope de Rueda. « Je me le rappelle : c'était un homme insigne : il était batteur d'or de son métier, et admirable dans la poésie pastorale. Et ses vers que je ne comprenais pas me restaient cependant dans la mémoire et m'enchantaient. »

Il a vu Herrera, Pacheco, Baltasar del Alcazar. Francisco de Medina, Saez de Zumeta, Juan de la Cueva, Fernando de Cangas sont ses camarades, ou peuvent l'être ; ils ont son âge. C'est avec eux qu'il exerce son esprit et qu'il nourrit ses enthousiasmes. Et tout cela palpite en lui et carillonne comme des rais de soleil qui tintinnabuleraient l'un contre l'autre. La vie s'ouvre, jetant les jours comme à la venvole. Respirer, marcher, vivre : c'est l'âge où l'on goûte une joie poignante, où l'on brise l'enveloppe enfantine pour ébaucher l'homme ; c'est l'époque où s'ébauche le grand Cervantes, sans

doute un peu trop exclusivement espagnol encore, mais que les douceurs italiennes vont achever d'humaniser.

II

La misère les relance à Séville tout comme à Valladolid, Alcala ou Cordoue. Vers 1566, ils reprennent le chemin de Madrid, à la sempiternelle manière espagnole «fâchés d'ennuis, consolés d'espérance ». Louise de Cervantes résoud une fois pour toutes le problème de sa vie et se fait religieuse. Andrée et Magdeleine chercheront les bonnes fortunes et, les renouvelant au gré de leurs caprices, passeront leur printemps. L'aïeule, Elvira de Cortinas, meurt : l'on recueille avidement les miettes de l'héritage, l'on vend une vigne de cinq cents ceps à Tomas Rendera qui, après force discussions et procès, paie pour elle 1.500 maravédis. Dans tous ces actes et traites Diego de Henao œuvre comme notaire et tout autour des Cervantes tournent comme amis qualifiés qui servent de témoins et de références, Alonso Getino de Guzman, baladin et joueur de viole, et des Italiens, de ceux qui draguent alors la richesse espagnole : Pietro Boqui, Francisco Musaqui, Santos Ambrosio. Devant ces noms étrangers, l'on se demande si le père de Cervantes pour aider les revenus de sa lancette, ne tenait pas maison meublée, ou boutique de barbier à la manière des chirurgiens du temps ! C'est un lieu si naturel de réunion pour la gent, oisive et loin de sa patrie ! Quoi qu'il en soit, apparaît surtout certaine l'attraction singulière qu'exercent sur ce groupe les grâces juvéniles d'Andrée de Cervantes, la désinvolte sœur ainée de Miguel. Certain jour de juin 1568, accompagnée de Juan Locadello, Italien, elle se présente, résolue et pimpante, au bureau de l'écrivain public, Francisco Ortiz. L'objet de la visite est de signer et faire signer, en bonnes et dues formes, écriture de donation à elle octroyée par le susdit Locatello : six magnifiques pièces de taffetas jaune et coloré mesurant trente-six « jambes » de long, des sayons

de satin brodés de verroteries, des basquines de soie et de velours, des pourpoints de tissu d'or et d'argent cramoisis, des résilles pour cheveux en or, un écritoire de Flandres en marqueterie, des toiles de Cambray, des matelas de Rouen, des draps de Hollande, les uns brodés au point royal, les autres lisses : et des fauteuils, des buffets, des plats, des jarres, des miroirs, des braseros, des chandeliers, une viole, et pour finir trois cents écus en monnaie d'or. Et Locatello justifiant ses libéralités princières de nous conter « Qu'étant absent de son pays, elle lui a soigné, elle et son père, plusieurs maladies qu'il avait, et fait pour lui, à son utilité et plus grand plaisir beaucoup d'autres choses dont il lui garde, à elle, particulière obligation. »

« Au jardin de Chopa, nous conte aimablement Pedro de Repide, deux jeunes gens vont jouer parmi les quatre peupliers et les trois saules qui bordent l'étang. L'humanité qui passe dans la rue ne les voit ni les entend. Le jardin se cache dans un coin d'ombre et d'oubli, comme une officine de la paresse et du farniente. Les deux jeunes gens se poursuivent, ou rêvent, ou lisent ensemble leurs livres d'humanités. L'un s'appelle Rodrigue, et c'est le fils et l'héritier du Chopa. L'autre est Michel, et le meilleur ami et condisciple de Rodrigue. Les deux endossent des houppelandes de drap de Ségovie, qui sont autant frusques d'étudiants que vêture de moinillons et donnent un aperçu de l'aspect ambigu des garçons qui accourent aux études de la Villa, où brillèrent Francisco de Gomara, le maître Cedillo, Alejo de Venegas et le licencié Jéromino de Ramiro : où Francisco de Bayo enseigne, où bientôt Juan Lopez de Hoyos occupera la chaire d'humanité avec des appointements de 2.700 maravédis augmentés ensuite jusqu'à trois mille, plus deux réaux par mois par tête d'étudiant, le couvert, et deux quintaux de blé que Madrid lui accorde à l'an pour son vivre.

Rodrigue et Michel sont en outre enfants de chœur à la chapelle « del Obispo », celle que D. Gutierre de Vargas y Carvajal, évêque de Plasencia, vient d'édifier sur l'emplacement du palais de Ruy Gonzalez de Clavijo, poète fabuleux

que Don Henrique III de Castille envoya jadis signifier ses bonnes volontés à Tamerlan.

Rodrigue de Guevara ou Chopa est chanteur de don Gutierre. Michel, par diversion ou par ennui — en tout cas pour ne pas se séparer de son meilleur ami — vêt parfois la soutanelle et chante dans les cérémonies.

Un jour Rodrigue eut la petite vérole, et on l'emmena là-bas à l'hôpital de San Lazaro sur la colline. Son ami fut alors son unique compagnie. Mais il se désespérait de le voir toujours près de lui, il craignait de le voir attaqué du même mal. Et il lui disait :

— Ne t'approche pas de moi, Michel, car je te chargerai ma vérole. Et Michel lui répondait :

— Je suis pauvre comme toi. Nous vivrons ensemble à l'hôpital.

Sur la tombe de l'évêque don Gutierre que fit construire le chapelain Barragon, j'ai vu, jointe à la statue orante du prélat, la petite figure maladive de l'ami d'adolescence de Cervantes, de Rodrigue de Guevara le Chopa empreinte de mélancolie, avec l'intense et suprême lividité de l'albâtre. »

Michel a vingt ans : il étudie donc à la « Villa » où il apprit à lire. Ne la « régente » plus Gérome Ramirez, mais le licencié Francisco de Bayo, et vers 1568, Lopez de Hoyos qu'une documentation rudimentaire nous présenta longtemps comme l'unique précepteur de Cervantes. A lui néanmoins revient l'honneur d'avoir lancé pour la première fois en lettres imprimées et au vent des siècles le nom de Cervantes. La gloire préside encore aux destins de la vaste monarchie de Philippe II. Mais c'est déjà une gloire sombre qui endeuille l'Espagne et l'accable sous la triste pénombre de l'Escurial. L'énorme édifice de granit gris, avec ses façades d'une austérité uniforme, se pose comme un sceau de crainte et de mystère sur la terre espagnole. L'énigme conduit comme par la main à l'imposture, et la mort du prince Don Carlos (24 juillet 1568) victime d'une vulgaire dolence cérébrale, fruit de ses propres excès, offre contre le roi et la nation le premier prétexte à calomnie et à légende noire.

Le cardinal Espinosa, Président du Conseil royal et Inquisiteur apostolique charge son protégé, Lopez de Hoyos de la « Relación de la muerte y honras fúnebres del serenísimo Principe don Carlos » qu'imprime Pierre Cosin, Français, le 7 novembre. Le maître déclare qu'il a composé les épitaphes, hiéroglyphes et vers requis et que ses élèves écrivirent en outre force oraisons funèbres, élégies, stances et sonnets du meilleur goût. Cervantes dut se distinguer entre tous, puisque trois mois à peine s'écoulent, et meurt la jeune reine Isabelle de Valois à 21 ans, et ce sera Cervantes à qui son maître confiera le soin d'écrire la composition castillane de son « Historia y relación verdadera de la enfermedad, felicísimo tránsito y sumptuosas exequias fúnebres de la serenísima reina de España Doña Isabel ». Le maître vante le talent subtil de son élève. « Il a su découvrir des motifs de louange fins et curieux, et les traita en concepts délicats et sous couleurs rhétoriciennes. » Il l'appelle sentimentalement son cher et très aimé disciple, etc... Ces quelques sers vont incorporés dans toutes les collections cervantines. Avec leur système d'envols et de chutes à la Gongora, et malgré certaines lueurs d'expression s'étayant de duretés choquantes, ils ne peuvent avoir pour nous qu'une valeur historique. En effet arrivait à la cour en qualité de nonce de Sa Sainteté Pie V un des plus jeunes et galants prélats de la curie romaine, Julio Aquaviva y Aragon, fils du duc d'Atri. Il devait présenter les condoléances papales au sujet de la récente et mystérieuse mort du prince don Carlos , et profiter de l'occasion pour réclamer contre certains abus juridiques des vice-rois.

Or, la reine meurt : Philippe II plus que jamais s'emprisonne dans son énigmatique misanthropie, prohibe qu'on le moleste d'autres expressions de deuil, fait part au légat de cette détermination, et, éludant sous un prétexte sentimental des négociations encore plus ennuyeuses, ordonne de dresser les passeports du légat, de façon que, dans le terme de deux mois, ce dernier regagne l'Italie à travers l'Aragon par Valence.

En cette situation fausse et presque ridicule, l'Italien

trouva dans ses ressources natives un palliatif à ses échecs officiels. « C'était un garçon de beaucoup de lettres. » Mateo Aleman nous le représente, entouré d'hommes de talent, les traitant à sa table, les promenant en carosse et discourant avec eux des plus hautes questions de philosophie et de littérature. La nouveauté littéraire consistait alors en cette Relation et cette couronne poétique à la mémoire du Prince et de la Reine; le poète du jour, c'était Lopez de Hoyos, humaniste titulaire de la ville et créature du cardinal Espinosa — (avec qui le légat entretenait de par sa charge et courtoisie diplomatiques, des rapports quotidiens) — qui le présentait en la personne de Cervantes. Est-ce lui qu'une pièce des archives déclare en ce temps-là, condamné pour voies de fait sur la personne d'Antonio Sigura, homme de cour? Ses sœurs coquettaient, il avait lui-même vingt ans : tout est donc possible. La fuite s'imposait-elle ? En tout cas l'on ne connaissait pas cette peur de l'existence et cette lâcheté molle qui nous dominent aujourd'hui. Durant plus de cent ans, errant en troupe du golfe de Darien avec Nuñez de Balboad, aux lagunes du Mexique avec Hernan Cortes, ou solitaire selon le type d'un Alonso de Contreras, d'un Miguel de Castro, ou d'un Ignace de Loyola, pas un geste et pas une parole qui ne soit chez cette race là un défi à l'adversité, une provocation constante au destin, à la fortune ou à la Providence.

Emporté par ce courant historique, Cervantes prendra le chemin de l'Italie. L'on ne sait rien de précis sur l'itinéraire du voyage. Il faut relire ce que nous en content Silerio dans la Galathée, Thomas Rodaja dans le Licencié Vidriera, Periandre et Auristèle dans le Persiles, l'Amant libéral !

Le voilà parti, face au soleil, ivre de joie et de jeunesse sous ce ciel d'un azur dense et coloré comme un autre océan, sur cette mer latine ! Et le parfum de l'Italie pressenti, avec la douceur d'une haleine, enivre ses vingt ans ! Tandis que la houle écume sous l'étrave, il aspire, exaucé, ce grand souffle qui s'est promené sur la patrie de Virgile et du Dante. Jours bénis où la vie garde pour lui tout son mystère et tous ses al-

traits ! Il les évoquera plus tard avec un regret immortel ! Il ne devait pas en connaître de meilleurs ! ! !

En qualité de domestique d'Aquaviva, il le suit à Palerme, Milan, Lucques, Florence, Venise, Parme et Ferrare. Il vit à Rome, et ce qu'il en écrira plus tard conserve pour nous la stupéfaction d'un éblouissement suprême !

« O grande, puissante, ô sacro sainte
Alme cité, Rome ! Vers toi je m'incline
Dévot, humble et pèlerin.
Ta vue que ta gloire devance
Suspend le cœur de celui qui vient
Te voir et t'adorer avec tendresse
Et respect, les pieds nus... »

Il faut voir comment, tout vieux, il remâche sans se lasser ses souvenirs, combien il reste jaloux des moindres joies et des moindres douleurs que lui prodigue cette terre d'élection où se déroule alors le prodigieux printemps de la Renaissance !

Jardins d'ombre massive, nudité divine des statues, ardeur des sens, ardeur du cœur ! Il admire, il note, et met tout à sa place : « Beauté de Naples, festins de Lombardie, abondance de Milan, soldatesque joyeuse de Lucques, Florence aux rues paisibles, avec ses palais d'or, sa splendeur douce » et celle-là surtout que le nom seul de ses rues proclame la Reine du monde : « Via Appia, Julia, Flaminia ». Avant Stendhal il célèbrera « la suave embriaguez de Italia y su libertad »

Un bulletin de pureté de sang « limpieza de sangre » dressé à Madrid, fin 1569, pour lui être remis à Rome, indique la date approximative de son enrôlement. Un brevet de pureté de sang ! Quelle saveur, quelle force robuste renferme le vieux temps ! Bon sang ne peut mentir. Ceux qui partent aujourd'hui ne possèdent pas la joie glorieuse et cette certitude hautaine d'avoir leur sang déclaré pur !

Nous savons que Cervantes, un an environ avant Lépante, figure dans la compagnie de Diego d'Urbin, de garnison en Italie, et que grossira bientôt son corps, au commandement de Miguel de Moncada. Le sort du jeune homme se décide. Sa

livrée passe au « clou » ou « au fond de la malle ». Il se vêt de « papegay », et avec pour tout bagage ses heures de la Vierge et son Garcilaso, il marche et défile parmi ces « infants » d'Espagne qui faisaient encore trembler la terre de leurs mousquets, et conservaient le brio et l'allure dont s'émerveillait le sire de Brantôme à leur passage à Turenne ; « eussiez dict que c'estoient des princes, tant ils estoient rogues et marchoient arrogamment et de belle grâce ! »

Miguel fait l'apprentissage de la vie de camp : il pénètre les secrets de la soldatesque, et son instinct d'assimilation lui révèle le fin mot de choses. Il note l'autorité hargneuse des commissaires, les commodités égoïstes des capitaines, l'empressement et la fièvre des mercantis, l'esprit industrieux des « payeurs généraux » qui devraient payer, mais ne paient jamais. Il entend les plaintes des villages, et il s'étonne de « faire comme les autres », quelque mauvaise que lui paraisse leur conduite. Il loge chez l'habitant « Cada día se topaban cosas nuevas y gustosas. » Il connaît « ces maisons maritimes, les galères, où le maltraitent les punaises, où volent les forçats, où se querellent les marins, où grignotent les rats, où les houles fatiguent. » Surabondant de vie forte et saine, il mange et boit largement : tout comme Rabelais, il se complaît à nous décrire les gaudéamus de la posada de Gênes, où il était possible de connaître la suavité du « treviano », la vertu « du monte frascon », la générosité des deux grecs Candia et Soma, la grandeur « de las cinco viñas », la douceur et la paix du grenache, la rusticité de la « chentola », sans jamais se fourvoyer dans la bassesse « del romanesco ». Tout cela traversé de jurons, de hoquets, de refrains d'argot, avec parfois au revers d'une page quelque belle et robuste créature nous montrant au soleil ses tétons gonflés de sève...

Pour illustrer cette existence de soldat, il faudrait revoir les estampes de Callot, ses penderies, ses soudards pouilleux, ses auberges, ses ruffians, ses garces, et se rappeler pour conclure ce feuillet sombre et sévère :

Un champ abandonné plein de chardons, de liserons, d'or-

lies; dans les clairs des mauvaises herbes on aperçoit à demi effacés les monticules des anciens sillons; sur une éminence, une maisonnette sans porte, le toit crevé; auprès, un puits aveugle. »

* * *

Le pouvoir du Grand Turc, ami de la France, se faisait chaque jour plus intolérable. Juan d'Autriche venait à peine de suffoquer l'insurrection des Alpujarres, et il ne restait déjà plus en Andalousie, personne susceptible de sympathiser avec les corsaires musulmans, lorsqu'une puissante escadre ottomane jette l'ancre devant Chypre. Les Vénitiens, incapables de repousser son attaque, implorent le secours du Pape, qui, à son tour implore celui de Philippe II. Les Vénitiens temporisateurs et mercantiles ne plaisaient guère à celui-ci. Mais il saisit l'occasion d'arracher à Pie V d'autres concessions qui diminuassent le pouvoir des Papes sur l'Inquisition espagnole et la rendissent jouet plus docile et plus terrible entre ses mains.

Les galères pontificales, sous les ordres de Marco Antonio Colonna, s'unissent à celles de Venise et d'Espagne au nombre de 49 ces dernières, et sous la direction de Juan Andrea Doria. L'illustre Bazan, marquis de Santa Cruz, commandait la division des galères de Naples, renforcées de « tercios » parmi lesquels figurait la compagnie de Diego d'Urbain, c'est-à-dire celle de Cervantes.

Ils se joignent tous à Otrante, puis marchent au Levant ce même été de 1570. Mais l'indécision des chefs, le manque d'unité de commandement, les soupçons de groupe à groupe, font perdre un temps précieux et les Turcs prennent Nicosie, et la tempête disperse la flotte chrétienne. Rentrés au port, ils rectifient et améliorent leur organisation : le 20 mai 1571 la Ligue Sainte nomme généralissime Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Concentrées à Barcelone les magnifiques divisions de Don Lope de Figueroa et de Miguel de

Moncada, Don Juan cingle vers Gênes avec les 45 galères qui l'avaient « espéré » dans la cité comtale

C'est à Messine que s'ordonne la flotte. La compagnie de Diego d'Urbin s'embarque sur la galère « Marquesa » de l'escadre de Doria, pilotée par Francisco Santo Pietro. Des vous-y-vous, des plates, débordent de partout, chargées de gars robustes qui montrent leur torse, et des bras nus bleuis de tatouages. Les peaux basanées, fermes sur les muscles durs, les gueules barbues rutilantes, les poings massifs, les reins sanglés, grouillent sur les pilotis, les échelles, et dans les canots secoués par le flot vif. Et sur tout cela, du soleil à profusion, une atmosphère lumineuse et chaude qui excite la vie, déchaînée sur cette mer transparente, féconde et gonflée qui palpite comme une poitrine.

Ils lèvent l'ancre, ils glissent sur la plaine bleue où se dérobent encore les sillages des nefs de Roger de Lluria. C'est le ciel, les côtes, les noms augustes et l'immortalité de la Grèce. Terre éruptive à la fois dans sa matière et ses idéaux, et où s'illuminent et se perdent à la dérive, archipels sonores, épopées, mythes et religions. Ils secourent Corfou ; le Turc fuit ; ils longent les plages harmonieuses ; voici venir à eux le verger flottant que les Anciens prenaient pour l'île homérique des Phéaciens. Là, Nausicaa et ses servantes au matin du monde lavaient dans les remous des ruisseaux, comme plus tard Thérèse Panza dans celui de son village, baignées par la même lumière de simplicité. A main gauche s'étend l'Epire, à droite rosées et transparentes, se devinent les premières îles de la mer d'Ionie. Ils saluent le détroit d'Actium, et voici la Leucate de Sapho, l'Ithaque d'Ulysse et de Pénélope, Zacynthe plus loin, et, surgissant devant les proues, l'entrée du golfe de Patras, et le petit groupe des îles d'Oxia où l'ennemi enfin les retient.

C'est le 5 octobre 1571. A l'exaltation de son esprit se joint alors la fièvre corporelle : Cervantes est malade et ses dents jouent des castagnettes. Or le contact avec l'escadre ennemie s'établit précisément à l'aile gauche, et la « Marquesa » entre vite en action. Tambours et clairons, oriflammes ; l'artillerie

commence à boômber. Miguel ceint ses armes et gagne le pont; ses amis le voient apparaître, la face verte, avec des cernes profonds, le nez effilé, la moustache d'or pendante. Son capitaine, Diego de Urbino, s'approche et lui mande de se retirer; ses compagnons l'entourent et le pressent : les alférez Mateo de Santisteban et Gabriel de Castañeda, du val de Carriedo, dans les montagnes de Santander, qui nous ont conservé sa négative et jusqu'à ses propres paroles : « Messieurs, leur dit-il, dans toutes les occasions qui jusqu'à aujourd'hui s'offrirent de faire la guerre pour Sa Majesté, j'ai servi très bien et en bon soldat, et je ne ferai pas moins aujourd'hui quoique malade et fiévreux: mieux vaut lutter au service de Dieu et mourir pour lui que m'accouarder sous le pont. » Et le capitaine, goûtant son humeur, lui donne 12 soldats et à garder les palans de plat-bord. Ce que fût la bataille navale de Lépante, d'autres le dirent; elle fut dure et chaude. La « Marquesa » à elle seule causa plus de 300 morts à l'ennemi; à l'assaut de la galère capitane d'Alexandrie, ses marins prirent l'étendard du Soudan d'Egyyte. Ferme à son poste, Cervantes fit honneur à sa parole, la signant du sang de trois blessures; 2 arquebusades en pleine poitrine, la main défaite et qu'il ne pourra plus jamais gouverner : de nos jours on appelle cela paralysie rodiale; c'est du moins ce que j'ai appris par expérience.

Bref, le sang fuit, la tête lui tourne, ses yeux se ferment, et ce n'est, au soir de la journée terrible, que la clameur immense, l'éclat fulgurant des clarines proclamant la victoire, qui le relèvent de sa défaillance, et sonnent sous son front une musique de résurrection.

La même nuit, dans les *Te Deum* et les *De Profundis* l'escadre se retire au port de Petele. Don Juan d'Autriche visite ses soldats, les félicite, leur rappelle ce Christ de sa nef amirale, noir de poudre comme un captif racheté, tordu d'un coup de boulet et blessé avec eux, et qui les a conduits à la victoire. Il écoute ce qu'on lui rapporte de Cervantes, et il l'avantage immédiatement de 3 écus sur la paye de coutume : l'exaltation religieuse ne connaît pas de limites : don Juan semble être appelé à rétablir le trône de Constantin, à chasser d'Euro-

pe et des côtes africaines les Infidèles. Il a 24 ans — comme Cervantes — et il est bien difficile à cet âge de ne pas croire ceux qui vous flattent, surtout lorsqu'on est Espagnol. Mais Philippe, solitaire dans son Europe, jaloux et ombrageux, va sécher en fleur toutes ces folles espérances. Les troupes reviennent par mer, lentement à Messine: énervement, inaction, incertitude. Les blessures se ferment: Jean d'Autriche tente seul l'expédition de la Goulette. Cervantes en est, comme toujours; ils vont à Tunis, il la prennent sans coup férir, ils l'occupent, ils y restent prisonniers de leur propre triomphe. Des souvenirs homériques, Michel passe aux souvenirs virgiliens : du chaste règne de Nausicaa à la voluptueuse cour de Didon, savamment imaginée par un poète impérial. Cervantes demande à y tenir garnison, Dieu sait pourquoi. On le lui refuse; il va en Sardaigne, puis à Gênes, et de là en Lombardie. On l'envoie à Naples pour renforcer les troupes de secours de La Goulette. La Goulette est prise.

Dans la cité du Vésuve, Cervantes demeurera plus d'un an, avec quelques illusions de moins, vaguant à travers rues et places, livré à la douce oisiveté et galanterie de la délicieuse et inoubliable Parthénope. Nous ne savons rien de ses aventures juvéniles. Il est insensé de les pétrarquiser. Mieux vaut lire à ce sujet un Contreras ou un Miguel de Castro, sinon cette admirable « Lozana Andaluza », qu'un émule inconscient de Rabelais distilla dans les siestes délicates et chaudes d'une cure de village d'Andalousie, après un tel séjour plus ou moins peccamineux dans la cité du Vice-Roi.

Divins et féconds loisirs, qui s'égrènent en promenades le long du golfe de Baïes, en causeries savoureuses de tavernes en ponctuations de mandolines à la porte des maisons meublées, en festins charnus, en lectures classiques ou libertines, en pleine ivresse, loin de la sobre et toujours métaphysique Espagne. Bojardo Pulsi et l'Arioste stimulent sa fantaisie épique; il se sature de bucolisme chez Sannazar: il s'éprend de Tansile et découvre tous les prosateurs italiens, de Boccace à Mateo Bandello. Il se berce de projets, tant littéraires que pratiques. Il a foi en ses blessures, en son mérite,

en son courage. Don Juan d'Autriche lui donne une lettre pour le Roi, son frère, où il le recommande pour une compagnie. Le duc de Sessa, vice-roi de Naples, lui octroie pareille recommandation. Rêvant de gloire, il décide le départ en compagnie de son frère Rodrigue et obtient passage sur la galère « Sol », vers fin septembre, après 7 ans d'absence.

Ces bateaux qui vont quitter le port, pourquoi ont-ils ces cathédrales d'entoilure qui semblent se multiplier à l'infini? Pourquoi semblent-ils se serrer les uns contre les autres? C'est que ce qui gonfle leurs voiles, ce n'est pas seulement le vent, c'est aussi l'enthousiasme et la foi et l'esprit d'aventure; ils se caressent car ils sont frères ; ils s'élancent ensemble vers un danger commun, ils communient dans un même espoir mêlé de crainte; ils hésitent et le clapotis des vagues est inquiétant et l'eau est pleine de mystère, parce que l'avenir s'évoque plein d'incertitude, parce que l'âme des bateaux est liée à la rive par mille signes, par mille tendresses.

Ils naviguent, suivis de deux autres galères de l'escadre de D. Sancho de Leiva. Accoudé aux bastingages — sans qu'il faille toutefois accorder à cette époque intrépide et dure le sentimentalisme de nos jours — notre soldat doit cependant ressentir un désir brusque d'embrasser les siens, oubliés dans le tumulte des camps ou le dévergondage des garnisons; il doit escompter les récompenses, la popularité... Ils côtoient la Provence, la Crau; Michel regarde au loin s'éteindre les villages... ou bien mêlé aux autres soldats, il les écoute ou se raconte avec complaisance.

Mais voilà que la fortune variable leur barre le pas sous forme des felouques barbaresques que pilotait le renégat grec Ali Mami, dit le Boiteux; lisons l'*Espagnole Anglaise*, et ce que nous en conte Ricaredo. « Naviguant terre à terre, avec l'intention de ne pas nous engolfer, et arrivés à un certain passage qu'on appelle les trois Maries et qui est de France, notre nef allant à la découverte, sortirent d'entre roches deux galéotes turques qui nous coupant, une la mer, l'autre la terre, nous capturèrent. » Les autres bateaux, en vérité, volent à la rescousse. Les Maures abandonnent le « Sol »; ils n'ont que le

temps d'enlever la moitié de l'équipage, parmi lesquels, Cervantes. Ses fameuses lettres de recommandation le font prendre pour un prisonnier de marque. Au lieu de lui ouvrir un grand avenir, elles vont le perdre, et fermer à plusieurs tours les portes de son esclavage, là-bas, en Alger.

III.

Echu en partage à cet Ali-Mami qui le captura, il entre dans les fameux « Bains ».C'étaient de vastes granges ou hangars, construits autour d'une cour. « Quadrangulaires, de 50 pieds de long sur 40 de large, divisés en plusieurs ponts comme les navires, avec des niches nombreuses tout autour. Au milieu de la cour une citerne d'eau douce, et dans la partie inférieure était l'oratoire où tout l'an, les prêtres captifs chantaient offices et disaient messe, parfois prêchaient. La concurrence alors était telle que les gardiens turcs exigeaient des captifs qu'ils payassent pour entrer ». Philippe II certainement, devait être plus fanatique que ces « Hagarènes ».

La multitude des prisonniers donnait l'impression d'une petite patrie espagnole. Il s'y trouvait des gens de toute catégorie, prêtres, soldats, sacristains, juifs, baladins et poètes, voyageurs des Indes. Ils mettaient en commun leurs aptitudes ou leurs souvenirs pour alléger les heures interminables d'oisiveté et de nostalgie. On les enchaînait durant la nuit aux poignets et aux chevilles. Puis le jour, leur maître venait les reprendre et les faisait travailler où bon lui semblait. Ceux qui payaient étaient exemptés des œuvres manuelles : « Et s'ils payent ? — C'est chose faite. Il y a trêve là où est Argent ». (Los baños de Argel. 1re Journée). Mais plutôt que rester aux bains, ils préféraient peiner pour voir les champs ou la mer, les femmes maures, les trafiquants, la vie. Les intelligents ou les habiles entraient facilement dans l'intimité des maîtres qui leur confiaient des gestions importantes, tâchant, par un élargissement progressif, de faire d'eux des renégats.Ceux-ci four-

millent, accaparent les hauts postes, les commandements, la richesse, l'autorité : Grecs, Valenciens insulaires ou gens du littoral, mais aucun de la vieille Espagne ; « ceux-là préfèrent mourir que de trahir leur foi » (Cervantes). Avec le prurit des convertis de tous les temps, ces renégats semblent plus mahométans que les véritables fils de Mahom : ils tentent les nouveaux venus, leur détaillent les joies d'Allah sur terre et dans son paradis, les font pénétrer dans les harems, ou, sournois, leur jouent la comédie du repentir pour surprendre leurs projets d'évasion. Il faut lire « *Los baños de Argel, los tratos de Argel, la gran sultana doña Catalina de Oviedo.* » Cervantes nous y conte qu'après la messe ils essayaient parfois de représenter des comédies. L'on y récita un jour un colloque en vers de Lope de Rueda, choisi dans le livre imprimé par son ami Juan de Timoneda (fort curieux était son mode de parler et d'intriguer en langage pastoral).» Dans la Grande Sultane, il nous montre une protectrice joyeuse et procace réclamant des romances espagnoles, dansant à la manière andalouse, et telle un peu que cette ancienne aïeule de Baffo, le fameux vérolé Vénitien, grande bougresse, mais avec toutes les qualités de l'emploi, et restant de son cœur et de sa moniche unique patronne.

Il n'était pas toutefois de ceux que meuvent les misères ou les voluptés. Il n'appartenait pas à la race des transfuges, et même dans les moments de désespérance, il ne se départit pas un seul instant de sa dignité. Il considéra toujours la liberté « comme de tous les dons le plus précieux que fit le Ciel aux hommes », et « pour elle, comme pour l'honneur, je préfère aventurer la vie.»

D'ailleurs ces comédies et distractions s'achevaient parfois en tragédies. Les chrétiens restent, malgré tout, des « chiens » pour leurs maîtres avares et cruels, qui ne se font pas faute de les injurier à tout bout de champ. Les gamins les poursuivent à coups de cailloux, les gardiens les réveillent de leurs songes intérieurs à coups de courbache. Les femmes leur rappellent que s'ils les voient et les traitent, c'est parce que les Maures considèrent qu'une musulmane ne s'abaissera jamais

à se souiller en compagnie chrétienne, « ces chrétiens seraient-ils des Rois. » Le pal, les ceps, l'essorillement, l'ennuquat ou pire sont monnaie courante. On force les jolis garçons.

Ils sont enfin objets de trafics. On court les marchés d'esclaves. On les envoie en cadeau au Sultan de Fez, de Tripoli ou au Grand Turc. Cet esprit mercantile des Maures va jusqu'à permettre à des marchands chrétiens et à la déjà toute puissante compagnie des Jésuites, de séjourner chez eux pour y commercer de cette viande humaine et racheter les plus recommandés ou les plus utiles au roi.

Loin d'en être abattu, Cervantes déborde de résolution : gaillard, intrépide, c'est une époque d'ascension pour lui; il se prodigue, il s'oublie, il se consacre à ses camarades. Il appartient à une génération impavide qui ne connaît ni la peur ni le péril. Il essaie de vendre cher ses jours, ourdit quatre projets d'évasion : et tout est réellement beau dans sa conduite : le brio, l'occasion, la propre infortune. Il s'entend avec Don Francisco de Menesses, capitaine capturé lors du désastre de la Goulette, avec les alferez Rios et Castañeda, ses compagnons de Lépante, avec quelques autres ; ils se fient à un Maure qui les guidera jusqu'à Oran, où les captifs novices avaient l'habitude d'espérer trouver leur salut ; et s'échappant de nuit à travers ruelles et sentes désertes, ils entreprennent la marche. La fortune les abandonne à la première journée ; le Maure les trahit, et ils doivent retourner péniblement à Alger, en vaincus, avec la peur du châtiment. L'on redouble de rigueur envers eux, l'on double leurs chaînes, on les surveille nuit et jour. Mais Castañeda avait réussi à s'échapper et Cervantes en garde un secret réconfort.

En effet , son ami donne des nouvelles de Miguel à ses parents; ceux-ci se mettent à l'œuvre, réclament les vieilles dettes, engagent ce qu'ils possèdent, dirigent suppliques sur suppliques au Roi et à ses conseils. Le bon chirurgien Rodrigue se rappelle certain crédit irrécouvrable qu'il possède contre un Pedro Sanchez de Cordoue, habitant Grenade, et le 8 octobre 1576, par devant le notaire Dominge de Vera, à Madrid, il livre pouvoir à Lucas et Diego de Soria pour exiger de toute

manière le paiement des 800 ducats qu'on lui doit. Recours illusoire. Alors les sœurs entrent en branle, cherchent galants, vendent leurs faveurs, plaident, elles aussi, en recouvrement de créances amoureuses, se débattent dans les aventures les plus picaresques; la mère, afin de mouvoir la pitié des secrétaires et ministres, n'hésite pas à se déclarer veuve, alors que son vieux sourd de mari jouit encore d'une santé excellente. Elle obtient du Roi une cédule datée de son Conseil de Croisade, concédant 60 écus sous la caution de Jetina de Guzman, alguazil de la ville et maître à danser, qui s'oblige à prouver la légitime inversion du susdit don, ou à le réintégrer au dépôt de la Croisade; et l'on met au clou ce que l'on peut.

Mais l'argent, ramassé au prix de tant de sacrifices et de privations n'est qu'une poignée de sous complètement dérisoire devant les prétentions de Dali Mami qui a fait à Cervantes le triste honneur de le compter parmi ses prisonniers de marque. Michel n'hésite pas, il a ses projets, et consacre cette somme au rachat de son frère Rodrigue, pour qu'une fois en Espagne, et grâce aux instruction, lettres et documents dont il ira pourvu ce dernier presse d'une main ferme sa libération.

Entre temps, en sa qualité de capitaine, et quoi qu'il ait pu dire de la pauvreté de ses parents, oisif, entravé simplement de boulets, il va avec d'autres cavaliers, vieux chrétiens et hidalgos, sur la terrasse du bain. Affamés et nus, ils sautent en rond avec leurs chaînes pour passer le temps. En face donnent les moucharabiés de la maison d'un des principaux Maures de l'endroit; ils sont quatre et seuls, lorsqu'ils voient par ces fenêtres en chattières un roseau qui se balance, alourdi d'une bourse. Ils le contemplent à la limite de l'étonnement — et l'un d'eux se flanque dessous pour voir ce qui pourrait bien advenir. Le roseau s'agite de droite à gauche comme pour dire non. Ils aperçoivent une petite main blanche; des bagues luisent au soleil. Et chacun à son tour prouve la chance. Mais il ne s'abaisse que pour «un élu». Et dans la bourse vont dix sequins d'or, et ce papier signé d'une croix: « J'ai vu force chrétiens par cette fenêtre, mais nul ne me paraît aussi cavalier que toi. Je suis belle garce, et riche. Mais si tu peux

m'emmener avec toi, tu seras là-bas mon mari, si tu veux. Ma nourrice qui était chrétienne m'a dit beaucoup de choses de Lela Marien. Celle-ci m'a apparu en songe, et c'est elle qui doit me marier. Je t'écris ceci. Prends garde que mon père ne le sache, sinon il me jettera dans un puits et le comblera de pierres. Que Lela Marien et Allah te gardent, toi que j'aime, et cette croix que je baise une infinité de fois.» Et l'on trouve ceci dans la première partie du Quichotte, chap. XL.

Quoi qu'il en soit, une mystérieuse supériorité personnelle en impose à tous. Cet homme de trente ans est le confident et le conseiller nécessaire de la captivité. Il dirige, il anime, il représente. Il faudrait citer toute cette admirable épître au Secrétaire Vasquez qu'il avait dû connaître chez Lopez de Hoyos. Terzas rimas solennelles et chargées d'émotion ! Il ne s'y révèle pas misérablement égoïste. Il est né pour d'autres œuvres: « Ils sont beaucoup, les Maures, mais leur force en vérité est petite, dénudée, mal armée. Elle ne tient pour sa défense ni fort, ni mur, ni roches ; ils regardent tous si ta flotte arrive pour se rendre aussitot lâchement. De l'amère prison, triste et obscure, où meurent 20.000 chrétiens, ils ont la clef. Ainsi donc, maintenant que la discorde qui t'opprimait et fatiguait te laisse jouir d'une pacifique concorde, fasse, ô bon Roi, qu'il en soit achevé avec cette gent ennemie. »

Le père Haedo, évêque d'Agrigente, et plus tard archevêque de Palerme, dans son « *Historia y topografia* », nous explique et nous concrétise ces paroles : « Si à son désir, industrie et prouesse, avait correspondu le sort, Alger aujourd'hui serait chrétienne — car il n'aspirait pas moins qu'à la conquérir. » Et cette œuvre composée en Sicile, grâce aux matériaux que fournissent au Père des captifs rachetés, tels que le docteur Antonio de Sodsa, le captif grand ami de Cervantes, Jeronimo Ramirez ou Gonzalez de Torres nous prouve toute la largeur de vue de notre prisonnier.

Rodrigue se démène à Madrid. Il écrit aux vice-rois de Majorque, Ibiza et Valence. Une frégate armée, de nuit et en temps convenu doit accoster près d'Alger et recueillir Cervantes et ses amis. Les captifs préparent l'évasion. En s'en allant cher-

cher de la salade comme celui du Quichotte, Cervantes découvre dans un vieux jardin un silo abandonné, mangé d'herbes, excellente et insoupçonnable cachette. Juan, le jardinier, pauvre vieux Navarrais, se rappelle le pays et laisse faire. Sûr de lui et de son silence, les invités de la périlleuse expédition filtrent un à un à travers toutes les surveillances et s'occultent là. Ils y resteront six mois, se nourrissant de racines. Un renégat, né à Mélilla et surnommé le Dorador, leur porte secrètement quelques reliefs. Vers septembre 1577, au commandement du Mayorquin Viana, ancien captif racheté, et fort au courant des côtes barbaresques, le petit bateau prend la mer. Avertis dès que tombe le crépuscule, ils se glissent, lents et souples sous les taillis : ils longent les murs d'enclos, les haies de roseaux ; le sang de l'espoir bat plus fort dans leurs veines, et leur désir grandit de la liberté proche. Ils entendent le clapotis des rames, ils distinguent le vaisseau, ils dosent déjà leur élan, lorsqu'une barque de pêcheurs maures voit la manœuvre, donne l'alarme. La frégate vire, se sauve. Ils recommencent la tentative deux jours après. La frégate est prise.

Il ne leur reste d'autre ressource que de vivre en troglodytes dans leur jardin ; mais le Dorador croit le moment venu de se faire des sous, et les dénonce. Les esclaves fugitifs appartenaient au bey, alors Azan-Pacha, qui envoie dix de ses Turcs à cheval, et vingt-quatre autres à pied, armés de cimeterre. Ils empoignent le jardinier, intiment à tous de se rendre. Cervantes impose silence, s'accuse seul responsable du complot. Le 3 octobre, Jean, dans son jardin et de la main de son propre maître est pendu par un pied à un palmier, puis mutilé et désossé devant Michel et ses amis. Le châtiment s'annonce terrible. Le bey tue à coups de trique le Majorquin Soler, il empale un nommé Lorenzo, naturel de la Montaña. Cervantes sort de l'aventure sain et sauf, on n'arrive pas à saisir à cause de quelles mystérieuses influences. Il aura le courage de recommencer une troisième fois. Espérait-il s'évader, seul, à la manière du bonhomme des « Bains d'Alger » qu'il nous représente échappé du port sur « un radeau de ro-

seau, soutenu de calebasses, et lui debout, au milieu, servant de mât, ses bras d'antennes, et dans les mains sa chemise trouée pour voile? » Il échoue. On lui tue l'unique Maure qui l'aide. Il évite encore — Dieu sait comme — les 2000 coups auxquels le condamne Azan, et pour la quatrième fois, il trame avec Exarque, marchand valencien qui lui fournit 1500 doublons, la plus vaste des intrigues. Y entrent Balthazar de Torres, Abdado Giron, licencié, grenadin, renégat et repenti, et 60 autres, parmi lesquels le docteur Juan Blanco de Paz, de Montemolin, ancien dominicain du couvent de Santisteban de Salamanque; jaloux et codicieux, ou naturellement pervers, ce dernier accourt auprès d'Azan, lui révèle la magnitude de l'entreprise : révolte des captifs, achat d'une galiote, projets de Michel; le bey le paie moins que Judas, d'un écu et d'une jarre de beurre. Les chrétiens craignent pour leur vie. Exarque le marchand se considère ruiné et perdu, et, dans la la peur de se voir chargé davantage par Cervantes, offre à celui-ci de le racheter. Michel refuse, le remercie, lui jure que ni passion ni mort ne lui arracheront la moindre parole; mais qu'il ne peut abandonner ses camarades. Spontanément, il se présente au bey; on lui coule la corde au cou : il ne bronche pas; on passe aux aveux : il s'obstine; on le met aux fers; il y restera jusqu'à sa libération, et Azan de s'écrier : « Tant que l'estropié espagnol sera à l'ombre, Alger et ses vaisseaux seront en sûreté. »

Or, tout racheté qui arrive à Madrid donne nouvelles de Michel, réfère sa grandeur d'âme; la famille fouille tous les recoins; Doña Magdalena réclame à Jerez de los Caballeros la somme de 500 ducats, que Don Alonso Pachecode Portocarrero promit de lui payer lors d'une de ces donations équivoques qui forment l'histoire amoureuse de ces bonnes femmes. Doña Andrea apporte 200 ducats dus à la munificence du florentin Santos Ambrosio, pour « intimités ». On s'oblige envers Hernando de Torres, Valencien, marchand et succursaliste à Alger, à parfaire, outre les 200 écus ajoutés aux 1.055 réaux antérieurement livrés, la somme totale du rachat qu'il doit négocier. On écrit en Flandres, suppliant don Juan d'Au-

triche qu'il intercède ; le duc de Sessa livre à nouveau certificat de mérite. On entrevoit une lueur de salut dans les diverses cédules justificatives arrachées au roi Mais le temps s'écoule ; voilà que le Conseil de Croisade mande à Getino de Guzman, alguazil et farandolier, la restitution des 60 ducats dont il se porta caution.

Bref, cinq ans courent à charge de la liberté de Cervantes, quand l'ordre de la Trinité dispose en 1580 un rachat général Le 30 juillet 1579, la mère et les sœurs de Cervantes réunissent 300 écus, les portent au père Fray Juan Gil procurateur général de l'ordre. La nouvelle se répand à Alger : projets, divagations, rêves d'avenir. Le triste troupeau humain halète. Le 29 mai 1580, les rédempteurs mettent pied en la cité maudite ; dès le premier instant, Michel s'attire les sympathies et l'affection du père Gil. Mais le bey, qui le prend toujours pour homme de haut parage, ne veut se dessaisir de lui à moins de 1.000 ducats. Entre marchandages et supplications, beaucoup se rachètent que Cervantes languit encore. Cependant Azan-Pacha termine son gouvernement. Giafar-Pacha le remplace. Azan se retire à Constantinople en quatre bateaux comblés de richesses et d'esclaves. Il embarque Miguel, nu, l'argoille au cou, la chaîne au pied. Une voix unanime sort des bains, le père Gil pleure, s'agenouille: il triomphe enfin, et notre captif est vendu 500 ducats, le 19 septembre 1580: l'on dresse l'acte, l'on gratifie de neuf doublons les officiers de la galère pour leurs droits. Cervantes débarque au moment même où le convoi turc lève l'ancre pour son nouveau destin.

« Une des plus grandes joies de la vie, est d'arriver après un long esclavage, sain et sauf dans sa patrie, pour retrouver la liberté perdue » (Cervantès). Son cœur bat puissamment de joie. Mais Blasco de Paz, « front bas, crâne plat », le poursuit de sa haine, se feint en sa qualité d'ancien dominicain, commissaire du Saint-Office, l'accuse d'infamie et mâles mœurs. Il faut qu'Antonio de Sosa et Fray Gil défendent publiquement Cervantes, démasquent le traître en lui demandant les titres qui l'accréditent, et dressent, sur la foi et déclaration de tous les captifs, un beau document d'honneur et de reconnaissance

envers l'homme qui sut dans l'infortune, et malgré toutes différences d'âge, rang et hiérarchie, se faire estimer et obéir de tous.

Le 24 octobre 1780, il sort d'Alger, il gagne l'Espagne sur le bateau de Maître Anton Francès, avec d'autres captifs, parmi les quels Diego de Benavides, Rodrigo de Chaves, Francisco de Aguilar. Et si en 1575, ses services en Italie, ses blessures glorieuses, et les recommandations du bâtard de Charles-Quint lui font escompter récompenses et avancement, que n'espère-t-il aujourd'hui, signalé à la reconnaissance de sa patrie par l'unanime acclamation de ceux qu'il empêcha de douter d'Elle?

Michel a 32 ans: dix ans qu'il a quitté l'Espagne. Il ressent en lui toutes les houles de cette mer. Ils prennent terre à Denia; ils se dirigent à Valence et font halte avant de pénétrer dans la cité qui leur prépare une réception solennelle. Le vice-roi arrive, Fray Gil monte sur son âne, les corporations se forment processionnellement précédées de trompettes et de tambourins. Les captifs, la tête découverte, le scapulaire de l'ordre rédempteur sur la poitrine, et accoutrés encore de la « chilaba » moresque, suivent et font oraison, au milieu d'un si merveilleux peuple, que toute la ville y devait être, de sorte qu'on tarda longtemps à joindre l'église. Toute la communauté, cierges allumés, les attendait à la porte. On les exhorte à être bons chrétiens, à rendre grâces à Notre-Seigneur, à fréquenter les sacrements; et l'on vend la *Relacion de los cautivos rescatados*, papiers estampés aux armes de la Merced ou de la Trinité, enluminés à la main, et que l'on faisait parvenir jusqu'aux cantons les plus reculés de la Péninsule. On y lit au n° 29 : Miguel de Cervantes, âgé de 31 ans, naturel de Alcala de Henares, capturé en la galère « Sol » venant de Naples à Espagne, l'an 75, racheté. »

IV.

Il entre à Valence en octobre; il n'en repart qu'en décembre. A peine débarqué le manque d'argent le bourrèle à nouveau; il trafique. Sur 6.770 réaux (équivalents aux 500 écus et 9 doublons de son rachat) la famille de Cervantes en avait livré 3.300, la fondation Caramanchel 250, l'ordre de la Trinité 250; les 2970 restant furent dus à divers marchands, valenciens certainement, comme tous ceux établis à Alger. Les frais de ses tentatives d'évasion couraient d'autre part à sa charge : achat de deux vaisseaux, entretien de la chiourme, provisions et pots de vin. Enfin, tenu de liquider les 2.000 ducats de marchandises dont sa famille obtint le privilège de vente, l'on peut dire qu'il n'a fait que changer d'esclavage. Il est bon de naître sûr de sa vie, de ne pas courir après ce dont les autres ont besoin; à défaut de profondeur, cela donne de l'élégance. S'avancer, se pousser, parvenir, termes aussi vieux que la langue, tiennent jadis la même signification qu'aujourd'hui. Cervantes plus vigoureux et plus capable que la commune mesure, gardera plus longtemps que tout autre ses espérances et son courage batailleur. Chez lui, la lutte pour le gîte, le vivre et le vêtement se compliquera d'aspirations vers la renommée. Mais même chez ceux qui possèdent le don de la volonté, combien n'est-elle pas oppressée, resserrée par le milieu et les circonstances? Quel rôle modeste joue l'effort personnel dans la vie de ceux-mêmes où il joue le plus grand rôle ! Il va falloir le voir mourir peu à peu, à toutes ses illusions. Les dons créateurs naîtront de ses rancœurs entassées, successives, de ses souhaits de jeunesse irréalisés, du néant des choses, et de la médiocrité qu'il y a à vivre lorsqu'on est une âme parmi les mille passions et besoins divers qui nous distraient sans parvenir toutefois à nous aveugler.

Deux de ses amis le précèdent à Madrid, Juan Estefano et le Portugais Francisco de Aguilar, et déclarent sur les services et captivité de Cervantes dans «l'expédiente» que son père, le pauvre sourd, suscite et conduit avec son impéritie

de toujours. Au commencement de décembre, Michel arrive à la cour : la maison, baisers, silence de baisers; vieilles larmes. L'on se reconnaît; la braise du foyer fait briller les vieux meubles; le chat ronronne. Le père est plus sourd que jamais, plus déchu, chenu, insignifiant; il pleure. La mère, Doña Léonor de Cortinas, a les cheveux blancs, les joues ridées, les mains qui tremblent. Le temps a passé; il passait sans qu'on le sentît, sans qu'on le notât, comme l'eau d'un ruisseau tranquille qui semble ne point se mouvoir, et ne cesse de courir. Cervantes boit un vin doux et violent, âpre et suave. Il est un revenant, il veut jouir de ce monde qu'il trouve beau et bon — et il ne s'aperçoit pas qu'on l'a, sans qu'il s'en doute, déjà retranché de la vie. Il va remercier sa sœur Doña Andrea, qui vit seule et à part avec sa fille Doña Constanza de Ovando, et sur le mariage et veuvage de laquelle nul document ne se conserve. Doña Magdalena, la cadette, négocie une pénultième écriture de composition avec le candidat du moment, Juan Perez de Alcega, ancien greffier et secrétaire de la reine défunte. Rodrigue, le frère, incorporé à nouveau au « tercio » de Don Lope de Figueroa, guerroie en Portugal... On se fait des confidences, on se presse les mains; Michel s'oriente tant bien que mal dans la nouveauté des gens et des choses. Les girouettes de la mode, du pouvoir, des lettres ont tourné. Un léger étouffement au cœur, une pointe de déception indéfinissable lui pénètre l'âme. Tous l'encouragent, lui assurent qu'il réussira, l'admirent sincèrement, à l'espagnole, à coup de chapeaux emplumés et d'hyperboles. Mais il se sent plus seul au milieu des occupations et soucis de chacun, que parmi les captifs dont le cœur nourrissait une seule espérance et battait ainsi à l'unisson. Il complète l'information que son père ne sut préciser, et dès janvier gagne Badajoz, Elvas et Tomar. La peste fait rage à Lisbonne, et jusqu'à sa disparition le monarque n'entrera pas dans la capitale du nouveau royaume que lui valut l'habile Cristobal de Moura autant que le duc d'Albe. La résistance se fatigue déjà : seul, le prieur d'Ocrate bataille encore. Cervantes en compagnie de Rodrigue de Chaves, chemine en Portugal « pais de las mariposas », — lorsqu'on lui confie la mission de porter à Oran des ordres secrets, et de passer à Mostaganem

recueillir les lettres et instructions du gouverneur. Echappé à peine aux Barbaresques, il croise à nouveau les mers qu'ils écument. Et il s'y emploie au gré et contentement de tous; il salue ses vieux amis d'Italie, connaît l'alférez Campusano du «Colloque des chiens», et se reincorpore à la cour, juste à temps pour entrer avec elle à Lisbonne le 31 mai.

Le prétendant portugais Don Antonio fuit à travers France et Angleterre. Amérique, points d'attache en Afrique, en Asie, richesses commerciales illimitées, mines d'or, l'Espagne titube de victoires, et la simple contemplation de son pouvoir suffit à remplir de panique Isabelle d'Angleterre et Catherine de Médicis. Michel jouit des douceurs et fastuosités de la prise de possession. La capitale arde en fêtes, tournois, amours. L'atrabilaire Philippe II malgré la mort de sa quatrième épouse et de deux de ses fils, laisse un moment la golilla et ses vestitu-monacales. Cervantes foule les rives du Tage; il se perd dans les bosquets d'oliviers, de lauriers, d'orangers, de myrtes touffus; la nature lusitane, à demi tropicale, enchante son premier printemps de liberté: le soir, lorsque la lune baigne le paysage il écrira la Galathée. Ses paroles s'égrènent dans les veillées vaporeuses ainsi qu'une musique dont le charme pénètre dans nos corps chétifs et nous apporte une seconde de joie. Il repasse ses brouillons de captivité; il décrit ce qu'il voit: cette douceur, cette exubérance; il assouvit sa soif de voluptés chaudes. Les réminiscences de Naples, de Sicile, de Corse, jusqu'à celles des îles grecques, se perçoivent dans ce bucolisme hybride. Il groupe, il brode, il poétise autour d'une anecdocte plus ou moins romantique de chevaliers et de dames en amour. Roman à tiroir, où chaque personnage conte son histoire, il y domestique sa naturelle éloquence. En Italie, il avait connu l'Arcadie de Sannazar; en Portugal, il trouve l'ambiance de la Diane de Montemayor. Le génie épique s'amoindrit en génie pastoral et captive le goût décadent des lecteurs. Mais l'évolution successive des valeurs vers l'esprit observateur et critique, qui devait durer en France de d'Urfé jusqu'à le Sage, Cervantes l'accomplit en une seule vie d'homme, et passe en 20 ans, du sentimentalisme conventionnel à l'analyse amère et picaresque du Quichotte.

(*à suivre*). Pierre-Etienne MARFEL.

Vie Militaire

Jean de Pierrefeu, *Plutarque a menti.*

(Grasset, éditeur.)

Ce livre fait un bruit d'enfer, j'ai pourtant hésité avant de m'y mettre. Je lis peu. Voilà qui étonnera de la part d'un critique. Est-ce qu'un critique ne lit pas tout ce qui paraît ? Si c'est là ce qu'exige le métier, je le dis tout de suite, j'y renonce. Le critique est avant tout un amoureux de livres, il les savoure, se donne le temps de s'en pénétrer, de rêver dessus ou de les discuter pied à pied. Il fait goûter une œuvre, encore faut-il, j'imagine, qu'il l'ait admirée et j'ajoute : ne serait-on pas cruel de prétendre qu'il offre un plaisir sans en avoir pris sa part ? A ce compte, le critique ne lira pas tout, du moins il choisira le meilleur. Si des choses lui échappent qui en valaient la peine, il le regrettera autant que vous, mais un autre le complètera. Pour lui, il se consolera en pensant qu'il n'a cependant offert que du bon, et que nul n'est parfait ici-bas, pas même lui.

Justement parce que je lis peu, je suis sévère sur mes lectures, je tremble toujours d'être déçu. Tant de gens vous poursuivent et vous tympanisent avec des : « Quoi, vous n'avez pas lu cela ? Mais tout le monde en parle ! » ou : « C'est merveilleux, vous m'en direz des nouvelles ! » Ces tyrans vous poussent de force le livre sous les yeux. Ainsi ai-je parcouru le *G. Q. G., secteur I*, qui ne m'a pas contenté. Mais, comme je tiens à être honnête, j'avertis expressément qu'on ne voie pas là une condamnation. Je subissais la contrainte d'un frivole garçon, dont le jugement littéraire ne m'importe guère, mais dont le zèle me fatiguait : j'ai, pour me dé-

barrasser de ses instances, parcouru quelques pages. Mal disposé déjà, et tombant sur quelques anecdotes qui ne m'ont pas empoigné, j'ai fui. Mais encore une fois, je ne prétends pas là vous donner un avis sur le *G. Q. G.*

Quand je juge un livre, c'est que je l'ai lu et relu, essayant d'en épuiser la substance. Or maintenant que j'ai lu *Plutarque a menti*, je me dis que le *G. Q. G. Secteur I* doit avoir de la portée, et, mon article fini, j'irai l'acheter.

Mais si *Plutarque a menti* m'a ainsi plu, par contre, je l'ai vu traité de haut en bas par des militaires.

Peuh ! un civil qui fait de la stratégie et qui convoque à sa barre Joffre, Nivelle, Foch !

Et d'une petite voix aigre : « M. de Pierrefeu eût été bien fâché de penser qu'il pût y avoir un officier plus intelligent que lui au *G. Q. G.* ».

On voit l'insinuation. Ce Plutarque, qui a la prétention de ne pas mentir, ne serait qu'un fat, qui se mêle de ce qui ne le regarde pas et où visiblement il n'entend goutte.

Ces manières sont peut-être de bonne guerre, où le fin du jeu, selon M. de Pierrefeu, consiste à démolir par la feinte et la surprise un adversaire trop redoutable, ce n'est pas de la critique.

Ce livre, sévère, je l'accorde, ne trahit pas un auteur particulièrement vaniteux. J'y sens le désir fort légitime de parler sans céder aux conventions.

Eh ! quoi, se dit l'auteur, le hasard, la chance, le destin, la providence t'ont mis à même de voir de tout près les protagonistes d'un drame qui retentira dans les siècles, ils ont agi et parlé devant toi, non pas en passant mais quotidiennement pendant trois ans; ces hommes, la foule en fait des héros hors nature, c'est-à-dire, au total, des mannequins plus que des hommes; leur entourage, dans cette idée qu'à grandir ses chefs il se grandit aussi, favorise cette déformation; que dis-je, ces chefs même, se sentant en défaut sur quelques points, font comme les femmes qui se présentent sous le jour le plus avantageux : toi qui les a vus, si tu donnais ton témoignage, mais sans grossir ta voix, sans forcer les faits ? Laisse la poésie et laisse la légende, dédaigne le marbre et le bronze qui viendront assez tôt, montre les hommes.

Ce sera plus grand. Les héros, l'homme les imagine; disons, si tu veux, qu'il les crée : ils restent quelque chose d'assez maigre, quelqu'effort qu'on fasse pour les souffler; l'homme, qui sort de

le main de Dieu, est autrement puissant et original. Par toi on constatera chez les hommes de la guerre, des lacunes, des misères, des erreurs, mais quand dans ton récit quelque chose de grand passera cette grandeur en paraîtra plus grande, surgissant avec plus de peine, se réalisant malgré tout.

Et ta déposition sera profitable.

Il s'agit en effet de savoir coûte que coûte comment la guerre s'est véritablement passée, et aussi comment elle aurait dû se passer. Car enfin elle n'est pas la dernière, quoi qu'en aient dit tant de naïfs et de déclamateurs. Elle n'est, hélas ! que la préface de la prochaine, et l'on s'est même arrangé, à force de maladresse et comme avec malice, pour qu'elle ne soit pas autre chose. Il faut donc s'armer dès aujourd'hui pour cette éventualité, où, à nouveau, le sort du pays sera remis en question. Le meilleur moyen c'est, à la lumière des faits, d'établir quelles fautes désormais éviter. Laissons tout autre souci que d'y voir clair. A se montrer partial ou indulgent on compromettrait l'avenir. Et n'a-t-on pas assez souffert, risqué assez gros, pour jamais recommencer ?

Or il semble bien que certains aspects essentiels de la guerre n'aient été compris ni pendant qu'on se battait ni depuis. A tout prix, attirons l'attention, provoquons la discussion, faisons converger les lumières.

Il ne s'agit donc point d'un procès à faire, mais d'assurer, dès aujourd'hui, par une étude sans complaisance, la France de demain. Que des généraux en sortent grandis ou diminués, il ne nous importe. *Amicus Plato, magis amica veritas*; *salus populi suprema lex esto.*

Il est difficile de concevoir une préoccupation plus noble; or, pas un moment, M. de Pierrefeu ne donne l'impression de s'en être éloigné. Alors comment ne pas l'approuver et ne pas souhaiter que son étude soit poursuivie, par lui ou par d'autres, et menée à sa fin avec la même franchise et le même courage ? Et il en faut, car si les uns tentent par l'ironie de se débarrasser d'une enquête qui les vexe, d'autres le prennent sur un ton tragique et disent que c'est là manquer de respect à l'armée, agir en défaitiste et favoriser l'anti-patriotisme.

M. de Pierrefeu a peut-être eu le tort d'arborer une épigraphe compromettante : « *L'ingratitude envers les grands hommes est la marque des peuples forts* »[1]. Un peuple fort, et qui veut le rester,

1. Il l'explique en cours de volume.

doit juger ses plus grands hommes, les mesurer à leur exacte valeur, ne prendre d'eux que le bien, au risque de passer pour ingrat. Qui y contredira?.... Mais pourquoi ne pas le dire tout uniment? L'ingratitude hélas ! est trop commune, en particulier trop d'ingratitude a déshonoré cette guerre pour qu'on ne prenne pas garde d'éviter toute équivoque sur ce point. Le combattant n'a pas touché sa part d'une victoire, dont il a eu tous les sacrifices, portés parfois au comble de l'horreur. Les victimes de la guerre n'ont pas reçu de compensations sérieuses. Tel chef, comme Lanrezac, le seul qui ait vu clair au début, fut puni cruellement pour avoir eu raison. M. de Pierrefeu en administre la preuve rigoureuse. On n'a accordé à Galliéni, véritable artisan du redressement de la Marne, qu'un maréchalat posthume, arrivé, comme les carabiniers d'Offenbach, en retard. — On chicane encore à Castelnau un bâton qu'on lui donnera, naturellement, à lui aussi, la mort venue. Ingratitude, ingratitude ! Un gouvernement qui ne sait pas récompenser ne sait pas gouverner. Une récompense où l'on sent, à travers la magnificence du don, le frémissement d'amour de tout un peuple est génératrice d'exploits. C'est parce que l'on n'a pas osé être généreux envers les poilus, les victimes et tels chefs que l'on s'est trouvé sans force pour exiger toute la justice due à la France, la paix que nous méritions. Ne disons donc pas, même par antiphrase, que la marque des peuples forts est d'être ingrats envers leurs grands hommes. Cela ne peut être compris que des gens d'esprit, toujours peu nombreux. Trop de mauvais cœurs risquent de prendre la chose à la lettre, de la monter en principe de conduite. Mais, encore une fois, M. de Pierrefeu n'est pas de ceux-là. Il a la fureur d'être juste, à en braver l'impopularité.

Mais une question se pose qu'on ne peut écarter plus longtemps, et qui, dès le début, nous offusque. Un civil peut-il juger du militaire? Il vaut qu'on s'y arrête. Cela nous éloignera d'autant moins de notre sujet que M. de Pierrefeu est, non seulement un civil qui fait de la stratégie, mais encore un logicien qui, poussant sa pointe aussi loin que possible, revendique hardiment pour les civils le droit de conduire la guerre. Vous entendez : plus de monopole militaire. Non pas la guerre civile, ah ! non ! mais la guerre aux civils, la guerre menée par les officiers de complément. Et c'est la conclusion même du livre.

Posons d'abord des faits : pendant la guerre, un certain nombre de stratèges en chambre se sont révélés, dont les officiers ne négligeaient pas les topos. Hilaire Belloc s'est fait un nom en Angleterre, et on le traduisait chez nous. C'était un simple député aux Communes, plein d'humour et de bon sens, qui n'avait même pas, comme tous les Français, passé par une caserne. M. Henri Bidou, qu'une infirmité a dispensé de tout service et qui, jusque là, avait rédigé de bonnes chroniques littéraires et dramatiques aux *Débats*, a été, sur la fin de la guerre, porté aux nues. On disait : « Avez-vous lu le dernier Bidou ? » Le copieux Joseph Reinach se déployait dans le *Figaro*, et par son titre « Commentaires », comme par sa signature « Polybe », prétendait bien se hausser jusqu'aux plus hauts stratèges. *L'Echo de Paris* avait Marcel Hutin. Tous ces civils étaient nos professeurs de guerre. — On dira qu'ils n'allaient pas loin. Admettons. Mais ils ne parlaient pas plus mal que le général Cherfils, le général X... ou le lieutenant-colonel Rousset, et ce dernier, si je ne me trompe, a été professeur à l'Ecole de guerre. En tout cas, il y a Jomini, et en Jomini, rappelons-nous, s'entendent tous les stratèges en redingote.

Suisse et agent de banque, ébloui par la première campagne de Bonaparte en Italie, 1796, il suit les communiqués — on les appelait alors des Bulletins — les éclaire en consultant la carte, compare les opérations avec celles de Frédéric II. Mais sa fantaisiste époque, qui fait tomber les têtes et monter les fortunes avec une égale désinvolture, lui permet, par le hasard d'une rencontre, d'être embarqué comme secrétaire-aide de camp par un major de son pays qu'un caprice de la fortune fait, pour quelques jours, ministre de la guerre de la République Helvétique. Son patron retombant au néant, lui reste, s'ancre au ministère, attrappe à vingt et un ans un titre de chef de bataillon pour pouvoir se promener parmi les soldats en leur donnant des ordres. En 1801, il en a assez de n'être que commandant et en Suisse, il revient en France, reprend le commerce, trafique dans les équipements militaires et, au milieu de ses affaires qui n'en réussissent pas moins, commence un *Traité de grande tactique*. Oui, il refond l'œuvre des professionnels, de Guibert, le fameux vainqueur de mademoiselle de Lespinasse, de Lloyd, anglais, et de Tempelhof, prussien, commentateurs des campagnes de Frédéric II et qui s'élèvent à cette occasion jusqu'aux théories générales. Le désir d'appliquer ses plans, de faire de la stratégie après en avoir écrit,

le reprend. Vif, pétulant, cassant, ayant des idées, se donnant d'ailleurs la peine d'étudier pour en avoir, ne se gênant pas pour les exprimer, — Eh ! eh ! mais c'est tout M. de Pierrefeu ! — il se présente à Murat, alors gouverneur de Paris. Un pékin qui porte des victoires dans sa serviette ! Vous pensez si on lui rit au nez. Jomini s'offre aux Russes. Après tout, il est Suisse, et il n'a pas de préférence. Il n'en aura jamais; ce qui l'intéresse dans la guerre, c'est l'échiquier, la combinaison, et non pas se battre, quoique, l'occasion donnée, il s'en soit fort bien tiré, de l'aveu de Ney qui s'y entendait. Les Russes haussèrent les épaules, eux aussi. Le pays du vieux Souvaroff n'avait besoin de personne. Jomini comprit qu'un traité et de l'esprit ne pèsent pas lourd, et que, pour arriver, il faut surtout un passé, bref que l'on n'arrive que vieux, ce qui est tout de même un peu difficile pour les jeunes. Il allait se décourager quand un bon hasard le conduit à Ney qui l'accueille, peut-être par hostilité pour Murat, peut-être aussi parce que lui, qui était le soldat qu'on sait, devait se sentir un peu faible sur la stratégie. L'emmenant au camp de Boulogne, il s'aperçut vite qu'il avait mis un as dans son jeu. Du coup il lui facilita l'impression de son grand traité. La campagne d'Ulm, où Mack dut capituler, montrait que le livre n'était pas d'un rêveur mais bien d'un homme dont le principe était : « La théorie c'est le pied droit, mais l'expérience c'est le pied gauche. »

Jomini, qui savait se pousser presque aussi bien que pousser les unités sur le terrain, s'arrangea pour mettre son livre sous les yeux de Napoléon qui, lui, en sentit la valeur. Du coup Jomini fut perdu. — Berthier, chef d'état-major, devenu pour les siècles le type du grand chef d'état-major, sécha de jalousie : il avait un rival ! Il s'acharna à le décourager, le vexant de mille façons. Une fois, Jomini donne sa démission, Napoléon le rattrappe ; mais au lendemain de Bautzen, notre Suisse abreuvé de dégoût, passe aux Alliés, où il constate à loisir que l'état-major est plus bête que nature. Pauvre Jomini, qui aurait pu finir prince de quelque part. Il paraît qu'il était trop intelligent pour cela ! — Il n'eut d'autre ressource que de rentrer dans ses foyers, rajuster et mettre au point ses théories et devenir le premier classique de la stratégie.

C'est une histoire cela, belle comme une parabole et qui permet de croire qu'un civil pénétrera, pour peu qu'il s'en donne la peine, les mystères de la conduite des troupes en campagne.

Et les historiens, si on en parlait ?

L'histoire-batailles contre laquelle on s'est tant élevé ces dernières années, à tort au moins autant qu'à raison, n'a été l'histoire-batailles que parce que, probablement, les historiens s'attardaient aux questions militaires, décrivaient les opérations, expliquaient les victoires et les défaites. Dans le nombre, certains ont dû s'en tirer, puisque les capitaines se forment à leur école. C'est en lisant l'histoire que la plupart des talents militaires, non seulement se sont éveillés, mais encore se sont perfectionnés. Je le sais, Napoléon en Russie rejeta Voltaire et son Charles XII pour le journal de campagne d'un modeste lieutenant, mais cela prouve tout de même que ce Dieu des combats attendait d'un historien des lumières pour sa conduite.

D'ailleurs, remarque encore M. de Pierrefeu, pourquoi le civil serait-il en posture d'infériorité à l'égard du militaire? Je le sais, le Vénérable qui, au Café du Commerce, en remontre à son curé, reste bouche bée devant le capitaine d'habillement en retraite ou le sous-chef de musique du régiment qui, avec des soucoupes ou des dominos, explique les évolutions d'un combat. Mais ce n'est là qu'une naïveté de plus de sa part et de tous ceux si nombreux qui lui ressemblent. L'uniforme ne confère pas de grâces spéciales. Nous nous valions à peu près tous au lycée. Parce que les uns sont allés à Saint-Cyr, tandis que les autres faisaient des médecins ou des contrôleurs aux contributions, ils ne passaient pas à une autre essence, ils n'étaient pas brusquement rendus capables de comprendre ce qui doit rester fermé à leurs anciens camarades. Non, où ceux-là pénètrent, avec la même attention qu'eux, nous pouvons pénétrer. D'autant que, certaines questions techniques mises à part, la conduite d'une guerre ou plus simplement d'une bataille reste, dans ses lignes générales, une donnée de bon sens, du plus simple bon sens, où une intelligence moyenne doit pouvoir se trouver à l'aise.

« A quoi se ramène toute la science des batailles? A ceci : qu'il faut déborder, tourner ou couper l'armée ennemie pour la mettre en posture d'infériorité, soit que sur l'une de ses ailes un parti survienne qui la prend à revers, soit qu'en un point affaibli de son centre une masse compacte ouvre une brèche. Dans tous ces cas, le soldat, accablé par le nombre, se démoralise et le grand corps organisé qu'est une armée se disloque, c'est-à-dire n'est plus à même d'obéir à la direction de son Chef. Tu verras les Généraux recourir sans cesse à ce débordement des ailes ou à cet enfoncement du centre. Les plus ingénieuses dispo-

sitions en arrivent toujours à cet unique objet et les plus grands progrès n'ont pu apporter de perfectionnement que dans les moyens d'y parvenir. Tant de simplicité étonne, mais l'expérience prouve qu'il faut pour exceller dans l'art militaire une cervelle simple, un entendement sans nuances et qui va droit au but; et si le bon sens était, comme l'affirme Descartes, la chose du monde la mieux partagée, nous verrions fleurir, fréquemment, d'estimables talents militaires. Sans compter que les victoires remportées par l'application des principes si primitifs soient-ils, sont fort rares. Le plus souvent il n'y a que tuerie et massacre, parmi des ébauches de manœuvres qui n'aboutissent point. C'est alors du courage des soldats, de leur esprit de sacrifice ou de leur valeur combative que dépend le succès, autant que du hasard. C'est pourquoi cesse de t'étonner que je me fie à mon bon sens pour juger de cet Art militaire dont tu te fais une idée mystérieuse.

Crois-moi, il n'y a rien en lui qui doive échapper à un jugement droit, habitué à confronter les faits et les causes et dont l'impartialité est assurée par le vif désir d'être utile à son pays [1]. »

Et pour ce qui est des questions techniques, les civils résoudront celle qui ressortit à leur métier. Pour la fabrication des canons ou des munitions, le tir, le transport de troupes ou le ravitaillement, l'aviation... les chimistes, les ingénieurs, les physiciens, les industriels, les commerçants s'y entendent certainement plus que les militaires, pourquoi leur retirer ces services pour les passer à l'armée ? Qui n'a vu des majors décider des opérations et même s'y aventurer, simplement parce qu'ils avaient un galon de plus ? Leur sous-ordre, parfaitement consciencieux et compétent, un maître parfois, devait se taire. La même erreur fait loi dans tous les services spéciaux. Aujourd'hui que la guerre est l'effort total de deux peuples dressés d'un contre l'autre, il est inadmissible que des militaires réclament la direction de tout, mines, laboratoires, usines, chemins de fer, postes, ravitaillement, etc., etc... Les civils qui s'y attelaient pendant la paix n'auront qu'à s'y tenir pendant la guerre, quitte à savoir désormais que tout métier est à deux tranchants, celui de la paix et celui de la guerre.

La vraie difficulté de la guerre consiste en deux choses, avoir assez de monde et de matériel, grouper ces ressources en un faisceau tout puissant.

1. page 146.

Mais ce n'est pas là une exigence spécifiquement militaire. Ce sont affaires politiques et administratives.

M. de Pierrefeu fait enfin une dernière observation qui, à mon avis, porte loin : le militaire est une chose moderne et peu naturelle.

Les Grecs et les Romains, qui ont été d'assez bons soldats, ne l'étaient qu'en temps de guerre. César jusqu'à 40 ans était un homme du monde, propriétaire, lettré, politicien. Il se fait donner une armée et le voilà général, et quel général ! En cela d'ailleurs il faisait comme n'importe quel préteur ou consul. Ces civils, l'heure venue, les circonstances le demandant, endossaient les fonctions de général comme ils avaient fait celles de juges, d'administrateurs, de légistes.

Sous l'Ancien Régime, il n'en allait pas autrement. Nos rois, bien que portant l'épée, étaient des civils, et avec eux tous les nobles. Pour eux, tout ne se réduisait pas aux armes. Par le fait, ils se tenaient en contact normal avec toute la vie de leur temps et de leur pays. C'étaient des hommes complets, et non pas des espèces de moines retranchés de la vie, clôturés dans les camps. Lorqu'ils abordaient le problème militaire, ils y apportaient une ampleur de vue, que n'a pas notre breveté état-major, qui s'est fermé toutes les ouvertures et ne connaît que sa spécialité, ses topos d'Ecole de guerre. La conduite de la guerre 1914-18, c'est trop visible, s'est ressentie de ce manque de culture générale, de cet appauvrissement de la sensibilité et de l'imagination. Le reste du monde échappe trop au militaire : il se méprend sur la diplomatie, l'opinion, la presse, le commerce, la politique, et comme, de moins en moins, c'est l'armée qui se bat, et comme, de plus en plus, c'est tout le pays qui s'oppose à la ruée ennemie, il convient désormais que la direction de la guerre passe à des hommes complets et non pas à des spécialistes, comme le sont les militaires depuis que le militaire est une carrière. Si nos civils se mettaient à étudier les problèmes de la défense nationale, un pays fertile comme le nôtre aurait vite fait de produire une méthode de guerre réellement puissante, et, à l'heure du danger, on trouverait autant qu'il est nécessaire les hommes qui, après avoir su préparer les choses, les mèneraient, en veston ou en uniforme, peu importe, à une victoire décisive, rapide et féconde.

* * *

Il faut maintenant que je retienne de ce Plutarque, si différent de son ancêtre, une ou deux choses.

D'abord une opinion sur les textes d'état-major. Ce nous sera une occasion d'apprécier les historiens actuels de la Grande Guerre et d'éclairer le problème du véritable responsable de la Marne. Nous verrons ensuite ce qu'on nous donne à penser de Joffre et de Foch.

Tout d'abord nous sommes avertis de nous méfier des histoires de la guerre. Les Madelin et les Hanotaux ont eu le tort de sertir et d'encadrer, au lieu de les discuter, les documents d'état-major. D'après M. de Pierrefeu, ces documents seraient par définition suspects.

La hiérarchie est nécessaire, surtout à l'armée, mais toute hiérarchie crée un état d'âme particulier, le besoin de se couvrir. Un militaire c'est, paraît-il, avant tout un homme qui se couvre. Un état-major, quand il passe un ordre, le formule toujours de façon que, si l'on aboutit à un fiasco, lui sorte blanc comme neige.

M. de Pierrefeu en donne quelques preuves.

Ainsi le 15 août 1914, Lanrezac est enfin autorisé à préparer un mouvement vers le Nord-Ouest, qu'il réclame depuis longtemps, et dont les événements ont montré qu'il s'imposait dès le premier jour et qu'on l'a autorisé trop tard. Mais en même temps l'état-major ajoute « *tout en se tenant prêt à marcher par l'Ardenne* » c'est-à-dire vers le Nord-Est ! Incliner carrément au Nord-Ouest 180.000 hommes avec leurs impédimenta c'est se rendre impossible, à un moment donné, de passer brusquement au Nord-Est. On ne peut pas l'ignorer à l'état-major, mais, si la marche à droite avait été incriminée, les chefs n'auraient pas manqué de sortir leur papier en disant : Oui, mais la marche à gauche était prévue, et on a eu le tort de n'en pas tenir compte.

Dans un chapitre sur *la vraie bataille de la Marne* on assiste à la discussion d'un texte bien intéressant. Il s'agit d'une lettre de Joffre, écrite le 3 septembre à M. Millerand, ministre de la guerre, et sur laquelle on se fonde pour démontrer que la manœuvre de l'armée de Paris qui décida le déclanchement de la Marne est dès lors prévue et décidée.

Je cite :

« *Notre situation dans la coalition nous fait un devoir de durer et de gagner du temps* en retenant le plus possible de forces allemandes. Nous ne pouvons le faire qu'en évitant tout accrochage décisif dans lequel nous n'aurions pas les plus grandes chances de succès...

La nécessité d'abandonner provisoirement à l'ennemi une portion plus grande du territoire national, si pénible soit-elle, ne peut suffire à nous faire accepter trop tôt une bataille générale qui se présenterait dans des conditions défavorables.

Ces considérations m'ont dicté la décision que j'ai prise.

Attendre quelques jours avant de livrer la bataille, en prenant à l'arrière le champ nécessaire pour éviter l'accrochage de nos armées. Récupérer sur nos deux armées de droite, en leur assignant des missions strictement défensives, deux corps d'armée au moins.

Recompléter et reposer nos troupes dans la plus grande mesure possible.

Préparer une *offensive prochaine en liaison avec l'armée anglaise et avec les troupes mobiles de la garnison de Paris. La région de cette offensive est choisie de* façon que, en utilisant sur certaines parties du front *des organisations d'offensives préparées*, nous puissions nous assurer la supériorité numérique dans la zone choisie par notre effort principal [1] ».

Comment ne voit-on pas que cette lettre, aujourd'hui si merveilleusement adaptée aux circonstances, est rédigée comme un topo d'école, qu'elle est conçue dans l'abstrait, qu'elle est pratiquement sans application possible et contradictoire dans les termes même. C'est le type du document fait pour rassurer un homme politique.

Eh ! quoi, la fureur d'offensive qui a soulevé le G. Q. G. depuis le début de la guerre aboutit à cette vue générale ! Que notre rôle dans la coalition est de durer ! Notre seule politique militaire, c'était celle-là, assurément, eu égard à l'attitude prévue de la Russie, qui, lente à se mettre en branle, devait en moins d'un mois constituer un immense danger pour l'Allemagne. — Mais, hélas ! un quart de la France est envahie; la bataille des frontières, engagée au mépris de toute conception de bon sens, nous a mis à deux doigts de notre perte. Bien plus, les armées russes ont subi un désastre à Tannenberg. Dans ces conditions, le terme « *durer* », prend son sens intégral. Il ne veut point dire *remettre au lendemain, à quelques jours*, il signifie nettement « attendre », attendre quoi ? Que l'action de la Russie se produise et force l'Allemagne à rappeler sur le front oriental une partie de ses forces. Et cela peut être long maintenant ! J'admire qu'on puisse

1. Que ces dernières lignes sont vagues! Un des points où sera donné l'effort principal, n'est-il pas justement le flanc droit de Kluck? Or, loin de chercher à se ménager de ce côté la supériorité numérique, Joffre refusera à Galliéni les troupes réclamées avec insistance par celui-ci, en vue de nourrir l'attaque de la VI[e] armée.

songer le 3 septembre à cette solution de patience quand l'ennemi s'avance à marche forcée sur Paris. — Cela donne, direz-vous, la mesure du sang froid de Joffre.

Je n'en disconviens pas. Mais alors pourquoi, dans le même ordre, trouve-t-on quelques lignes plus bas : *attendre quelques jours* avant de livrer la bataille et parle-t-on de : *préparer l'offensive prochaine* qui contredit nettement cette politique de durée ?

Bien mieux, cette offensive prochaine, on doit la déclancher en liaison avec l'Armée britannique et la garnison de Paris; c'est donc qu'elle va être imminente, nos Armées ne reculeront plus guère. Et, en effet, la position fortifiée fixée dans l'Instruction du 1er septembre est la limite extrême de notre recul. Si l'on veut concilier ces deux notions contradictoires de durée, il faut supposer que Joffre espère pouvoir s'arrêter, se fortifier puissamment sur la rive gauche de la Seine et repartir de là pour une offensive, au moment favorable, probablement quand lui parviendra la nouvelle des premières victoires russes. Même en admettant qu'une telle liberté d'action lui soit possible, croyez-vous vraiment qu'établie à cette distance de Paris (80 kilomètres), notre armée de campagne pourra agir en liaison avec la garnison du Camp retranché ? Les Anglais auront beau se tenir entre Melun et Juvisy, l'intervalle n'en restera pas moins fort grand et notre aile gauche devra serrer Paris. Même si Joffre n'ignore plus, le 3 septembre, que Von Kluck se détourne de la capitale pour tenter de déborder notre aile gauche, il doit penser que, continuant sa marche en avant à notre poursuite, Von Kluck prendra soin de masquer Paris à l'Est, avec des forces importantes, dès qu'il sera à sa hauteur. Les forces du Camp retranché seront certainement trop occupées à défendre étroitement les abords de la ville, pour pouvoir manœuvrer au profit de la bataille générale. Et si Joffre, comme c'est probable, continue à croire que Von Kluck va directement investir Paris, il doit penser à plus forte raison que le Camp retranché, isolé et aux prises avec l'ennemi, est impuissant à lui rendre aucun service. De toutes façons la fameuse phrase : « *Préparer une offensive prochaine en liaison avec l'armée anglaise et les troupes de la garnison* », dont la lecture semble indiquer aujourd'hui la claire et nette prescience de la manœuvre de Maunoury, ne peut être qu'une phrase de précaution, sans aucun rapport avec la réalité quand elle fut écrite [1].

Et maintenant un mot sur les chefs.

J'aurai toujours de la peine à voir du génie chez Joffre. L'éclair et l'élan lui manquent. Sa qualité de *cunctator*, certainement im-

1. p. 98-102.

pressionnante et qui lui a permis de ne pas perdre la tête au cours d'un désastre inimaginable — car on ne dira jamais assez que la défaite des frontières et la ruée *nach Paris* nous a mis à un cheveu de la ruine définitive — cette tranquillité dans la tempête suppose une splendide santé, une grande confiance en soi, de la force d'âme, qualités précieuses. Mais certains indices semblent dénoncer que s'y mêlait une certaine incapacité de comprendre. A Verdun la sérénité du chef a tout l'air d'être de la somnolence. Chez Clemenceau, chez Foch, on sent une réaction, un frémissement, la vibration d'une volonté qui se tend. Chez Joffre, non. On a plutôt l'impression de quelqu'un qui ne se rend pas tout à fait compte, et qui ne garde qu'à cause de cela toute sa liberté d'esprit. Cela n'a rien d'épique et on se demande comment on se monte jusqu'à parler de génie, de grand capitaine. Foch lui paraît très supérieur. Je sais que je ne suis rien, mais pourtant je juge des hommes tous les jours, c'est même mon métier, et je l'espère, ne me trompe pas plus qu'un autre ! Et après tout j'en sais plus sur Joffre et sur Foch que sur beaucoup d'hommes à qui j'ai souvent parlé. Eh ! bien, que voulez-vous ? j'ai beau faire, je n'ai pas chez eux l'impression du génie. On constate en Foch des dons supérieurs, en particulier plus d'intelligence, plus d'illumination. Mais cela n'en fait pas, oh ! non, un rival de Napoléon.

Un fait qui domine cette guerre, c'est que tous les chefs ont été dépassés par les événements. La guerre n'a pas été gagnée par eux, sauf la Marne qui revient à Galliéni, mais par le soldat français qui a été au-dessus de tout. Oui, c'est pour moi le caractère de cette guerre que Lundendorf, qui avait des parties exceptionnellles, a été battu uniquement parce que le soldat français n'a pas voulu être vaincu. Je dis là une énormité mais du moins je la dis sous la seule pression de l'évidence, et sans l'intention, n'étant aucunement candidat, de flatter le peuple, la masse, l'électeur. Mais réfléchissons. La guerre étant réduite au front continu, et ne comportant plus aucune véritable manœuvre du côté français, Ludendorf n'a été brisé dans toutes ses tentatives que parce que le soldat français ne consentait pas à lâcher pied. A force de frapper contre ce sublime entêté l'allemand a brisé ses armes et s'est trouvé à merci. Etudiez Napoléon, vous constaterez bien autre chose. L'Espagne, la Russie ou Waterloo mis à part, il a généralement manœuvré son adversaire, conduit la guerre comme un bretteur conduit un duel. Je ne vois pas cela chez Foch. Et le portrait que nous en trace Pierre-

feu, si différent de celui qu'on nous peint officiellement, me paraît criant de vérité, en tout cas il cadre admirablement avec les faits. Foch n'est pas sot, certes ! Il est même supérieurement intelligent, mais dans l'action — le professeur, c'est autre chose, mais il ne nous intéresse pas ici où il s'agit de la guerre — ce n'est pas un calculateur et surtout il ne voit pas loin. C'est une machine à donner des coups. Mais là il est admirable. Il pose en principe — et qu'on m'entende bien : il le met en pratique, son principe, sans y faillir un instant, malgré des circonstances où un cœur moins sublime eût flanché — il pose en principe qu'une situation n'est jamais perdue, qu'on n'est jamais surpris, coupé, tourné, qu'il n'y a jamais de raisons de se rendre, — qu'il suffit de rendre coup pour coup. On ne peut contester que ce ne soit merveilleux de cran, mais ce n'en est pas moins faible comme doctrine. Galliéni aurait vu plus loin, et Napoléon aussi, je pense.

Dans son chapitre *Avec l'ombre de Napoléon*, M. de Pierrefeu exprime une idée qui est certainement la sienne, mais qu'il jette à travers un dialogue plaisant, par respect humain, pour pouvoir s'excuser quand on le traitera d'impérialiste, de brutal, et d'inhumain, et cette idée, à mon avis, ouvre un jour douloureux sur les insuffisances de Foch :

La sentimentalité, Monsieur, savez-vous qu'elle a fait perdre aux Français les bénéfices de la grande guerre ? Rappelez-vous l'attitude du maréchal Foch, au début de novembre 1918, quand les Allemands envoyèrent une délégation pour traiter de l'armistice. Foch était sur le point de lancer une large attaque en Lorraine, la ligne de retraite des Allemands allait être coupée. C'était pour eux un désastre, pour nous une immense victoire. L'Allemagne écrasée n'aurait pu nier sa défaite. Hélas ! l'illustre maréchal, pour des raisons d'humanité, renonça à ce triomphe contre un chiffon de papier, trois jours avant l'heure fixée pour l'offensive de Lorraine. Je ne sais exactement ce que j'aurais fait à sa place, mais j'affirme que la délégation ennemie ne fût pas arrivée trois jours trop tôt. Elle se fût égarée dans nos lignes, un subalterne ignorant et grossier l'aurait arrêtée et emprisonnée on ne sait où, sans en rendre compte ; un malheureux hasard aurait fait renaître la bataille à l'endroit même où la délégation allait pénétrer dans notre zone. Ou encore, j'aurais feint d'avoir reçu un affront, et j'aurais rompu brutalement après avoir fait traîner les choses jusqu'à l'heure H qui eût achevé le triomphe du droit sur la force déloyale.

Oh ! oui Bonaparte, qui ne suivait qu'assez vaguement les ordres du Directoire, ne se serait jamais laissé arracher la victoire dans de pareilles conditions, surtout voyant, ce qui était le cas, que cette victoire c'était encore plus à la France qu'à lui qu'on l'arracherait, et qu'en ce faisant ce n'était pas un peu de gloire mais la raison même de toute la guerre qu'on supprimait. Foch, lui, n'a pas trouvé de solution à cette difficulté [1]. Un homme qui ne domine pas la situation n'est pas de premier ordre.

Mais on me répondra justement qu'aujourd'hui le général n'a rien à voir avec les traités. Il n'est que soldat, et à vouloir être davantage il manque à toutes les conditions que lui font des ordres de service. Fort bien, mais alors ce n'est pas à lui à mener la guerre : c'est ce que soutient M. de Pierrefeu. Napoléon, qui se piquait de n'être pas un soldat, et qui a prouvé en tout cas qu'il était plus que cela, savait faire un traité ; pour cela il menait sa guerre d'après le traité qu'il avait en vue. Il avait, lui, de l'ampleur d'esprit et le droit d'en avoir. C'est cette ampleur d'esprit, cette imagination, nécessaires au salut du pays, que M. de Pierrefeu voudrait nous rendre en temps de guerre, en élargissant le concept du chef de guerre.

***

Et maintenant venons-en au système essentiel de M. de Pierrefeu.

Il peut se résumer ainsi : 4 ans de guerre, 1.500.000 Français tués, 10 départements détruits, des centaines de milliards volatilisés, et cela pour à peu près rien, on nous fera difficilement croire que ce ce soit un chef-d'œuvre, que ceux qui l'ont réalisé soient les plus grands hommes du monde et ne méritent que notre reconnaissance. Si les chefs de la guerre avaient été réellement des as, — et, s'ils ne l'étaient pas, pourquoi acceptaient-ils leur poste ? — ils auraient dû faire une guerre courte, économique, et efficace. Comment auraient-ils dû faire ? M. de Pierrefeu ne se charge pas de le dire, ce n'est pas son métier, mais ce qu'il peut dire, et ce qu'il dit avec une extraordinaire netteté, c'est comment on a fait, comment on n'aurait pas dû faire, et comment il faut exiger que — quoi qu'on en ait — on ne fasse plus.

1. Il a avoué qu'il avait imposé des conditions d'armistice telles qu'il pensait bien qu'on les refuserait. Hélas ! il ne connaissait pas la véritable situation de l'ennemi.

La guerre a été conduite sous l'influence d'une idée : *l'offensive.* Et c'est l'offensive que M. de Pierrefeu étudie pendant tout son livre. Et d'abord qu'est-ce que l'offensive ? Ce n'est pas la simple attaque. Il est bien évident qu'il n'y a pas de guerre sans attaque. Un jour ou l'autre, il faut prendre la responsabilité de foncer sur l'ennemi, si temporisateur que soit le général, si défensive que soit la guerre; mais la riposte et le coup final s'appellent alors la contre-offensive. Ce n'est pas du tout l'offensive telle que l'entend la doctrine qui a présidé à la guerre. L'offensive c'est l'attaque d'abord, encore et toujours. Le chef, persuadé que celui qui attaque a toujours raison, c'est-à-dire raison de l'adversaire, doit attaquer tout de suite et sans aucune hésitation et en toute hypothèse. Pour être plus sûr d'attaquer à fond et sans restriction, sans aucune de ces hésitations d'esprit qui enlèvent de sa fermeté au coup, il ne doit considérer ni le nombre, ni la situation, ni l'armement de l'adversaire. Tout calcul, toute mesure de prudence diminueraient en lui l'assurance et donc l'efficacité de son coup. Grâce au magnétisme du chef, l'armée devient une masse terrible qui va à l'ennemi comme un obus. Alors, et alors seulement, elle est irrésistible.

Voyons maintenant rapidement les événements.

Au début Joffre[1] décide d'attaquer en Alsace vers Mézières et vers Sarrebourg. Son idée était simple. L'armée allemande se déploie en fer à cheval, son aile gauche défendant l'Alsace-Lorraine, son centre et sa droite envahissent la Belgique. Par un long détour, mais qui du moins constitue le chemin le moins défendu, elle essaie de tomber sur le dos de notre armée rangée le long de la frontière Alsace-Lorraine. S'allongeant ainsi, l'armée allemande s'amincit et s'affaiblit, son attaque dans notre dos n'est plus très dangereuse. En revanche, nous, allant au plus court, nous tombons de toutes nos forces sur l'aile gauche amoindrie, sur laquelle s'appuie en pivotant toute l'armée allemande, et, du coup, nous faisons tout sauter; le centre et l'aile marchante restent en l'air et on les ramassera comme on voudra.

Il n'y avait que deux petits inconvénients à ce beau système, inconvénients dont, en vertu de la méthode de l'offensive à tout coup, on avait négligé de s'informer, et qu'on aurait pu, sinon connaître avec précision, du moins soupçonner, rien qu'à supposer

1. On ne voit pas très bien d'abord pourquoi Joffre, qui suggère si peu l'idée du foudre de guerre, Condé ou Foch, la panthère que suppose cette doctrine, en vint à choisir cette méthode, mais M. de Pierrefeu l'explique très bien.

nos adversaires aussi intelligents que nous. L'aile gauche d'Alsace-Lorraine devait avoir compensé son affaiblissement numérique par son armement et une utilisation du terrain aussi parfaite que possible. Et, de fait, nos armées s'engagèrent dans des régions naturellement impraticables, et qui, en plus, avaient été merveilleusement travaillées et fortifiées. On entra dans un traquenard. Et voici la seconde erreur : on se trouva en face d'effectifs impressionnants, l'Allemagne avait trouvé le moyen, sans que nous nous en doutions, d'incorporer 20 corps de réserve dans son armée de première ligne[1].

Jusqu'au dernier moment, malgré les protestations de Lanrezac qui comprenait la folie de cette tentative, Joffre s'obstina et cela nous valut Morhange et Charleroi.

Donc un esprit d'audace, inintelligent parce que systématiquement inattentif aux conditions réelles du combat, voilà ce que signifie la doctrine de l'offensive. — Il faut insister sur ce second élément : un certain manque d'intelligence. L'offensive implique une double impuissance, d'abord à voir les faits et ensuite à imaginer des solutions. Qui cogne pour cogner cogne au hasard et cogne sans savoir varier ses coups.

La chose fut sensible à la bataille de l'Aisne.

Grisé par la Marne, on pousse l'ennemi. Comme il fait sérieusement front, renonçant à l'enfoncer, on travaille à déborder son aile droite, la seule que l'on puisse manœuvrer, l'autre étant solidement appuyée aux frontières. L'Allemand répond à ce mouvement en faisant glisser des troupes qui tentent à leur tour de déborder notre gauche, et ainsi, de déplacement en déplacement, la bataille coule vers la mer, et l'on aboutit au fameux front qui va de la mer en Suisse.

Dans cette bataille, les armées étant d'égale force, il n'y avait aucun espoir d'aboutir, notre état-major ne l'a pas vu ou du moins n'a pas su trouver, créer au besoin, une solution. Le chef de l'armée, chef de la guerre, était hypnotisé par son combat et réduisait

1. On dira, et non sans raison, que la politique a privé l'armée de son magnifique service de renseignements et que c'est cette lacune qui nous a laissé ignorer et les conditions défensives de l'Allemagne et sa méthode de mobilisation. Mais sans nier la responsabilité de la politique en cette affaire, on doit bien avouer que la méthode de l'offensive telle que nous la décrivons est opposée par essence à toute information préalable, puisque cela risquerait en découvrant les difficultés de diminuer le moral, unique facteur de la victoire, selon cette méthode simpliste, à qui M. de Pierrefeu reproche justement, non d'être entièrement fausse, mais d'être fausse par son exclusivisme abusif.

tout à son armée. Il n'a pas vu le reste du pays; il n'a cherché de solution que dans les opérations de ses troupes. A la Marne, pourtant, il avait été sauvé parce que Galliéni, qui n'était pas pris dans les remous du combat, ayant la tête libre, avait eu l'idée de former puis d'utiliser des troupes qui, jetées sans qu'on s'y attendît dans la mêlée, y produisirent un revirement décisif. C'est ce qui aurait dû se produire à l'Aisne. Un chef moins engagé par la bataille se serait dit que, dans le Nord et le Nord-Ouest encore libres, il y avait, dispersés, médiocres mais enfin réels, les éléments d'une armée nouvelle, qui aurait, en tombant dans le dos de l'ennemi, créé par le seul avantage de la position et de la surprise, un nouveau revirement et ramené cette fois l'ennemi jusqu'en Allemagne. Le sens du réel a manqué : on n'a pas vu l'ensemble des données; l'invention aussi, on n'a pas trouvé de solution. Toujours le défaut de l'offensive en soi et du militaire qui ne voit que le côté tactique des choses.

Nous voici maintenant au front continu. M. de Pierrefeu proclame que ce système est la fin même de l'art militaire et le plus clair bénéfice de la bataille de l'Aisne, un raté merveilleux qu'on voudrait monter en victoire. Avec le front, toute espèce d'opération est impossible. Les armées terrées sont indéracinables. Il fallait — et c'était la solution — empêcher à tout prix la formation de ce front continu ou courir le risque de le rompre par sa propre initiative. Mais personne ne l'osa. On s'hypnotisa sur la percée, véritable chimère, parfaite absurdité, comme l'expérience l'a prouvé. Elle est impossible, quand on a les chemins de fer et les autos qui permettent de jeter des bataillons et des divisions dans les trous aussitôt qu'ils se forment. Un chef confiant dans son génie, croyant à l'art militaire, aurait hardiment renoncé au front. Il aurait rassemblé ses troupes au lieu de les disperser d'une frontière à l'autre, et sur le terrain ainsi dégagé et où aurait dû le suivre l'ennemi, il aurait livré sa bataille. Ou encore il aurait fait semblant de laisser crever son front, et, ayant tout organisé pour former plusieurs armées, avec les éléments disjoints, il aurait laissé l'ennemi s'avancer entre elles pour l'écraser. Bref, il aurait conçu et osé quelque chose, mais, de part et d'autre, l'imagination et l'audace ont manqué. Est-ce là du génie ? On s'en est tenu au front, méthode de beaucoup la plus basse, méthode qui n'en était pas une, et de par ailleurs la plus onéreuse, car enfin quatre ans de combats supposent un gaspillage de vies et

d'argent infiniment supérieur à ce que donnera jamais une ou deux grandes batailles, qui, elles, eussent décidé de tout.

Mais, puisqu'on s'en tenait au front, une seule solution s'imposait : s'établir dans la plus économique défensive et attendre que les alliances aient assuré aux Alliés une supériorité numérique telle que, rien qu'en pesant sur le front adverse, elle le fît plier puis céder. Tout revenait donc à tenir jusqu'à la mise en ligne des contingents américains. C'est ce que M. de Pierrefeu appelle le reflux. Oui, tout était là, économiser les hommes jusqu'à l'arrivée de suffisants renforts. Un seul général l'a compris. Pétain, véritable *cunctator*, habile, prudent, sage, le seul qui, depuis la Marne, ait, au gré de M. de Pierrefeu, introduit le bon sens dans la guerre. Ce n'est pas un génie, car il n'a pas inventé de solution, mais il a agi comme un honnête général qui donne à la difficulté sa solution obvie. Tous les autres, Joffre, Nivelle, Foch se sont obstinés à l'offensive. Ils ont rêvé de percer, et, comme percer était impossible jusqu'à l'absurdité, ils se trouvent avoir vu les choses à rebours de la vérité, et quatre ans d'insuccès n'ont pu leur ouvrir les yeux ! Ils ont été obsédés de l'idée de lancer leurs troupes à l'attaque. Ludendorff fut aussi et plus fou qu'eux, heureusement. Lui non plus n'a pas conçu autre chose que le front continu et la percée, et, quand la défection de la Russie lui assura la supériorité numérique, il put à loisir faire la preuve de l'impossibilité de la percée. Si, avec des adversaires comme nous, elle avait été possible, il avait trop bien calculé, frappé trop juste et trop fort pour ne pas aboutir. Mais non seulement elle était impossible, elle était encore follement dispendieuse. Il l'apprit vite à ses dépens, lui qui, en quelques mois, descendit bientôt d'une énorme supériorité numérique à égalité.

Ce qui est curieux, c'est que Foch n'en fut pas éclairé une minute. Il persista dans la même erreur que son adversaire. Après Joffre, après Nivelle, malgré Pétain, il reste possédé de l'esprit d'offensive. C'est visible par ses ordres. Loin de songer à conserver ses troupes et à se rendre possible la soudure, il n'a eu dans l'idée que d'attaquer. Toujours il monte une attaque. Heureusement que, *chaque fois*, car la Providence s'est montrée bonne pour la France, il est prévenu par Ludendorf, toujours prêt le premier ; et c'est la Providence seule qui l'oblige, bien malgré lui, à garder la défensive jusqu'à l'heure critique où les Américains sont là et où l'ennemi est usé.

La conclusion que M. de Pierrefeu dégage de tout ceci est simple :

la guerre sera désormais nationale; c'est le pays et non l'armée qui passera de la paix à la guerre, de l'atelier aux champs et non plus de la caserne au combat. Il faut donc se décider à déterminer dès aujourd'hui la part énorme qui revient aux civils dans la mêlée et à la leur donner complète.

De par ailleurs, deux peuples représentant des disponibilités et comme des profondeurs infinies, on ne peut plus espérer qu deux armées décident, en une rencontre ou deux, de la défaite ou de la victoire. Il faut alors s'en tenir à une défensive savante qui est infiniment moins usante que l'offensive. Et ce n'est que lorsque l'agresseur se sera usé à attaquer que l'on devra lui porter un coup qui sera le coup final.

Je n'ai pas la prétention d'avoir résumé dans ses détails et avec ses nuances un livre où les idées abondent, où l'intelligence fuse dans toutes les directions. Mais je crois avoir exposé impartialement, l'essentiel des idées de M. de Pierrefeu. Ces idées ont choqué. On s'est, je l'ai dit, répandu en griefs. Ces griefs sont-ils fondés? Je ne le sais pas bien; mais ce que je puis dire c'est que, si le Plutarque de M. de Pierrefeu est libre et rude, partout il est sérieux, partout il fait penser et il semble bien devoir en sortir une rénovation des méthodes de guerre. Tout y est aveuglant de bon sens, et tout y est tonique.

En revanche, ses contradicteurs m'ont paru s'en tenir aux affirmations gratuites ou aux arguments à côté. Moins encore que M. de Pierrefeu je suis critique militaire, mais si son livre ne m'avait pas convaincu, cette manière de maintenir quand même contre lui ce qu'il avait fortement réfuté, de n'opposer à ses arguments que des affirmations sans preuves, m'aurait gagné à sa cause.

Charles RUDE.

Vie Artistique

Russie

Nicolas Roerich.

Certains, peu instruits de la force immense inhérente à tout ce qui est beau, pouvaient craindre qu'avec l'effondrement de la puissance de la Russie, l'art russe ne tombât lui aussi : l'Art d'un peuple ruiné, qui se déchire lui-même jusqu'aux entrailles, qui en quelques années détruit un grand empire que les siècles avaient péniblement édifié, mérite-t-il l'admiration ou même l'attention ? Comme ces gens de peu de foi se trompaient! Jamais l'essor de l'art russe à travers le monde n'a été aussi magnifique, jamais ses triomphes n'ont été aussi éclatants. Le peuple russe, a dit un de ses grands historiens, est, avant tout, un peuple colonisateur : franchissant les fleuves et les montagnes il a poussé sa charrue jusqu'aux rivages du Pacifique, jusqu'aux hauts plateaux de l'Asie. Au milieu de la tourmente universelle l'art russe a repris cette tradition nationale. Il s'est élancé à travers le vaste monde, il est devenu nomade. « L'oiseau de feu » légendaire est devenu un oiseau-migrateur.

Des théâtres russe s'ouvrent un peu partout; des expositions d'art russes s'organisent; les ouvrages littéraires russes sont plus lus que jamais.

Un des ambassadeurs de l'art russe, un des plénipotentiaires de la seule souveraineté qui résiste aux guerres et aux révolutions, de la souveraineté du Beau, est actuellement parmi nous : Nicolas Roerich — un des maîtres de la peinture russe contemporaine.

Il revient du Nouveau Monde qui lui a accordé non pas un de ces succès bruyants et insipides qu'il est convenu d'appeler sensationnels, mais une sorte de culte et de vénération. Son art a laissé sur l'esprit des Américains une empreinte profonde et durable. L'enthousiasme des foules qui se pressaient aux expositions de ses tableaux

et l'admiration des élites qui se groupaient autour de lui et de son œuvre ne se sont pas traduits par des ovations seulement, mais par des créations. Un « Musée Roerich » a été fondé à New York, où près de trois cents tableaux du maître ont été réunis : ainsi, le souvenir de sa visite sera perpétué dans la mémoire de la grande cité haletante. En outre, quelques idées chères au grand artiste ont été réalisées. Un « Institut des Arts-Unis » (Master Institute of United Arts) a été créé, à New York aussi : toutes les formes de l'art, harmonieusement unies, depuis l'architecture jusqu'à la musique, y sont enseignées par des maîtres éminents, sous la direction générale de M. Roerich; une société appelée « Corona Mundi » et qui se propose d'établir des échanges d'œuvres d'art entre les Musées et les collections des différents pays et de servir aussi de lien entre les artistes et le public, a été créée, sous la Présidence d'honneur du maître russe. Ainsi la création de trois institutions, dont l'importance grandit de jour en jour, est venue consacrer le triomphe de Nicolas Rœrich en Amérique.

Sa tâche aux Etats-Unis accomplie, le maître est revenu vers cette pauvre vieille Europe, aux traits durcis et tourmentés par de longues années d'épreuves sanglantes. Il a voulu la revoir encore, avant de partir pour l'Orient, pour les solitudes et les temples de l'Asie qui depuis toujours l'attirent et le fascinent, et au milieu desquels il ira chercher de nouvelles inspirations.

A Paris, Roerich n'est pas un étranger : ses toiles depuis longtemps déjà l'y ont précédé - aux Salons d'Automne, au Louvre (Pavillon de Marsan), au Musée du Luxembourg. Ne sont-ce pas là les plus belles « lettres de citoyenneté » qu'on puisse obtenir de la grande capitale ? D'ailleurs il y est venu lui-même autrefois, au début de sa merveilleuse carrière, pour y travailler à l'atelier renommé de Fernand Cormon.

Nicolas Roerich est né en 1874, d'un antique famille dont le nom même, aux consonnances varègues, fait revivre le souvenir des premiers âges de la Russie. Ces lointaines origines nordiques ont, sans nul doute, contribué à faire de lui un évocateur inégalé des pays du Nord, de leur douce lumière, de leurs lacs immobiles, de leurs rochers frissonnants. Les longs séjours que, durant son enfance et sa jeunesse, il fit à Isvara, propriété de son père, fortifia en lui l'amour de la nature septentrionale.

De 1893 à 1897, M. Roerich fit son droit à l'Université de Pétrograd. En même temps il suivait à l'Académie des Beaux-Arts

l'enseignement du Professeur Kouindji, le célèbre paysagiste russe. En 1897, déjà, un de ses tableaux fut acquis par la Galerie Trétiakoff, à Moscou, ce qui était un grand honneur pour un artiste de vingt trois ans. Après son séjour à Paris, que nous avons déjà mentionné, M. Roerich revint en Russie où il fut bientôt nommé Secrétaire de la Société Impériale pour l'Encouragement des Beaux-Arts (1901). Quelques années plus tard il devenait directeur de l'Ecole d'art organisée par cette Société et qui était le plus important établissement d'enseignement artistique en Russie.

M. Rœrich a été le premier président du groupement artistique bien connu « Le Monde des Arts » dont firent partie la plupart des maîtres de la peinture russe, Seroff, Vroubel, Somoff, Bakst, Benois. L'Académie Impériale des Beaux-Arts l'accueillit dans son sein, ainsi que de nombreuses sociétés artistiques étrangères. La première exposition à l'étranger des œuvres de M. Rœrich date de 1904.

La Russie antique, placée sur la route qui menait de Scandinavie à Byzance et aussi sur la route des invasions qu'inlassablement l'Orient déversait sur l'Occident, apprit de bonne heure à connaître les civilisations les plus variées, les peuples les plus divers, depuis les rudes vikings scandinaves bardés de fer jusqu'aux Grecs raffinés, depuis les Pétchénègues errants dans l'immensité des steppes jusqu'aux hordes victorieuses de Gengis-Khan. En une somptueuse harmonie de couleurs, l'œuvre de M. Roerich reflète tous ces éléments qui, à diverses époques, contribuèrent à la formation du génie particulier de l'ancienne Russie. L'imagination la plus féconde, même appuyée sur la plus solide érudition, serait incapable de faire revivre ainsi les légendes et les épopées. Il faut pour cela être, pour ainsi dire, en communion directe avec l'âme des siècles révolus.

Voici saint Procope assis sur un haut promontoire et bénissant les voyageurs inconnus dont les esquifs sillonnent le fleuve qui se déroule à ses pieds.

Voici « L'Appel des Cloches » qui fait tressaillir les murs et les portiques du vieux Pskoff... Voici une blanche église de Souzdal... Voici un preux varègue, chercheur de gloire, s'embarquant pour l'inconnu... Voici, au milieu d'un paysage de soleil et de neige, saint Tiron, découvrant une flèche qui lui apporte un céleste message... Voici un ermite cheminant lentement sur la berge déserte du « Lac Sacré ».

Les Saints, au front nimbé d'auréole, les mages, les héros, les

navigateurs peints par Roerich vivent; et les paysages au milieu desquels nous les apercevons — toutes ces chapelles et ces monastères silencieux, cette mer aux îlots glauques, ces granits chatoyants, ces nuages diaprés — sont eux aussi animés d'une vie intérieure intense, car dans les tableaux de Roerich les personnages ne sont jamais séparés du fond, ils font partie de la nature. M. Roerich disait un jour : « L'homme ne peut être le roi de la nature; il en est le disciple; je n'ai jamais été enclin à peindre de simples portraits: la place de l'homme dans l'univers c'est cela qui importe. »

Il n'est pas surprenant qu'un artiste qui pénètre ainsi l'esprit des lointaines époques de l'histoire de l'humanité, ait vu plus loin encore et nous ait révélé, en des paysages de rêve, l'image splendide du monde préhistorique. Voici un de ces tableaux évocateurs : « L'Appel au soleil ». Des vagues, dont on sent la fraîcheur juvénile, déferlent sur des pierres et des sables luisants ;sur ce rivage qui semble tout neuf, à peine émergé du chaos primitif, quelques hommes dansent, élevant leurs bras vers le soleil dans un geste joyeux de reconnaissance pour l'astre vivifiant. Ou encore : dans le calme ineffable du monde naissant à la vie, un aïeul joue d'un instrument rustique; des ours, ignorants encore la crainte de l'homme et la lutte sauvage entre les êtres, l'écoutent paisiblement.

Procédant lui-même, à maintes reprises, à des fouilles archéologiques dans les tumuli de la Russie, M. Roerich a réuni à Pétrograd une collection de près de 75.000 objets se rapportant à l'âge de pierre. Ce lointain passé de l'homme a toujours pour M. Roerich un attrait particulier. En effet, n'est-il pas frappant que c'est presque uniquement par les vestiges de leur art que nous connaissons les premiers habitants du globe ? Leur langage n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais leurs dessins, leurs silex sculptés ont défié les millénaires. L'œuvre d'art a survécu aux cataclysmes géologiques et aux bouleversements de l'histoire. La matière, sur laquelle a été imprimé le sceau indélébile de l'Esprit, devient impérissable.

Aussi, nombreuses sont les toiles de M. Roerich qui reflètent les aspects de ce monde très ancien.

Il est caractéristique du génie de M. Roerich, de l'universalité de sa compréhension de l'Art, que sa ferveur pour les premiers souvenirs de l'humanité se concilie avec un amour éclairé et ardent de l'Art évolué, de la Beauté raffinée qu'incarnent les œuvres des maîtres italiens ou flamands; il avait à Pétrograd une collection remarquable de ces œuvres. D'autre part, il a pu peindre, avec une

connaissance parfaite du romantisme occidental, des décors admirables pour la « Princesse Maleine » de Maeterlinck.

Mais l'artiste, le penseur est tourné vers l'avenir. Il y a dans l'œuvre de M. Roerich des traits réellement prophétiques. Vers 1913-1914, à la veille de la grande guerre, ses tableaux sont comme remplis d'une inquiétude toujours croissante, d'une immense tristesse devant les périls et les dévastations qui approchent.

C'est la « Cité condamnée » : une ville toute blanche, avec ses tours altières et ses hautes coupoles, encerclée par un énorme serpent qui lentement referme sur elle ses anneaux meurtriers. « Les Actes des hommes » : quelques sages méditent douloureusement parmi les ruines accumulées par la fureur humaine. « L'Ange dernier » : apparition soudaine, au milieu des nuées incandescentes, de l'inexorable justicier, tenant à la main la lance sacrée. Combien d'autres toiles encore qui semblaient inintelligibles alors et à qui, depuis, les événements se sont chargés de donner une si terrible signification !

Mais ces visions pleines de frémissements ne sont pas les seules que nous donne le grand artiste russe. Il nous entraîne à sa suite, au fond de l'Orient, dans des sites mystérieux et magnifiques, où retentissent des paroles et des incantations oubliées.

L'Orient de Roerich n'est pas cet assemblage de « turqueries » ou de « japoneries » auxquelles on est habitué. C'est un Orient très lointain, très antique, l'Orient des grands Empires disparus, des sages et des prophètes. J'ai vu, en 1920, à Londres, Rabindranath Tagore, le célèbre poète et philosophe hindou, s'émerveiller dans l'atelier de M. Roerich de la fidélité avec laquelle le maître russe avait su, en quelques panneaux, rendre l'esprit de l'Inde de jadis.

Voici encore une vision de l'Orient de Roerich, « La limite du Royaume » : devant une chaîne à la fois légère et formidable de montagnes étincelantes, dans une lumière étrange, un roi se tient immobile; figé en une attitude hiératique, entouré de sages et de dignitaires aux riches simarres multicolores, il contemple les limites inviolées de son royaume songeant sans doute à tous les mystères et à toutes les merveilles que recèlent les terres lointaines et le ciel infini.

Chaque tableau de M. Roerich a une signification particulière, chacun d'eux est l'expression d'une pensée profonde. Ce que d'autres interprètent en une lourde rhétorique, M. Roerich l'exprime par la magie des lignes et des couleurs. Cependant le maître russe ne s'est pas borné à traduire sur ses toiles seulement le message de joie et de beauté qu'il apporte aux hommes. Il a publié, tant en Russie

qu'a l'étranger, de nombreux écrits, où il développe les principes conducteurs de sa pensée.

M. Roerich croit que c'est la beauté qui rénovera le monde; mais il faut qu'elle pénètre tout, qu'elle s'affirme à tout moment. Lorsqu'on ne fait que professer un idéal, on reste un simple idéologue; il faut mettre l'idéal en action. M. Roerich n'est pas un de ces rêveurs qui parlent d'un idéal, sans jamais le servir. Les institutions créées sous son impulsion, et que nous avons mentionnées au début de ces pages, sont là pour témoigner de l'esprit réalisateur du maître russe.

Il demande à chacun de faire quelque chose pour la Beauté. La Beauté créera une harmonie de plus en plus ample, de plus en plus parfaite. Cette harmonie ne consistera pas en une uniformisation; elle préconise l'épanouissement complet de toutes les individualités. Y a-t-il uniformité dans les réunions harmonieuses de couleurs ou de sons? Non pas.

Cette vie supérieure, faite de joies toujours renouvelées et dont l'Art est la manifestation la plus éclatante, est accessible à tous; pourvu qu'on y vienne avec un cœur pur et le ferme désir de servir la Beauté. Car il faut agir pratiquement au milieu et malgré le tumulte de nos villes, malgré le poids écrasant de nos labeurs quotidiens.

L'appel de M. Roerich s'adresse particulièrement à la jeunesse, à ces « jeunes cœurs qui cherchent quelque chose de réel et de magnifique ». Qu'ils viennent à la Beauté, à l'Art, au Savoir, qu'ils essayent de participer aux « efforts créateurs » qui transformeront peu à peu notre « civilisation mécanique » en une vraie « culture de l'Esprit »...

Georges CHKLAVER.

L'Empire de Roerich

Il est impossible de ne pas admirer Roerich. On ne peut passer près de ses toiles précieuses sans éprouver une émotion profonde. Même pour le profane qui ne perçoit l'art que vaguement et comme à travers un rêve et qui ne l'accepte qu'en tant qu'il reproduit la réalité familière, les tableaux de Roerich sont remplis d'un charme étrange : ainsi une pie admire un diamant, tout en ignorant sa grande et particulière valeur pour les hommes. Car la richesse des couleurs

de Roerich est sans borne et sans borne aussi est sa munificence toujours imprévue, toujours réjouissante pour les yeux et l'esprit. Voir un tableau de Roerich — c'est toujours voir quelque chose de nouveau, quelque chose qu'on n'a encore jamais et nulle part vu, pas même parmi les œuvres de Roerich...

Il y a d'excellents artistes qui rappellent toujours quelqu'un ou quelque chose. Roerich ne peut que rappeler ces rêves enchantés et sacrés qui n'apparaissent qu'aux adolescents purs et aux patriarches et qui pour un instant unissent leurs âmes mortelles au monde des divines révélations. Ainsi, même sans comprendre Roerich, parfois en ne l'aimant pas, car le profane n'aime pas ce qui est mystérieux et incompréhensible, la foule salue docilement sa claire beauté. Et ainsi le chemin de Roerich est le chemin de la gloire. Le Louvre et le Musée de San-Francisco, Moscou et la Rome Eternelle sont déjà devenus de sûrs dépositaires de ses révélations. Et l'Europe tout entière, si soupçonneuse à l'égard de l'Orient, a déjà payé son tribut d'admiration au grand artiste russe.

En ce moment, lorsque la grandeur et l'avenir de la Russie vacillent d'une manière si terrible sur la balance mondiale, nous Russes, devons accepter avec une émotion et une gratitude particulière ce don que nous fait l'artiste.

Mais, ni le profane naïf et étonné, ni le scoliaste professionnel avec ses louanges spécifiques de la maîtrise de Roerich ne peuvent jouir pleinement du génie original de cet artiste qui n'a pas de pareil; cela n'est possible que pour celui qui a su pénétrer dans le monde de Roerich, dans son grand empire, pour celui qui, à travers la beauté des signes, a su déchiffrer leur sens caché. Roerich n'est pas un serviteur de la terre: il est le créateur et le souverain de tout un monde immense, d'un empire extraordinaire et qui est habité. Colomb a découvert l'Amérique : un autre fragment de cette terre que nous connaissons bien; il n'a fait que continuer une ligne déjà tracée avant lui, et jusqu'à nos jours il est glorifié pour sa découverte. Mais que dire d'un homme qui, au milieu du visible, a découvert l'invisible et qui fait don aux hommes, non d'un complément de l'ancien monde, mais d'un monde tout nouveau et splendide !

Tout un monde nouveau!

La fantaisie géniale de Roerich atteint les limites de la clairvoyance. Celui-là seul qui, non seulement a imaginé ce monde, mais qui l'a vu de ses yeux et qui le voit toujours, celui-là seul peut le décrire ainsi que le fait Roerich. Il parvient à incarner des images impon-

dérables, profondes et complexes comme des rêves, avec une netteté et une magnificence qu'on pourrait dire presque voisines de la limpidité des formules mathématiques; il les incarne avec des couleurs éclatantes où, parmi les transitions et les alliages les plus imprévus, se retrouve toujours la vérité du créateur. Exempte de toute contrainte, ondoyante comme une danse, l'œuvre de Roerich ne sort jamais du cercle de la logique divine. Aux sommets de l'extase, au milieu des plus sublimes transports, au milieu des visions les plus sombres, terribles et pleines de significations comme les prophéties de l'Apocalypse, sa divinité est toujours l'Apollon harmonieux. C'est étrange : en décrivant son monde subjectif, Roerich atteint un tel degré d'objectivité que le plus invraisemblable, le plus inconcevable, (par exemple dans les « *Lutins de la Forêt* ou la *Maison de l'Esprit*) devient aussi convaincant et indubitable que la vérité elle-même. Il a vu tout cela. Il atteint ainsi le degré le plus haut du pouvoir de création, il franchit la dernière limite de la clairvoyance. Il semble que Roerich photographie les tableaux et les images qui se présentent devant lui dans unmonde inexistant : tellement tout cela semble réel. C'est étrange : une vue de la maison de l'Esprit?... Peut-être cela existe-t-il?

Oui, il existe ce monde superbe, cet empire de Roerich, dont il est l'unique roi et souverain. Il n'est marqué sur aucune acte, mais il est réel et il n'existe pas moins que la province d'Orel ou le royaume d'Espagne.

On peut faire un voyage dans cet empire, comme on va faire un voyage à l'étranger, afin de pouvoir parler longuement ensuite de ses richesses, de son extraordinaire beauté, de ses habitants, de ses terreurs, de ses joies et de ses souffrances, de son ciel, de ses nuages et de ses prières. Il y a là-bas des levers et des couchers de soleil, différents des nôtres, mais non pas moins beaux. Il y a là-bas la vie et la mort, des saints et des guerriers, la paix et la guerre, il y a même les incendies avec leurs reflets monstrueux dans les nuages agités. Il y a là-bas une mer et des vaisseaux. Non, ce n'est pas notre mer et ce ne sont pas nos vaisseaux : notre géographie d'ici-bas ne connaît pas une mer si profonde et si pleine de sagesse; les rochers qui bordent cette mer sont pareils aux tables du Testament. Là-bas on sait beaucoup de choses; là-bas le regard pénètre dans les profondeurs; au milieu du silence, de la terre et des cieux résonnent les paroles des divines révélations. Et en s'oubliant un instant on peut, en qualité de mortel, envier cet habitant du pays de Roerich qui est assis sur la haute falaise et qui voit — qui voit un monde si

splendide, si plein de sagesse, transfiguré, clair, limpide et réconcilié, élevé jusqu'à la hauteur d'yeux super-humains.

En cherchant le familier dans l'extraordinaire, en essayant d'expliquer le céleste par le terrestre, on dit généralement que Roerich est le peintre de la lointaine antiquité varègue, le poète du Nord : on croit le faire mieux comprendre ainsi. A mon sens, cela est une erreur. Roerich n'est pas un serviteur de la terre, ni dans son passé, ni dans son présent: il est tout entier dans un monde à lui et il ne le quitte pas. Même lorsque l'artiste ne poursuit que le modeste but de reproduire les tableaux d'ici-bas, lorsque ses toiles s'appellent « *La conquête de Kazan* » ou « *Décors pour Peer Gynt* », même alors il continue d'être le maître d'un autre monde, il reste le créateur d'un monde nouveau : jamais le Czar Terrible ne conquit une pareille Kazan; le voyageur n'a jamais contemplé une pareille Norvège. Mais il est très possible que c'est précisément une pareille Kazan et une pareille bataille que voyait le Czar Terrible dans ses rêves, lorsqu'au nom de sa Russie paysanne, chrétienne, et apostolique, il levait son glaive contre les infidèles: mais il est très possible que c'est précisément une pareille Norvège que voyait dans ses rêves ce poète, ce fantasque et malheureux Peer Gynt, une Norvège douce, très belle et bien-aimée. Ici il semble que le monde prodigieux de Roerich et notre vieux monde bien connu se touchent presque, et cela provient de ce que tous les hommes devant lesquels s'est ouvert le libre Océan du rêve et de la contemplation aboutissent presque inévitablement aux rivages du monde de Roerich.

Mais pour cela il faut aimer le Nord. Et dans ce sens, mais dans ce sens seulement, Roerich est l'unique poète du Nord, l'unique chantre et interprète de son âme mystérieuse et mystique, profonde et sage comme ses noirs rochers, contemplative et douce comme la pâle verdure du printemps nordique, claire et sans sommeil comme ses nuits blanches et scintillantes. Ce n'est pas ce Nord sombre des peintres réalistes où la lumière et la vie finissent, où la Mort a élevé son trône de glace étincelant et d'où avidement ses yeux incolores regardent vers les terres chaudes.

Non, c'est là-bas le commencement de la vie et de la lumière; là-bas est le berceau de la sagesse et des paroles sacrées sur la divinité et les hommes, sur leur éternel amour et sur leur lutte éternelle. La proximité de la mort ne fait que donner aux contours de ce monde splendide une légèreté, une tristesse douce, lumineuse et impavide qui s'étend sur toutes les teintes du pays de Roerich. Car les nua-

ges meurent eux-aussi. Car l'aurore meurt aussi. Seule l'herbe qui sait qu'après son bref été viendront l'hiver et la mort, peut verdir comme cette herbe de Roerich. Et il y a encore une chose très importante à dire sur le monde de Roerich : c'est le monde de la Vérité. Quel est le nom de cette vérité, je l'ignore; et d'ailleurs, qui connaît le nom de la Vérité ? Cependant sa présence provoque toujours une émotion et illumine les pensées d'une clarté particulière. Il semble que l'artiste a débarrassé l'homme de tout ce qui lui est étranger, de tout le superflu, de tout ce qui est gênant et mauvais, qu'il l'a enveloppé d'un doux regard aimant et qu'il s'est plongé ensuite en une profonde méditation. Et il médite ainsi profondément en discernant quelque chose. On voudrait que le silence se fît pour qu'aucun son, pour qu'aucun murmure ne vienne troubler cette profonde méditation.

Tel est l'empire de Roerich. Toute tentative de rendre par des mots son charme et sa splendeur serait vaine : ce qui a été ainsi exprimé par des couleurs ne tolèrerait pas la rivalité de la parole et n'en a nul besoin. Mais si une plaisanterie est admissible en une aussi grave matière — il ne serait pas inutile d'envoyer dans l'empire de Roerich des explorateurs sérieux et barbus...

Qu'ils parcourent cet empire, qu'ils le mesurent, qu'ils raisonnent et qu'ils calculent; puis qu'ils écrivent l'histoire de ce pays nouveau et qu'ils le marquent sur les cartes des révélations humaines où seuls de très rares artistes ont créé et ont fortifié leurs royaumes.

Léonide ANDRÉIEFF.

Vie Politique

Allemagne

M. Gustave Streseman

Comment M. Streseman est-il devenu l'un des hommes politiques les plus souvent nommés de l'Allemagne ? D'où vient que son opinion sur tous les événements importants soit toujours attendue et vivement commentée ? Pourquoi l'a-t-on, tout dernièrement encore, désigné comme le futur chancelier allemand ?

Au physique, rien de notoire dans son aspect, si ce n'est qu'il appartient au genre du « doctor » teuton, avec lequel dessinateurs et caricaturistes nous ont familiarisés. Taille moyenne et embonpoint. Cou droit et à bourrelets. Lorgnon, qui n'est pas fixé à demeure sur le nez, mais en descend parfois au cours de la conversation, et recouvre des yeux au regard alerte. Moustache petite, à demi rasée, d'une couleur fauve brunâtre ainsi que les cheveux. En outre, la mise est soignée, mais ne produit guère une impression d'élégance. La voix nasillarde ne prévient point en sa faveur. Il est presque impossible de donner un âge à cet homme, bien qu'on sache sa date de naissance : le 10 mai 1878.

Pour gagner les sympathies de sés compatriotes M. Streseman peut heureusement compter sur d'autres avantages. Son commerce n'a rien de désagréable. Loin de chercher à s'imposer par sa supériorité, il se montre discret, effacé, semblant toujours préférer le deuxième ou le troisième plan au premier. On le trouve prêt aux besognes que d'autres jugent indignes d'eux : c'est l'orateur des inaugurations de monuments dans les sous-préfectures, des fêtes de sociétés, des commissions, des congrès de son parti. Enrichi par son travail, il a épousé une femme moins remarquable, dit-on, par sa beauté que par son immense fortune. Il occupe un somp-

tueux appartement dans la *Tauentzienstrasse*, l'une des rues ou des petites avenues élégantes de Berlin-West. Des manières toujours correctes et polies, voire affables et courtoises lui valent la réputation d'un gentleman, parmi tant d'autres députés qui n'ont aucune de ces qualités. Cela ne signifie d'ailleurs point que M. Stresemann possède la plaisante bonhomie des Allemands du Sud, ou la simplicité un peu molle des Saxons. Il est né à Berlin, de souche berlinoise. Enfant de la grande ville, il y a grandi, et ne l'a quittée que pendant des années d'Université ou pour des voyages. Le mouvement, l'animation lui plaisent. A l'occasion, il maniera avec ironie et âpreté l'esprit berlinois. Un mot sec et acerbe cinglera son adversaire. Mais pour être remplacé bien vite par un sourire. Ce qu'il aime dans la capitale allemande, c'est précisément le nombre et la variété des milieux qu'on y rencontre, la facilité de se mouvoir avec aisance et profit dans les uns et dans les autres. Il y est aussi bien accueilli que lui-même reçoit bien. Que de connaissances, de relations, d'amis ne compte-t-il pas dans toutes les directions ! Et peut-être n'est-ce point là une des plus faibles raisons de ses succès.

On ne saurait dénier à M. Stresemann de véritables dons d'écrivain et d'orateur. La force, la profondeur et une convaincante solidité, ce ne sont sans doute pas là des mérites qu'on puisse lui attribuer. On relèverait dans ses propos plus d'un aphorisme d'une sagesse si élémentaire qu'elle évoque le souvenir de celle que nous dénommons volontiers prud'hommesque. Lui a-t-il fallu un effort intellectuel démesuré pour faire cette constatation : « Les conflits entre les monarques et les monarchistes ne déchaînent plus de guerres aujourd'hui : ce sont les compétitions économiques qui les provoquent. » (Discours au *Lansafund*, à Dresde en 1909) ? Ou bien cette autre : « Le talon d'Achille de l'économie allemande, même à l'époque de sa plus grande prospérité, était le fait qu'elle n'était pas indépendante de l'étranger » (Dans la Revue : *Deutsche Stimmen*, janvier 1921). Qui ne lui accorderait que « nul monarque n'est plus fort hors de son pays, que celui qui peut montrer qu'il a derrière lui la majorité de son peuple » (brochure : *In der Ara des parlamentarischen Systems*, 1918) ? Qui n'acquiescerait à cette sentence judicieuse : « Avoir une puissante personnalité suppose nécessairement, que l'on a pris position dans toutes les grandes questions du temps présent » (brochure : *Schaffende Jugend*, 1922) ? Mais, à tout prendre, cette sagesse rudimentaire, de

tout repos, est-elle sans action sur les masses, sur la multitude des indécis et des irréfléchis ?

M. Streseman est un homme cultivé cependant. Il fut étudiant, il est docteur ès sciences politiques. Il adore les lettres anciennes, et a pratiqué l'histoire. Cet intellectuel s'est initié de bonne heure aux questions économiques et sociales. Lord d'Abernon, ambassadeur de la Grande-Bretagne à Berlin, disait un jour de lui à un Français : « Il m'énerve et me fatigue, lorsqu'il se frotte les reins contre le dossier de son fauteuil, mais il m'intéresse parce qu'il sait au moins de quoi il parle ». (Rapporté par M. Daniel Oger dans l'*Eclair* du 16 décembre 1921). Et M. Streseman est capable de parler de beaucoup de choses. Que de volumes si l'on réunissait ses multiples écrits et discours ! Et quelle diversité ! Philosophie, politique, morale, histoire, pédagogie, il n'est aucune de ces sciences à laquelle il n'ait consacré articles et brochures. Quand il aborde les problèmes économiques et sociaux, ce n'est certes point pour les traiter avec la désinvolture d'un amateur ou avec la souveraine fantaisie d'un rêveur. Non, il écrit de minutieuses monographies sur les maisons de nouveautés en Allemagne, sur le commerce des bouteilles de bière, sur le groupement corporatif des petits artisans, sur les exploitations industrielles. Il se fit, dans sa jeunesse — dans sa toute première jeunesse, car à l'âge de quarante cinq ans, est-il vieux ? — l'éditeur d'une revue technique : l'*Industrie Saxonne*.

Il expose son sujet avec clarté et faconde. La qualité dominante de son esprit semble bien être d'apercevoir nettement les données essentielles d'un problème, de les simplifier, et de les rendre, en apparence, accessibles à tout son public. Auditeurs ou lecteurs sont charmés de suivre sans peine. A nul moment, ils n'ont l'impression que l'auteur est embarrassé. Les mots arrivent aisément, les phrases se déroulent, et la fin de l'exposé survient avant qu'ils n'aient réussi à s'arrêter, ni surtout à se rebeller. Ont-ils même le loisir de remarquer que les difficultés, grosses ou petites, sont subtilisées ? M. Streseman se souvient qu'il fut philologue, en même temps qu'il étudiait les sciences politiques. Les allusions aux événements de l'antiquité ou des temps modernes sont nombreuses dans ses œuvres, et les citations latines très fréquentes. Même lorque le public ne comprend pas bien ni les unes ni les autres, il éprouve la satisfaction flatteuse d'avoir été traité avec égards. Quelques images heureuses, que M. Streseman dispense avec ai-

sance, achèvent de le charmer. Il faut, dira-t-il, que les Allemands d'aujourd'hui s'ouvrent des débouchés commerciaux de par l'univers, de même que les anciens Germains faisaient éruption dans de nouvelles contrées « lorsqu'ils n'avaient plus de pâturages ». (*Discours devant une assemblée d'industriels à Stuttgart en 1922*). « Les neutres ressemblent au roi Midas qui transformait en or tout ce qu'il touchait, et finit par s'apercevoir qu'on ne peut se nourrir d'or ». (*Congrès du parti populiste, Stuttgart 1921*). Le traité de Versailles porte la même malédiction que l'Or du Rhin : « De souci sera dévoré son détenteur — et d'envie rongé celui qui ne le possède pas ». Que les Etats-Unis victorieux prennent garde de ne pas être entraînés vers un sanglant Crépuscule des Dieux (*ibidem*). Ce sont là des opinions que les foules allemandes s'entendent répéter chaque jour, et avec un plaisir inlassable. Mais sous cette forme elles les goûtent encore davantage. Enchantées, elles oublient de se demander quels peuvent bien être le sens, et la portée des belles paroles qu'elles viennent d'écouter.

***

L'embarras de comprendre M. Stresemann est d'ailleurs d'autant plus grand que ni son tempérament, ni, dans le fond, ses idées, ne se laissent ramener à des formules simples.

Que dans son âme les désirs ambitieux occupent une très grande place, voudrait-il lui-même le cacher sans que sa carrière, depuis ses débuts, ne vînt lui opposer un démenti ? A peine sorti de l'Université, il entre dans la vie publique du côté du patronat. Il devint successivement secrétaire du Syndicat saxon des fabricants de chocolat, puis du syndicat des industriels de Saxe, puis de la *Fédération des Industriels allemands*. Sa plume et sa parole sont au service de ces groupements. Son activité, sa puissance de travail lui permettent de cumuler les fonctions et les émoluments, et de plaider en toutes occasions la cause de ceux qui savent mieux agir que parler ou écrire. Il n'a pas trente ans, lorsque le district d'Annaberg l'élit député au Reichstag, en 1907.

Mais l'ambition de M. Stresemann est plus prudente que bouillonnante, plus souple qu'impérieuse. Inscrit d'abord au parti national-libéral, dont le respectable Ernst Bassermann était le chef, il ne se hâte pas de se mettre en avant. Il ne prend que ra-

rement la parole en séance plénière du Reichstag. Il préfère s'en fier à ses qualités habituelles de travail, de savoir, et de complaisance. Le chef du parti, dont la santé est ébranlée, remarque ce jeune homme et apprécie ses services. Pourtant, aux élections de 1912, M. Streseman n'est pas réélu, sans doute parce qu'elles marquèrent une forte inclinaison du pays vers la gauche. Il se présente à la première élection partielle qui s'offre en Saxe ; mais il est battu par un socialiste. Sans se décourager il se présente à la seconde, dans le Hanovre cette fois, et réussit à l'emporter. Sa place l'attend au Reichstag. Ernst Bassermann fait de plus en plus appel à lui, et à ses innombrables relations. Il figure sur la liste des orateurs de seconde ligne du parti national-libéral. Bientôt parmi ceux de première ligne. Lorsque Ernst Bassermann meurt en 1917, le hasard favorise M. Streseman : les deux véritables candidats à la succession sont appelés à des postes officiels, et c'est à lui que la direction du parti échoit.

Va-t-il conduire le parti avec autorité, avec vigueur, vers de grandes destinées ? L'époque est difficile, mais riche en possibilités. Le chancelier Bethmann-Hollweg a été renversé, et Michaelis n'a gouverné que quatre-vingt-dix jours. La guerre s'achemine vers sa fin : comment tenir jusqu'au bout ? Des yeux clairvoyants peuvent observer que l'Allemagne impériale fléchit et craque. M. Streseman saura-t-il jouer le rôle d'un grand chef politique ? Rien n'indique qu'il en ait le tempérament. Il a beau affirmer que « quiconque veut faire une politique de puissant réalisme doit aussi pouvoir faire des rêves hardis » (*Discours à Cassel en 1916*), lui-même expliquera que sa nature « est foncièrement celle d'un optimiste » (*Discours au Reichstag, 1915*). Et par là on doit sans doute entendre que M. Streseman a la conviction que les événements, de néfastes finissent par devenir plus favorables, et que les oppositions les plus hostiles en apparence finissent par s'atténuer ou s'effacer. On pourrait penser qu'elle vaut pour lui-même cette observation qu'il faisait sur la mentalité du négociant : « C'est un avantage et une faiblesse, notamment chez ceux qui sont moins des producteurs industriels que des négociants, que l'habitude du compromis et une certaine facilité à s'adapter paraissent être les traits distinctifs de leur caractère, et qu'ils deviennent incapables de penser autrement que selon les pratiques de leur vie de négociants ». Jusqu'à ce jour, en effet, M. Streseman s'est surtout révélé comme un habile maquignon de la politique.

Pour atteindre quel but ? On ne saurait le dire avec certitude, puisque son programme manque de clarté. Il a débuté dans la politique, en 1907, comme membre du parti national-libéral. Mais quelles étaient au juste les visées de ce parti ? Fondé en 1866-1871, le premier terme de l'appellation qu'il avait choisie se comprenait aisément. Le patriotisme était l'article premier de sa profession de foi, et le deuxième la fidélité à l'Empire et à l'Empereur. L'autre terme était infiniment plus flou : il y a tant de conceptions possibles du libéralisme. En fait, le parti qui a sa fondation s'était précisément séparé des démocrates (*Fortschrittspartei*), et qui se recrutait surtout parmi les industriels petits et grands, parmi les fonctionnaires et les professions libérales, était fort divisé sur le sens de ce terme. Aux velléités de réformes qui apparaissaient à l'aile gauche s'opposaient les tendances conservatrices d'une aile droite plus nombreuse et plus puissante. En 1891, une réunion des délégués du parti estimait que dans les questions économiques et sociales « on devait marquer un temps d'arrêt ». La guerre et la révolution forcèrent bien à reprendre la marche. Sous la nouvelle dénomination de *Volkspartei* (parti populiste), on résolut de se rallier à la constitution républicaine, et de consentir quelques concessions aux socialistes. L'intérêt national devait toujours primer tous les autres. Dans le fond, la mentalité ne subit pas de changements considérables. On demeura le parti de l'ordre, ballotté entre les désirs contradictoires des gros patrons, gros propriétaires d'une part, et ceux des petits industriels et des petits bourgeois de l'autre.

Sur la question nationale M. Stresemann est parfaitement d'accord avec l'unanimité des membres de son parti. Sur ce point il ne varie pas. Il place l'amour de son pays au-dessus de toutes les autres préoccupations. Sa passion, depuis sa prime jeunesse d'étudiant, a des accents romantiques. « C'est du chauvinisme ridicule que de mépriser ce qui est étranger, et de porter aux nues ce qui est national; mais le vrai patriotisme sait, tout en estimant les particularités des autres peuples, hautement apprécier, et fidèlement conserver les traits essentiels du caractère national » (brochure : *Frei ist der Bursch*, 1901). Et il célébrait les charmes et les beautés de l'existence des étudiants allemands que les autres peuples ne réussissent guère à comprendre. Dans ses discours la grandeur de l'Allemagne fut constamment son thème favori. La défaite l'invite à chérir et admirer davantage son pays. « Qu'elle a dû être grande cette Allemagne, pour qu'elle soit encore tellement redoutée ! » (*Discours au Congrès de Stuttgart*, 1921).

Et qu'après le désastre les Allemands oublieux et ingrats n'aillent point brûler ce qu'ils adoraient hier. M. Streseman rend le même culte attendri aux institutions et aux forces qui avaient fait la splendeur de l'Allemagne. Son républicanisme est moins profond que son attachement au régime impérial et à la famille des Hohenzollern. « Du point de vue de la raison comme du point de vue du sentiment j'avoue, et ne m'en cache pas, que je regarde la monarchie comme le régime qui convenait le mieux à l'Allemagne ». (*Discours au Congrès d'Iéna*, 1919). « Je n'ai jamais été un réactionnaire, disait-il l'année suivante au congrès de son parti à Nuremberg ; mais si je considère la famille des Hohenzollern comme je le ferais pour une autre famille, sans la placer plus haut que n'importe quelle famille bourgeoise, je le déclare : l'histoire connaît peu de familles, qui aient produit plus de personnalités éminentes que celle des Hohenzollern » (*Nuremberg*, 1920). Sans faire preuve de germanophobie, on a tout de même peine à souscrire à pareil jugement. Mais M. Streseman sera plus hardi encore ; il ira jusqu'à prendre la défense du militarisme allemand si décrié. Pour lui ce militarisme se confondait avec cette foi en la nation qui avait donné la victoire à Rome, avec le sentiment qu'exprime la rude devise de la ville de Brême : *navigare necesse est, vivere non necesse est*, « c'est-à-dire, en langage moderne : il est indispensable que l'Allemagne vive, mais non point que chaque industrie continue à vivre ». (*Discours de Cassel*, 1916). Et il ajoute plus tard, non sans courage ni perspicacité : « Le militarisme allemand n'est plus, mais plus d'un Allemand qui l'a maudit, remercierait Dieu de grand cœur, s'il pouvait aujourd'hui le ressusciter ». (*Discours au Congrès de Stuttgart*, 1921). M. Streseman en tout cas ne veut point d'une Allemagne nouvelle qui renierait son passé. C'est elle tout entière, c'est la Prusse bannie, la terre cependant de l'impératif catégorique, du devoir, de la fidélité, qui doivent consoler des tristesses présentes et indiquer la route de l'avenir. Ce Berlinois a une âme bien prussienne.

Mais est-il aussi libéral qu'il est bon patriote ? A coup sûr M. Streseman possède les qualités d'intelligence, d'idéalisme et de désintéressement que comporte le libéralisme véritable. Il est trop cultivé pour s'attacher à des idées d'intolérance moyennâgeuse. Il est trop clairvoyant pour ne pas reconnaître qu'un pays s'affaiblit, ou peut-être se ruine, lorsque certaines classes sociales s'y voient sacrifiées aux privilèges d'une caste, ou aux intérêts parti-

culiers d'un groupe d'industriels. « Le peuple allemand se compose de classes et de professions, et chacune d'elles a droit à la vie, chacune d'elles a intérêt au progrès de notre patrie » (*Discours à une réunion d'industriels, Stuttgart*, 1911). Il s'opposait donc à la campagne qui se dessinait à cette époque pour retirer aux ouvriers « le droit de coalition ». La guerre l'a confirmé dans la nécessité de faire triompher la cause de l'Etat. Il est disposé à collaborer avec la classe ouvrière, et à accepter les lois qui facilitent son relèvement matériel et moral. Mais certes il n'est point l'ami des socialistes ni en politique, ni dans les questions économiques. Il les tient pour néfastes, et actuellement désemparés. La résistance bourgeoise, qui se servait d'armes matérielles contre des idées, avait fait leur puissance. A présent ils sont dépouillés de leur prestige, parce qu'on a constaté que « les chefs socialistes, lorsque le pouvoir leur échut, étaient incapables d'en réaliser l'idée centrale ». (*Discours au congrès de Nuremberg*, 1920). Si, par amour de la paix intérieure, on admet de faire à la classe ouvrière sa place, c'est à la condition que « le socialisme ne dégénère pas en un radicalisme purement négateur », et que la classe ouvrière « reconnaisse le devoir d'une collaboration positive » (*ibidem*). C'est une idée chère à M. Stresemann que l'Allemagne d'aujourd'hui a besoin « de la grande coalition », c'est-à-dire d'une entente sacrée entre tous les partis, pour former un gouvernement stable et fort où tous seraient équitablement représentés. Jamais il ne consentira à y laisser entrer les communistes, qui à ses yeux se confondent avec des anarchistes anti-patriotes. Point de dictature de classe, point de réformes précipitées ou de folles expériences sociales.

***

Avec de tels sentiments, et de semblables convictions, on conçoit que l'attitude de M. Stresemann ne se distingue pas par une constance qui inspire confiance, et ait encouru, de droite et de gauche, de multiples critiques.

Son patriotisme n'a pu être pris en défaut. S'il est un reproche qu'on lui adresse, c'est d'avoir été souvent excessif. On ne peut oublier que pendant la guerre il fut l'un des plus actifs agents de la propagande intérieure en Allemagne, prôna la guerre sous-marine, et revendiqua sans vergogne de vastes annexions territoriales. Il aida ceux qui renversèrent le chancelier Bethmann-Hollweg,

trop timoré. La défaite l'a-t-elle assagi ? On serait plutôt tenté de supposer que nulle idée ne tiendrait plus à cœur à M. Streseman, le jour de son ascension au pouvoir, que la restauration de la grande Allemagne, impérialiste sinon impériale.

Pour le reste, ses variations lui valurent durant la guerre le dur surnom de « grenouille politique » : suivant la pression atmosphérique il montait ou descendait, il savait nager entre deux eaux, vivre tantôt dans l'onde et tantôt sur la terre ferme. Suffit-il d'invoquer le tempérament de M. Streseman pour expliquer cette existence d'amphibie ? de dire qu'il croit vraiment une conciliation possible entre des contraires aussi hostiles que l'Allemagne d'hier, et l'Allemagne nouvelle sinon renouvelée, entre l'esprit de Weimar et celui de Postdam, entre Bismarck et Goethe, (*Discours de Cassel*, 1916), et demande que le peuple allemand devienne un peuple de politiciens réalistes, sans cesser de demeurer un peuple de rêveurs et de philosophes ? (*ibidem*). Faut-il ajouter que les opinions exposées par M. Streseman ne décèlent pas en lui un grand homme d'Etat, pas même un esprit original, digne successeur des Richter, Bennigsen, Windhorst ou Bassermann, et que par là-même il est plus ouvert à l'influence des idées des autres ? On le pourra assurément, mais il semblera impossible de ne pas remarquer ensuite que le maquignonnage, érigé en système, est responsable de mainte palinodie. Après avoir soutenu avant et pendant la guerre un certain nombre de revendications démocratiques (en particulier l'abrogration de l'ancien et misérable système électoral prussien), M. Streseman se joignit pendant la guerre aux nationalistes, et profita des grèves du printemps de 1918 dans la Ruhr pour rompre avec les gauches. Quand le prince Max de Bade devint chancelier à l'automne de la même année, M. Streseman, chef du parti qui s'appelait encore national-libéral, accepta les conditions des partis de gauche — centre, démocrates, socialistes — pour essayer d'entrer dans la coalition gouvernementale : mais ceux-ci, méfiants, ne l'y appelèrent quand même pas.

A la révolution, M. Streseman rassembla les débris des nationaux-libéraux, et constitua le parti populiste. Suivit-il une politique déterminée ? Oui, si l'on accorde qu'il travailla sans relâche à la résurrection de l'Allemagne, et contre le traité de Versailles. Non, si l'on envisage les subtilités de sa tactique. Pour essayer d'échapper à la douloureuse contrainte du traité, il se tourna alternativement vers la France ou vers l'Angleterre. Après des ouver-

tures à des industriels français, il devint l'un des familiers de l'ambassade d'Angleterre. Adversaire des nationalistes, il combattit, par la parole ou la plume, les hommes de gauche qui préconisaient ce que l'on dénomme en Allemagne la politique d'exécution du traité : Erzberger, Wirth, Rathenau. Il n'osait d'ailleurs pas dire franchement non. Ses manières louvoyantes peuvent-elles être mieux caractérisées que par son discours du 2 juin 1921 ? Après avoir critiqué Walther Rathenau, tout en le couvrant d'éloges pour son talent, il terminait ainsi : « Il y a une limite même aux sacrifices... et le gouvernement qui a accepté l'ultimatum de Londres sera peut-être obligé de dire un jour : nous ne pouvons plus. Mais nous ferons notre possible pour aider le gouvernement à assurer cette exécution. Le parti populiste allemand est dans l'opposition, mais cette opposition sera faite de discussion objective, de collaboration à l'œuvre de relèvement de l'Allemagne ». En 1923, quand M. Streseman espère que des appuis étrangers viendront au secours de l'Allemagne, et que la chancellerie pourrait lui être offerte, il ne se refuse point à discuter la possibilité de paiements.

Son attitude à l'égard des grands industriels ne s'est pas montrée moins ondoyante. A vrai dire ceux-ci formaient, depuis la renaissance sous l'étiquette populiste, le gros élément du parti. Plus que jamais, M. Streseman, type d'intellectuel secrétaire de syndicats patronaux, leur devait des ménagements. Pourtant il ne se faisait pas leur instrument toujours docile. Il ne partageait pas toutes leurs idées, s'il adoptait leurs dogmes essentiels. Surtout pour accéder un jour peut-être au pouvoir. Il entendait autant se servir de leur puissance que de les servir. Il n'était pas aveugle aux dangers des théories d'un Hugo Stinnes, avec qui il passait pour s'être lié. Non seulement il n'écrit point dans le principal organe de ce dernier, la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, mais encore il fonde, avec le concours de consortiums concurrents, un journal dont il est le directeur, et dont, chaque matin il rédige l'éditorial, *Die Zeit* contrecarre plus d'une fois les assertions de la *Deutsche Allgemeine*. Et c'est ainsi qu'en mai 1923, au moment où le chancelier soumettait ses notes à l'Entente, où industriels et agriculteurs, unis pour régenter, annihiler l'Etat, se querellaient pour assumer le minimum des garanties, M. Streseman publia un long article qui fit sensation. Au rebours des prétentions patronales, de M. Stinnes notamment, il affirma que la politique devait conserver la prédominance sur l'économique, l'Etat sur les particu-

liers. « Il faut que le Reich et le peuple allemand soient sauvés; mais la conservation de la substance économique privée n'est pas chose nécessaire ». Il en appelait à l'honneur, à l'idéal, et prônait presque une « politique d'exécution du traité ». « Il s'agit de choisir ou renoncer à notre liberté en tant que peuple, ou nous montrer conciliants dans les questions matérielles ».

Joyeux et sceptique, le *Vorwärts* annonçait que M. Stresemann s'était converti aux thèses soutenues depuis des mois par les socialistes. Mais la *Kreuzzeitung*, monarchiste et prussienne, lançait une interrogation menaçante : « Le chef du parti populaire veut-il donc un cabinet Streseman ? Devons-nous, sous le couvert de la grande coalition, entrer dans une nouvelle période de la politique d'exécution » ?

Gaston RAPHAEL.

Vie Economique

Les erreurs des statistiques officielles allemandes du commerce extérieur.

L'importance des problèmes que soulèvent les statistiques allemandes pour le paiement des réparations en général a déjà été signalée ici même [1]. De la prétendue insuffisance des exportations de l'Allemagne la presse allemande a, en effet, tiré des conclusions tout à fait préjudiciables à la politique dite d'exécution du traité de paix qui conduisait, dit-elle, le pays à sa ruine, puisque, en dépit d'une balance du commerce passive, il devrait effectuer des versements considérables aux puissances alliées. L'Allemagne économique est ainsi figurée comme un négociant endetté qui, faisant des affaires de plus en plus mauvaises, court à une faillite désastreuse. La question se présente sous un tout autre jour, si vraiment les exportations allemandes sont supérieures en valeur aux importations. Les statistiques officielles se sont efforcées de démontrer le contraire; ce qui permet au Reich de crier misère. Ces statistiques sont-elles exactes ? On peut en douter. Mais l'Allemagne, ici, fait taire l'esprit critique, venu des vives sources de franchise et de vérité.

Pour des motifs qu'on devine, l'article de la *Konjunktur* que nous avons en juin analysé ici même [2] n'a pas eu, dans l'opinion allemande, tout le retentissement désirable. Il a été peu commenté et pour cause, par la grande presse quotidienne et périodique. Mais voici que M. Alphonse Horten, dans la revue économique

1. V. dans la *Vie des Peuples*, X, p. 457-469 (n° 38, 20 juin 1923) l'article intitulé : *La balance du commerce de l'Allemagne est-elle passive ?*
2. *Article précité.*

et financière *Plutus*, — dirigée par le rédacteur en chef de la *Gazette de Voss*, M. Beorg Bernhard — publie sur cette importante question une étude fort complète. Reprenant et développant la méthode préconisée par la *Konjunktur*, il arrive par une voie un peu différente à des conclusions semblables et confirme les doutes très sérieux que suscite la lecture des statistiques officielles allemandes du commerce extérieur. De plus M. Horten a réussi à forcer — et c'est là un élément qui est loin d'être négligeable — l'attention des grands quotidiens berlinois.

Voici ce qu'il expose [1] :

Pour la discussion de la possibilité et de l'étendue des paiements allemands en vue des réparations la question de savoir si la balance du commerce extérieur est active ou passive, c'est-à-dire si la valeur des importations allemandes dépasse celle des exportations ou si au contraire la valeur des exportations est supérieure à celle des importations joue un rôle essentiel. Du côté allemand on affirme sans cesse que, conformément aux données de la statistique officielle, la valeur des exportations allemandes est inférieure de deux milliards de marks-or à celle des importations, c'est-à-dire que la balance du commerce de l'Allemagne est passive pour une somme correspondante. La statistique officielle allemande indique pour les importations en 1922 : 6 milliards 201 millions de marks-or, et pour les exportations pendant la même année : 3 milliards 969 millions de marks-or d'où il semble résulter qu'il y a eu, au préjudice de l'ensemble de l'économie nationale allemande, une balance déficitaire de 6 milliards 201 millions moins 3 millards 1969 millions soit de 2 milliards 132 millions de marks-or. Néanmoins on ajoute toujours par précaution que les chiffres de la valeur des importations sont déterminés par des experts, qu'au contraire pour le calcul de la valeur des exportations c'est la valeur déclarée par les exportateurs qui sert de base.

Comment les choses se présentent-elles en réalité? Personne, dans le monde entier, hors d'Allemagne, ne croit à l'exactitude de la statistique officielle allemande des exportations. Partout on est persuadé qu'elle est fausse, cela a trouvé suffisamment son expression de la façon la plus claire dans les différents mémoires des commissions internationales d'experts qui ont donné leur avis au sujet de la question des réparations. De même on a constaté à différentes reprises, au Parlement anglais et au Parlement français, que l'Allemagne fait passer continuellement de grosses sommes à l'étranger au moyen des

1. *Plutus*, 15 juin 1923, sous ce titre : *La valeur des exportations allemandes.*

exportations. Le montant des crédits ainsi accumulés à l'étranger fait l'objet de vives discussions dans la presse étrangère. Les crédits en question sont estimés à un montant variant entre 4 et 20 milliards de marks-or. Des estimations aussi élevées seraient impossibles si la balance du commerce allemande était aussi passive qu'on le prétend.

La statistique allemande des exportations est fausse dans ses indications de valeurs. Il se peut que les quantités indiquées soient exactes, il faut présumer qu'elles le sont. Cela posé, est-il possible de déterminer la valeur exacte de nos exportations d'une façon approximative ? Une fixation précise se heurte évidemment à des difficultés insurmontables, néanmoins il y a des moyens de déterminer avec une très grande approximation la valeur des exportations allemandes. La méthode de calcul est fournie par la statistique britannique ou la statistique française qui présentent cet avantage sur la statistique allemande d'être exactes même dans les indications de valeurs. La Grande-Bretagne exporte d'énormes catégories de marchandises de nature très différente. Les mêmes catégories de marchandises reparaissent dans les exportations allemandes, quoique les quantités soient divergentes pour les deux pays. Au moyen de la statistique britannique on peut sans difficulté calculer la valeur par tonne de chacune de ces catégories de marchandises particulières pour 1913 et 1921-1922. On peut se rendre compte dès l'abord que l'augmentation de valeur intervenant lors de ces calculs pour une tonne de chacune des catégories de marchandises doit correspondre à l'augmentation de la valeur de ces catégories de marchandises qui s'est produite sur le marché mondial dans la période allant de 1913 à 1922, étant donné que l'Angleterre vend sa production de marchandises d'une façon continue sur ce même marché mondial. D'autre part l'augmentation de valeur qui s'est produite de 1913 à 1922 pour chacune des catégories de marchandises doit aussi s'être produite de la même façon en ce qui concerne les exportations allemandes. Etant donné que l'Allemagne, si on fait abstraction de ses exportations relativement très peu importantes, dans les pays à change déprécié, (auxquels l'Angleterre effectue du reste également des livraisons) vend aussi les marchandises qu'elle exporte sur le marché mondial il en résulte que la valeur par tonne des différentes catégories pour les exportations allemandes dans la période allant de 1913 à 1922 a dû augmenter dans une proportion correspondant à l'augmentation de valeur des exportations britanniques. En d'autres termes : s'il est établi que la valeur des différentes catégories de marchandises vendues par l'Angleterre sur le marché mondial s'est élevée du double de 1913 à 1922, on peut en conclure, d'une façon tout à fait justifiée, que la valeur des exportations allemandes pour les mêmes catégories de marchandises, pendant la même période, s'est élevée de la même façon. Le dumping dont on a si souvent parlé ne

joue pas à ce propos un rôle essentiel, car dans l'ensemble il agit d'une façon correspondante dans le sens de la baisse sur les prix du marché mondial, par conséquent aussi sur la valeur de vente des marchandises anglaises.

M. A. Horten étudie ensuite un exemple de détail : celui des machines (machines à vapeur, machines agricoles, machines textiles et machines électriques). Il arrive à cette conclusion que le prix moyen de la tonne de marchandise de cette catégorie exportée de Grande-Bretagne sur le marché mondial était de 58 livres sterling en 1913 et de 140 livres sterling en 1921-1922, soit pour 1921-1922 augmentation de 2,5 fois la valeur de 1913 (ces chiffres sont établis en tenant compte de la dépréciation momentanée du change anglais en 1921-1922 estimée à environ 20 pour cent).

Poursuivant sa démonstration, M. Horten continue :

De même l'augmentation constatée dans les exportations anglaises de 1913 à 1922 se monte pour les principaux autres produits fabriqués finis aux chiffres suivants : lainage, 2 fois; cotonnades, 2 fois; papier et marchandises en papier, 4 fois; livres, 2 fois; poteries et porcelaine 2, 3 fois; couleurs et matières colorantes, 4, 5 fois la valeur d'avant-guerre. Toutes ces catégories de marchandises font partie de la catégorie des produits fabriqués à côté de laquelle figurent encore, dans la statistique britannique d'autres catégories de marchandises, comme, dans la statistique allemande, les denrées alimentaires et les objets de consommation de luxe ainsi que les matières premières et les objets mi-fabriqués. Il résulte d'une comparaison des augmentations de prix que le marché mondial, où dans l'ensemble s'est produite une hausse atteignant en moyenne 1,5 fois (indice mondial) la valeur de 1913, cette augmentation a agi beaucoup plus dans le domaine des produits fabriqués finis que dans celui des matières premières, des objets mi-fabriqués et des denrées alimentaires. En se basant sur la statistique britannique on peut évaluer en moyenne l'augmentation dont il s'agit pour les produits fabriqués, — augmentation qui, nous l'avons vu plus haut, s'applique aux exportations allemandes, — d'une façon très prudente, à au moins 2 fois en ce qui concerne le total des exportations tandis que d'une façon correspondante l'augmentation pour les matières premières et les objets mi-fabriqués ainsi que pour les denrées alimentaires se monterait seulement à environ 1,2 fois.

On a calculé, conformément à la statistique allemande des exportations de 1913, la valeur par tonne des différentes catégories principales pour 1913, et ensuite, en se basant sur les nombres indices trouvés

plus haut de 2 pour les produits fabriqués finis et de 1,2 pour les matières premières, les objets mi-fabriqués et les denrées alimentaires, on est arrivé à déterminer la valeur par tonne en 1922. Ce serait une tâche utile que d'estimer, en s'appuyant sur la statistique britannique, pour chaque catégorie particulière de marchandises, l'augmentation exacte de valeur et ensuite de calculer la valeur effective précise des exportations allemandes correspondantes. Si on se basait sur les chiffres dont il a été question précédemment, ce calcul ferait certainement ressortir des valeurs encore plus considérables. Même lorsqu'on se sert des indices sus-mentionnés et choisis intentionnellement très peu élevés pour les objets fabriqués, les matières premières et les denrées alimentaires, on arrive au tableau suivant, qui donne à réfléchir. On remarquera à ce propos que l'exportation du charbon et du coke fait l'objet d'un groupe particulier, parce que, étant donnée la grande quantité de matières de valeur relativement médiocre qui devraient entrer alors en ligne de compte, notre tableau perdrait de sa précision.

Exportations allemandes

	1913			1922		
	Quantités de millions de tonnes.	Valeur en millions de marks-or.	Valeur moyenne par tonne en marks-or.	Quantités en millions de tonnes	Valeur moyenne par tonne en marks-or.	Valeur totale en millions de marks-or
1. Denrées alimentaires	5,30	1.350	253	1,40	300	420
2. Matières premières et produits mi-fabriqués sans le charbon et le coke	14,88	2.080	140	7,61	168	1.284
3. Charbon et coke	44,16	800	13	7,15	25	180
4. Produits fabriqués finis	9,30	6.640	712	5,70	425	8.120
Total	73,64	10.870	148	21,86	459	10.004
Exportations totales sans le charbon et le coke	29,48	10.070	342	14,71	669	9.824

Il est donc exact que la quantité des exportations a diminué entre 1913 et 1922 de plus de deux tiers, passant de 73,6 à 21, 9 millions de tonnes (notamment et principalement par suite de la diminution de

l'exportation du charbon et du coke : 44,2 contre 7,2 millions de tonnes; mais il est inexact qu'une diminution correspondante de quantité se soit produite dans le groupe principal d'une importance décisive, celui des produits fabriqués finis, car ces derniers ont atteint environ 60% au point de vue des quantiés, c'est-à-dire ont baissé seulement de 9.3 à 5.7 millions de tonnes. Si l'on fait abstraction encore des produits de valeur relativement médiocre, des lamineries d'acier (fer en barres, tôle, fils de fer, tuyaux, etc...) 1913, 5,5 millions de tonnes d'une valeur de 150 marks-or la tonne; 1922, 2,41 millions de tonnes d'une valeur de 200 marks-or la tonne, la diminution est pour les objets fabriqués de haute valeur seulement de 14%. Mais l'affirmation répétée à diverses reprises du côté allemand selon que la valeur des exportations serait tombée à un tiers de la valeur d'avant-guerre : de 10 milliards à 3,6 milliards, semble tout à fait insoutenable. Dans le tableau, les valeurs par tonne sont calculées selon la méthode indiquée ci-dessus, avec cette réserve que, pour le charbon et le coke, on a inscrit un prix de 25 marks-or la tonne correspondant au prix effectif du marché mondial, il en résulte que, si l'on prend pour base les quantités effectivement exportées, la valeur de nos exportations a atteint en 1922 environ 10 milliards de marks-or. On arriverait à une valeur considérablement plus élevée, si les quantités de produits des lamineries d'acier de valeur médiocre mentionnées plus haut étaient étudiées à part. Ce calcul reste à faire, il tentera peut-être des statisticiens, pour le moment il nous conduirait trop loin.

Le chiffre des exportations de 3 milliards 969 millions indiqué par la statistique allemande ne peut pas être exact, cela ressort clairement du calcul suivant. Si on déduit de ces 3 milliards 969 millions : 1° la valeur des exportations de charbon se montant à 180 millions de marks-or; 2° la valeur des exportations de matières premières et d'objets mi-fabriqués se montant, d'après le tableau ci-dessus, avec un coefficient de renchérissement de 1,2, à 1 milliard 184 millions; 3° et la valeur des exportations de denrées alimentaires se montant, avec le même coefficient de renchérissement, à 420 millions de marks-or, il demeure un reliquat de 3 milliards 969 millions moins 180 millions moins 1 milliard 184 millions, moins 420 millions, soit 2 milliards 85 millions de marks-or. Etant donné que la quantité des produits fabriqués finis, s'élevait à 5,2 millions de tonnes, il en résulterait une valeur par tonne, pour les produits fabriqués de 366 marks, tandis que la valeur par tonne des produits fabriqués était déjà en 1913 de 717 marks ! Si la statistique officielle allemande était exacte, il devrait donc s'être produit en 1922 pour les exportations de produits fabriqués (qui, d'une façon générale, comprenaient des produits analogues à ceux de 1913), une diminution de valeur de la moitié du prix de 1913, ce qui paraît au premier abord impossible. Ainsi qu'il ressort

de la statistique britannique et de la statistique française, la valeur par tonne atteignait, pour les produits fabriqués finis en 1922, au moins le double de la valeur par tonne en 1913. Par conséquent la statistique allemande est inférieure à la réalité des faits au moins de 3 fois le montant de 2 milliards de marks calculé pour la valeur des produits fabriqués finis. La valeur des exportations allemandes en 1922 ne se serait donc pas élevée à 3 milliards 969 millions, mais à environ 10 milliards de marks-or.

La valeur des exportations allemandes doit avoir évolué en 1922 d'une façon correspondante et proportionnelle à la valeur des marchandises sur le marché mondial : cela ressort aussi de ce que la production des industries allemandes d'exportation pour la plupart des objets fabriqués finis atteignait en 1922 environ 75 à 85 % du chiffre d'avant-guerre. L'exportation allemande se montait en 1913 à environ 10 milliards de marks. Si on se borne à évaluer l'augmentation de valeur en moyenne à 1,5 fois la valeur de 1913, les exportations allemandes, supposées égales à celles de 1913, auraient en 1922 une valeur de 15 milliards de marks. Comme la production des objets fabriqués finis ayant une importance décisive pour la valeur des exportations a atteint 75 % de la production de 1922, il en résulte que la valeur des exportations a dû évoluer dans une proportion analogue et s'élever aux trois quarts de 15 milliards, soit à 10-12 milliards de marks-or.

D'après la statistique officielle des importations allemandes que l'on doit considérer comme exacte, la valeur des importations a atteint environ 6,201 milliards de marks-or. Comme les exportations, conformément à ce qui a été dit plus haut, avaient une valeur de 10 milliards de marks, il en résulte que *notre balance du commerce n'était pas*, ainsi qu'on le prétend, *passive pour 2 milliards de marks-or, mais active pour 4 milliards de marks-or environ*. Elle devient, il est vrai, passive parce qu'il se produit des transferts clandestins de capitaux considérables à l'étranger. Le montant des crédits allemands à l'étranger pourrait être évalué, suivant les résultats mentionnés ci-dessus, à 4-5 milliards de marks or, en faisant cette réserve qu'une grande partie des capitaux transférés à l'étranger ou placés en devises étrangères a fait dans l'intervalle fructifier en Allemagne des entreprises représentant une valeur stable et a trouvé ainsi son emploi. Comme la valeur déclarée par les exportateurs des marchandises exportées, doit correspondre en général au coût de production à l'intérieur de l'Allemagne, il en résulte que si on arrivait à frapper d'une façon exacte les bénéfices réalisés par les exportations au moyen d'une taxe douanière d'exportation sur les valeurs, analogue à la taxe douanière américaine sur les valeurs, on obtiendrait sans aucun doute un revenu net annuel de 1 à 2 milliards de marks-or, *revenu qui pourrait être obtenu en devises ayant une valeur fixe en or et qui devrait être utilisé en premier lieu pour*

le paiement des réparations. Enfin, il faut remarquer que nos grands consortiums industriels, ce qui ressort nettement des faits exposés ci-dessus, ne sont pas forcés d'acheter des devises sur le marché libre ou à la Reichsbank afin d'assurer leurs achats de matières premières à l'étranger, car les besoins de devises relativement peu considérables qu'ils éprouvent pourraient être satisfaits à l'aide de celles que les grands consortiums ont chacun à leur disposition par suite des bénéfices qu'ont réalisés sur les exportations les sociétés dépendant de ces consortiums.

Telles sont les conclusions de M. Alphonse Horten. Son étude s'est imposée à l'attention générale. Désormais il ne sera plus possible d'appeler la prétendue balance du commerce déficitaire de l'Allemagne à témoigner de la détresse économique du pays sans rencontrer de sérieuses contradictions, même à l'intérieur du Reich.

La crédulité aveugle de l'opinion allemande aux publications officielles du *Bureau des Statistiques* n'était pas jusqu'à présent sans ressembler à la confiance avec laquelle la population avait accueilli et accueille encore en partie sur l'origine de la guerre de 1914-1918, les explications de la diplomatie de Guillaume II.

Désormais, les récentes études que nous avons signalées permettent aux esprits indépendants de critiquer les documents officiels et de n'admettre qu'avec les plus expresses réserves les conclusions que la presse avait tirées de pareilles statistiques sans prendre la peine de contrôler.

Commencerait-on à s'apercevoir en Allemagne, au moins dans certains milieux, que le paiement des réparations ne serait pas si impossible qu'il y paraissait tout d'abord si seulement la République allemande voulait bien prendre à cet effet les mesures nécessaires ?

R. de Cléry.

A travers les Revues

Le cabinet Baldwin et les réparations

La Fortnightly Review *identifiant à peu près ses vues avec celles des plus notoires libéraux pousse le gouvernement anglais à avoir une politique active.*

L'épreuve suprême du Gouvernement est le règlement des réparations allemandes. Cette question ne souffre plus aucun retard, car sur elle repose la prospérité de l'Empire et, en vérité celle du monde. Il est défendable que la meilleure politique pour M. Bonar Law était de s'abstenir de participer à l'occupation de la Ruhr et d'attendre les résultats, tout en disant nettement à ses alliés qu'il attendait bien peu d'avantages de leur opération. Mais M. Baldwin a résolu une question internationale — notre dette envers l'Amérique — et le pays attend certainement de lui une politique nette et une action définie en ce qui concerne le problème des réparations, qui est le plus important de tous. Il peut bien douter de la bonne foi de l'Allemagne, mais c'est toujours l'avantage du créancier d'obtenir un arrangement même du plus frauduleux débiteur. Tout vaut mieux que l'incertitude et après cinq ans de paix le moment est sûrement venu de mettre fin à un état de choses qui paralyse la prospérité de l'Europe. Ce que ce règlement peut être, comment l'exécution peut en être garantie, un humble écrivain comme moi ne peut même l'indiquer. C'est un problème pour le Gouvernement qui dispose de tous les moyens d'informations nécessaires pour se former une opinion. Reste la question vitale de la sécurité de la France. M. Asquith préférerait que le soin « en fût laissé à la Société des Nations renforcée et rendue pleinement représentative : mais si cela est impraticable, que les hommes d'Etat du monde inventent une autre forme de consultation internationale dont les décisions inspireraient confiance et auraient l'autorité nécessaire. Telle est la tâche pour laquelle le Gouvernement doit concentrer son énergie : s'il agit ainsi, je lui promets l'appui de tous les partis politiques anglais. »

C'est là une formule facile à donner, mais comme bien d'autres formules, il est difficile de lafairepasser du domaine des véritésabstraites à celui de la dure réalité. Pourtant le Gouvernement devra réaliser cette œuvre ou perdre la confiance du pays. La tâche est énormément compliquée par la nécessité de conserver de bonnes relations avec la nation française et le Premier Ministre a de

nombreuses raisons pour demander nos prières plutôt que nos félicitations. Par exemple, M. Millerand disait le 1er juin à Strasbourg : « L'Allemagne nous a donné l'exemple en 1870. Elle doit se soumettre aujourd'hui à la loi qu'elle a créée en nous forçant de payer les cinq milliards... Elle nous a dit : Je garderai vos territoires jusqu'à ce que vous m'ayez payée. Nous ferons ce qu'elle a fait. » Ce n'est pas là de la pure rhétorique; il faut compter avec cela. Remarquons que le Président Millerand a dit que l'Allemagne devait payer, mais qu'il n'a pas dit combien. Il n'a fait aucune allusion au paiement des dettes de la France envers l'Angleterre et l'Amérique. Cependant ces deux choses devront être prises en considération lorsqu'on fera un règlement définitif.

Puis l'auteur de l'article rappelle un article de M. Garvin qui lui parait être « l'expression même du bon sens. »

« Le pays ne peut plus rester là les bras croisés devant le bouleversement de l'Europe. Jamais, depuis deux siècles et demi, nous n'avons accepté une position pareille...Nous n'avons pas fait la guerre pourdevenir un zéro pair pendant la paix Nous ne pouvons rester un zéro pendant la paix, comme nous l'avons été au cours des derniers six mois, sans devenir les principales victimes de la paix ». M. Garvin dit ensuite aux Allemands qu'ils « sont aux dernières limites de leur résistance et qu'ils feraient bien d'écouter les avis qu'on leur donne. Sans cesse ils ont coupé l'herbe sous les pieds de ceux qui voulaient arriver à des arrangements loyaux... Les subterfuges financiers qui veulent être trop habiles sont certains d'entraîner la défaite complète et la catastrophe que le seraient des mesures de résistance armée. Les Allemands font un trop large emploi du mot : impossible. Ils doivent élargir leurs idées comme les contribuables anglais ont dû le faire... Hugo Stinnes et sa clique ont parlé comme s'ils étaient les maîtres du gouvernement et du peuple allemands. Le Gouvernement et le peuple allemands doivent être leurs propres maîtres. Sous une forme ou sous une autre : « les possibilités de paiement de l'Allemagne doivent être fixées à un minimum irréductible et, lorsqu'elles auront été ainsi fixées, le paiement devra être sanctionné... En même temps, la France doit payer à l'Angleterre et à l'Amérique une partie raisonnable de ses dettes. »

C'est d'après ces directives que le gouvernement de M. Baldwin doit agir. Il doit agir rapidement, mais non d'une façon hâtive ou précipitée. S'il arrive à un accord réel il rendra à l'Angleterre et au monde un service incalculable. S'il hésite et échoue, il se détruira lui-même et le parti conservateur avec lui. Voilà la dure épreuve qui s'offre à lui.

(M. Permewan : *Fortnighthy Review*, juillet 1923).

Une vue anglaise de l'occupation de la Ruhr

Sous ce titre les « Dernières phases de la lutte de la Ruhr », un témoin de l'occupation, M. John Bell en donne une vue d'ensemble dans la Fortnightly Review, de juillet.

L'occupation de la Ruhr peut être considérée par les Français et les Belges comme un succès au point de vue de la couverture des frais de l'entreprise et la politique allemande de résistance a subi une défaite en tant qu'elle a été impuissante à empêcher les forces d'occupation de réaliser leur programme. Il

est vrai que ce programme n'a pas été réalisé en son entier, et il est bien possible que, si l'occupation dure encore assez longtemps, il y ait des désillusions. Exporter le charbon et le coke, saisir des marchandises et de l'argent, percevoir des droits de douane, vendre du bois coupé dans les forêts de l'Etat, c'est une chose; mais c'est tout autre chose que d'obtenir des réparations. La saisie des gages était un moyen en vue d'un but. La France comptait sur la pression exercée par la saisie de ces gages pour la dédommager des manquements de l'Allemagne. Mais il faut se rappeler qu'à cause de l'occupation de la Ruhr, les manquements en question se sont continués pendant cinq mois. Si la France tire de l'Allemagne certains paiements en nature arriérés, la question principale, celle des paiements en espèces pour la reconstruction des départements dévastés et le remboursement des dettes alliées, reste encore pendante.

En même temps, il faut admettre que l'industrie allemande, sans l'aide de laquelle aucune réparation d'aucune sorte n'est pratiquement possible, a été grandement atteinte. Elle a accumulé des stocks pour lesquels, en raison du blocus, il n'y a que peu de marchés immédiats. En tout cas, les plus grands d'entre eux sont fermés. Ainsi, nous devons faire face à ce fait économique désagréable, qui peut-être ne sera pas admis par tous, que la capacité industrielle de l'Allemagne d'effectuer ses paiements a été temporairement diminuée.

C'est un témoin oculaire qui parle :

J'ai observé cette lutte dans la Ruhr depuis ses commencements, j'en ai noté les résultats variés pour les participants, les inconvénients pour les autorités occupantes, les effets destructifs sur l'industrie allemande, leur répercussion dans le reste de l'Allemagne et même dans les autres pays. Et je suis venu à la conclusion que plus longtemps l'occupation durera, et moins satisfaisante sera la conclusion finale. *L'Allemagne peut certainement être blâmée pour une grande part de ce qui arrive, c'est l'opinion même de beaucoup d'Allemands. Elle aurait pu empêcher l'occupation de la Rhur, si elle avait manifesté la volonté de payer. Ce qu'elle a fait depuis l'occupation montre d'une manière remarquable sa volonté de ne pas payer ce qu'elle avait convenu de payer.* La distribution d'argent effectuée avec la plus grande prodigalité pour maintenir la campagne de résistance, a nui à sa cause plus que tout autre chose. *Qu'est-ce que cela a prouvé ? Certainement cela n'a pas prouvé qu'elle ne pouvait payer, mais qu'elle ne voulait pas payer.* Un débiteur mobilise généralement ses ressources dans le but de payer ses dettes et non pas dans le but de s'y soustraire.

Cet état d'esprit mis en lumière par la politique de résistance a, j'en suis persuadé, raffermi la résolution des Français et des Belges de remporter la victoire dans la bataille économique de la Ruhr. Depuis la publication dans cette Revue de l'article intitulé « Trois mois dans la Ruhr », la lutte a été marquée par des incidents dramatiques et parfois tragiques. Les phases en sont dignes d'être notées, car elles révèlent la surexcitation graduelle et aussi hélas l'effusion du sang sans parler des souffrances qui sont le résultat de toutes les luttes humaines. S'appuyant sur ce qu'ils ont fait en cinq mois d'occupation, *les Français pourraient très bien invoquer des arguments pour prouver que les résultats par eux obtenus ont été suffisants pour les encourager à rester.* Mais naturellement, ces arguments n'auront quelque valeur que tant qu'on pourra obtenir quelque chose de la Ruhr, prélever sur l'industrie un tribut sous la forme de charbon et de coke, et percevoir des droits de douane. Les Français ne pourront exploiter les

gages productifs que tant que les industries de la Ruhr continueront à fonctionner. Il y a différentes estimations des effets économiques et financiers produits par la fermeture du bassin industriel. Les experts économiques allemands nous diront que la production est tombée à 40 % de celle d'avant l'occupation et qu'une moitié seulement des ouvriers ont du travail. Il y a des hommes d'affaires allemands qui affirment que cette estimation est trop optimiste et que la situation économique est pire. En ce qui concerne les pertes économiques, les mêmes personnes calculent qu'elles équivalent à deux années de guerre.

Que ces estimations approchent de la vérité ou qu'elles manquent de très loin ce but, c'est néanmoins un fait incontestable que la production des mines et des usines a continuellement décliné depuis le début de mars; la diminution de la production était plus marquée pendant le mois de mai, avant le commencement des troubles ouvriers; mais s'il n'y a pas de recrudescence de ces troubles, la pression incessante du blocus entravera inévitablement de plus en plus l'activité. Si l'on n'arrive à aucun arrangement, si le Gouvernement allemand continue à poursuivre une politique de manquement à ses obligations il est à présumer que l'industrie sera complètement arrêtée et que les horizons de la Ruhr ne seront plus obscurcis par la fumée des cheminées. Dans ce cas, les Français et les Belges devront envisager très sérieusement la situation.

Mais, au pire, ce serait l'affaire de quelques mois, car il y a encore des stocks considérables de charbon et de coke susceptibles d'être transportés en France et en Belgique et, en attendant, les effets économiques de l'occupation qui se répercutent sur l'Allemagne non occupée seront terribles. Les Français et les Belges ont soutenu un dur combat pendant cinq mois, mais il ont franchi la plupart des obstacles qui se trouvaient devant eux; et toute personne qui a été témoin sur place de leur activité, doit admettre qu'ils sont les maîtres de la situation. Les Allemands ont déclaré que les Français et les Belges ne seraient jamais capables d'embarquer le charbon et le coke. Lorsque l'embarquement commença, la quantité quotidienne était de 300 tonnes; au milieu d'avril, plus de 10.000 tonnes, et, dans les premiers jours de juin, près de 230.000 tonnes par jour. *Et voici un fait significatif qui parle contre la politique de résistance ordonnée par Berlin. Au début, il n'y avait aucun Allemand employé dans le travail de chargement des combustibles. Un grand nombre d'ouvriers furent amenés de France, mais presque tous ces ouvriers ont été renvoyés dans leur pays et actuellement les 3/4 des chargeurs de charbon et de coke sont des Allemands.*

Les mêmes prophéties d'insuccès avaient été émises en ce qui concerne les transports. Les Allemands soutenaient que les Français ne seraient jamais capables de faire fonctionner leurs chemins de fer. Mais *les Français avaient la volonté d'exploiter les lignes et ils en ont trouvé les moyens.* Ils avaient beaucoup de difficultés à vaincre, mais ils les ont surmontées les unes après les autres. Il y en a cependant qui ne seront peut-être jamais surmontées. Ils ont commencé par faire circuler deux ou trois trains de combustibles par jour. Un jour est venu où ce nombre a été porté à vingt. Ce fut un moment de désappointement pour les Allemands lorsque les Français organisèrent un service de trains entre Paris et Essen. *Je me suis servi de ce train et j'ai constaté qu'il circulait conformément à l'horaire.*

Les Allemands ont fait tout ce qu'ils ont pu pour gêner le transport des combustibles. Ils n'ont pas hésité à détruire leurs propres biens. Des détache-

ments de terroristes furent organisés pour commettre des actes de sabotage sur les chemins de fer et, *pendant les deux derniers mois, il ne s'est presque pas passé de jours sans qu'un tronçon de voie ferrée ait été dynamité. On a aussi fait sauter un certain nombre de ponts. Les Français ont toujours publié les dommages ainsi causés et se sont mis immédiatement au travail pour les réparer.*

C'est leur rendre simplement justice que de dire que quoi qu'ils aient commis des erreurs, ils n'ont pas manqué de courage. Un de leurs actes les plus courageux a été l'envoi d'une douzaine de soldats aux usines Krupp à Essen avec mission d'y réquisitionner des automobiles. Beaucoup de personnes n'ont jamais pu clairement comprendre pourquoi on avait envoyé un si petit nombre d'hommes. L'effusion de sang qui en est résultée a reçu une suite dramatique dans le procès, devant le Conseil de guerre de Werden, de M. Krupp von Bohlen und Halbach, président de la Compagnie et des quatre directeurs. *Cela fut un procès remarquable qui dura quatre jours et fut conduit avec impartialité.* Le résultat n'a pas été moins remarquable. *La condamnation de M. Krupp* à quinze ans d'emprisonnement et à une amende de 100 millions de marks (ses directeurs ont été condamnés à des peines presque identiques) a *produit un effet de stupeur en Allemagne. Il y avait peu d'Allemands qui croyaient que les Français iraient aussi loin, même au cas où les accusés auraient été reconnus coupables.* La question que les juges militaires avaient à résoudre, en ne se basant que sur les témoignages, était de savoir si les accusés s'étaient rendus coupables de machinations contre la sûreté des troupes d'occupation, si en un mot ils étaient d'une manière ou d'une autre, responsables des incidents dont le résultat avait été que douze ouvriers de Krupp furent tués, et quarante blessés. L'accusation affirmait que plusieurs milliers d'ouvriers de Krupp avaient été excités par les appels incessants des sirènes de l'usine et la distribution de proclamations anti-françaises jetées d'une fenêtre de bureau. Les directeurs étaient-ils responsables d'avoir fait actionner les sirènes au moment où les 12 soldats français arrivaient près du garage d'automobiles, ou bien les ouvriers avaient-ils fait actionner les sirènes eux-mêmes sans consulter le directeur ? Les témoignages prouvèrent qu'il y avait eu entente entre le *Conseil d'exploitation* (*Betriebsrat*) c'est-à-dire le Conseil des ouvriers, et un des directeurs : il avait été entendu que les sirènes seraient actionnées au cas où les Français envahiraient l'usine. Il a aussi été prouvé que pendant les désordres dans les usines, des proclamations anti-françaises avaient été jetées d'une fenêtre des bureaux.

C'est pour ces deux raisons que M. Krupp et ses directeurs furent condamnés. Au point de vue allemand, la condamnation était injuste et il a été remarqué que dans le concert de vitupération contre le verdict et les condamnations, la presse communiste a été la plus violente. *Je ne peux m'empêcher de penser que les condamnations infligées à M. Krupp et à ses directeurs ont été, dans une certaine mesure, la réponse de la France à la note allemande du 2 mai* dans laquelle le gouvernement allemand faisait connaître son intention de continuer la politique de résistance passive. Il faisait des offres et en même temps, il déclarait sa résolution de lutter. Cela mit les Français en colère, plus encore que l'offre insuffisante de 30 milliards de marks-or. A tort ou à raison, les Français croyaient fermement que les établissements Krupp, étaient un centre de la résistance, car il était reconnu que le chef de cette entreprise, était en contact étroit avec le Gouvernement allemand et était en fait, ainsi qu'il l'a dit lui-même au procès, le conseiller économique du Gouvernement.

En même temps, se déroulait un autre procès qui selon les Français n'était pas étranger à l'affaire Krupp. De graves actes de sabotage avaient été commis sur les lignes de chemins de fer. Ils étaient l'œuvre d'une bande qui tomba aux mains des Français. Le chef des saboteurs était Schlagetter, un commerçant qui commandait une compagnie de la brigade Lowenfeld au moment du coup d'état de Kapp. Schlagetter fut condamné à mort et dûment exécuté. Ce fut le premier Allemand condamné à mort par un conseil de guerre français pendant l'occupation. Sa bande d'extrémistes avait une triple mission : faire sauter les voies ferrées pour empêcher les Français de transporter le charbon et le coke; espionner et faire disparaître ceux qui, Français ou Allemands, s'opposaient à la politique de la résistance. Les Français ont envoyé dans la Ruhr quelques-uns de leurs meilleurs détectives et l'un d'eux, Alsacien parlant allemand, a réussi à pénétrer les secrets de la bande. Après que les saboteurs furent condamnés, il a été annoncé que leurs plans avaient été concertés dans les établissements Krupp et que, de là, leurs rapports étaient envoyés aux officiers de la Reichswehr à Hamm en dehors des territoires occupés; de là ces rapports étaient expédiés à Berlin; c'était aussi un employé de Krupp qui fournissait à la bande les explosifs.

Les condamnations qui terminèrent ces procès montrèrent clairement aux Allemands que les Français avaient adopté une attitude plus sévère à l'égard des partisans de la résistance. Pendant quelque temps, les saboteurs se tinrent tranquilles. Mais il y avait d'autres préoccupations. La chute du mark provoqua la hausse du prix des subsistances : c'était l'occasion qu'attendaient les communistes pour profiter du mécontentement causé parmi les ouvriers par les bas salaires et le prix élevé de la vie. Si l'on veut se rendre un compte exact des désordres communistes dans la Ruhr, il est indispensable de déterminer la position des syndicats ouvriers. Il y a trois organisations syndicales du travail : la *Freigewerkschaft*, la *Christliche Gewerkschaft* et la *Hirsch Dunker*. La première est surtout composée d'ouvriers socialistes, la seconde de catholiques, la troisième groupe des syndicalistes d'opinions modérées qui s'occupent non de politique, mais des salaires et des conditions de travail.

C'est un des buts de l'Internationale de Moscou que de s'emparer des mouvements syndicalistes en tous pays par le système que Zinovieff a appelé le *système des noyaux*. Cela veut dire que les ouvriers communistes doivent rester membres des syndicats et y mener une intense propagande dans l'espoir de se rendre éventuellement maîtres de la direction des syndicats. Les communistes firent en France des efforts désespérés pour obéir aux ordres de Moscou, mais ils ont complètement échoué. Il n'est pas nécessaire de rappeler leurs vains efforts en Angleterre. En Allemagne, par contre, ils ont remporté quelques succès non pas qu'il y ait possibilité immédiate qu'ils s'emparent du mouvement syndicaliste allemand, mais il faut admettre que, dans la Ruhr, en tout cas, Moscou a trouvé un terrain fertile pour y semer les semences de son évangile de négation. Aux funérailles des victimes de l'incident aux usines Krupp, sur près de 400 drapeaux, un tiers au moins, étaient des bannières rouges des soviets russes avec l'emblème de la serpette et du marteau.

Le communisme a fait, parmi les ouvriers de la Ruhr, des progrès depuis l'occupation; néanmoins les bolcheviks sont encore en minorité; beaucoup d'entre eux ne sont même pas syndicalistes. Ce qui leur a donné leur semblant de

force dans les troubles de la fin de mai, fut leur système des *Hunderschaften* (centuries). A l'origine, les centuries communistes furent formées pour combattre les nationalistes. En luttant contre les nationalistes, elles voulaient donner l'impression que, si elles n'étaient pas en faveur des autorités occupantes, néanmoins elles n'agissaient pas contre elles. *Mais les Français et les Belges n'avaient aucune illusion. Ils comprenaient le jeu des bolcheviks. Puis vint l'ordre de Berlin que l'influence communiste dans la Ruhr devait être dirigée tant contre le militarisme français que contre le capitalisme allemand.*

Les communistes attendaient le moment favorable. Le blocus du bassin industriel et de l'Allemagne non occupée produisait ses sombres conséquences. Beaucoup d'ouvriers perdaient leur travail, et ceux qui restaient dans les mines et les usines en sentaient la pression. La baisse du mark avait produit une hausse du prix des subsistances qui était en disproportion avec les salaires. C'est la misère et le désespoir qui ont produit le soviétisme en Russie et les *communistes de la Ruhr espéraient pouvoir profiter de la gêne économique des ouvriers pour réaliser leur rêve de créer une République soviétique dans le bassin industriel.* Mais la tactique qu'ils adoptèrent au début ne fut pas de nature à plaire à leurs maîtres moscovites. Ils firent invasion dans les magasins, qu'ils contraignirent à réduire les prix. A Dortmund, leur tactique s'améliora : ils s'efforcèrent de provoquer la grève générale qui, selon les affirmations de l'Internationale de Moscou, doit toujours être le prélude d'une révolution. Les mines et les usines furent envahies rapidement et les ouvriers sommés d'abandonner le travail. Il faut dire que des milliers d'ouvriers des mines et des fabriques sortirent, non pas parce qu'ils adhéraient à l'Evangile de Moscou, mais parce qu'ils voulaient protester contre des salaires trop bas qui ne leur permettaient pas d'acheter le nécessaire pour vivre. Il y eut des morts et des blessés à Dortmund et lorsque j'y suis arrivé dans le but d'étudier la situation, *ma conviction fut encore confirmée qu'il s'agissait d'un mouvement purement économique* et non pas politique, dont les communistes s'étaient simplement chargés grâce à leur *Hunderl-Schaften.* Heureusement, il y avait une police municipale à Dortmund. Les communistes étaient armés de grenades et de revolvers, mais la police eut tout de suite le dessus et conserva son avantage.

Les troubles de Gelsenkirchen eurent un caractère différent. Là les communistes remportèrent certainement un succès momentané. Ils ne trouvaient, dans cette ville qui est probablement la ville ouvrière la plus typique de la Ruhr, aucune force armée pour remplacer les schupos (police verte) expulsés. Les bolcheviks attaquèrent les magasins, qu'ils forcèrent à baisser leurs prix; puis, enflammés par leurs succès, ils essayèrent de substituer leur autorité à celle du Conseil municipal auquel étaient soumis l'organisation d'auto-protection et les pompiers. Ils attaquèrent les fonctionnaires de la police et s'emparèrent de la Préfecture de Police. Tout un jour ils furent maîtres de la ville; leurs centuries au brassard rouge, et matraques en mains se comportèrent comme des gouvernants, réglementant la circulation dans les rues et contrôlant la vente des subsistances. Mais ils ne constituaient pas la majorité à Gelsenkirchen, de même qu'ils ne constituaient pas la majorité à Dortmund, ni dans aucune ville de la Ruhr. Les socialistes et les syndicalistes chrétiens étaient beaucoup plus nombreux. Cependant les communistes obtinrent une concession qu'ils ne possédaient pas avant les troubles (pendant lesquels il y eut des morts et des blessés) ce fut une représentation à la Commission des prix des subsistances et une participation suffisante au contingent de la nouvelle force de police de la ville.

Les communistes de Gelsenkirchen sont un type achevé, dans la Ruhr, de l'espèce sur laquelle Moscou comptait pour la propagation de la doctrine bolchevik. C'étaient pour la plupart des jeunes gens qui répugnaient à porter des cols. Ils avaient plutôt l'air d'apaches que d'ouvriers, et les actes de certains d'entre eux répondent parfaitement à leur apparence. S'étant rendus maîtres de la ville et ayant fait descendre les prix de la viande de 8 à 3.000 marks, ils avaient l'intention de proclamer immédiatement la grève générale. Mais le mouvement ne commença pas à Gelsenkirchen, il débuta dans le district de Dortmund, d'où il ne fit que se répandre à Gelsenkirchen et à Bochum. C'est à Bochum que l'insurrection communiste fut écrasée. Les bolcheviks essayèrent de s'emparer de la ville comme ils l'avaient fait à Gelsenkirchen. Ils assiégèrent les casernes des pompiers, puis s'emparèrent de certaines parties de la ville et y exercèrent le contrôle de la circulation. Les défenseurs de la ville qui s'intitulaient les « gardes blancs » avaient aussi organisé des postes de contrôle dans la partie de la ville qui était en leur possession. C'est en traversant ces postes que je me suis rendu compte que *les adversaires des communistes, quoique la plupart nationalistes, comprenaient aussi des ouvriers d'opinions socialistes.* Après un suprême effort fait à 4 heures du matin pour s'emparer des casernes, les rouges comprirent qu'elles ne pouvaient être prises. Les grévistes de bonne foi qui avaient abandonné leur travail dans les mines et les fabriques parce que les salaires qui leur étaient payés étaient insuffisants, en égard au prix exhorbitant des subsistances, n'étaient venus ni pour des pillages, ni pour troubler la paix publique, et *ils se séparèrent des communistes qui finalement durent se retirer tout déconfits.*

En tout, il y eut près de 40 tués et 300 blessés à la suite du soulèvement communiste. Ce sont les bolcheviks eux-mêmes qui subirent les plus grosses pertes. La question se pose de savoir si cette effusion de sang aurait pu être évitée au cas où les villes dans lesquelles l'insurrection s'est déclarée eussent eu des forces de police suffisantes. Ni à Dortmund, ni à Gelsenkirchen, ni à Bochum, les communistes n'auraient osé prendre l'attitude qu'ils ont prise, si les schupos y étaient restés. La police verte, qui était une force armée, a été expulsée des villes de la Ruhr parce que ses membres s'adonnaient à la propagande nationaliste et employaient tous les moyens pour contrecarrer les autorités occupantes. Après leur expulsion, les autorités municipales furent invitées à organiser des forces de police municipales. Les Français imposèrent deux conditions : les noms des hommes engagés comme policiers devaient être communiqués; ces hommes devaient porter un brassard indiquant leur numéro d'ordre, de même que les policiers allemands dans la zone britannique d'occupation.

Quelques municipalités furent tout d'abord disposées à se conformer à ces conditions. D'autres hésitèrent. *Finalement, des ordres vinrent du Gouvernement de Berlin enjoignant aux municipalités de ne pas organiser les forces de police aux conditions imposées par les Français.* Les motifs qui provoquèrent cette décision du Gouvernement de Cuno ne sont pas clairs. On est obligé de conjecturer que ce Gouvernement était venu à la conclusion qu'une force de police organisée conformément aux conditions françaises deviendrait un instrument aux mains des autorités occupantes et aiderait celle-ci à atteindre ses buts. Ou bien encore le Gouvernement aurait pensé qu'en l'absence d'une force de police bien organisée, les Français seraient contraints d'intervenir eux-mêmes en cas de troubles sérieux, et que, s'il s'ensuivait une effusion de sang, l'inter-

vention armée, l'effet moral produit dans le monde se retournerait contre les autorités occupantes et susciterait des sympathies à l'Allemagne. Que se passa-t-il ? Les troupes françaises agirent de même qu'à Mulheim, où les communistes tentèrent de s'emparer de l'Hôtel de Ville. Cela veut dire qu'elles ne firent rien. Elles restèrent à l'arrière plan en prétendant que les troubles, n'ayant qu'un caractère purement économique, ne les regardaient pas. Il n'y aurait intervention armée qu'au cas où la sécurité des soldats français serait menacée. A Bochum les deux partis en présence demandèrent des armes aux Français, mais la double demande fut rejetée. La police et les pompiers furent seuls autorisés à porter des armes.

L'insurrection communiste fut écrasée, mais elle obligea les autorités locales et le Gouvernement de Berlin à agir. Bochum demanda la permission de constituer une force de police municipale, et d'autres villes demandèrent la permission d'armer leur police. D'après les informations françaises, toutes ces permissions furent accordées.

La grève pour l'obtention d'un relèvement des salaires s'est terminée grâce aux concessions faites. Les mineurs obtinrent un accroissement de salaire de 50 %, c'est-à-dire de 10.000 marks par jour. En ce qui concerne les ouvriers métallurgistes d'Essen, l'accroissement fut de 100 % par rapport aux salaires du mois de mars; chaque ouvrier reçut en plus 120.000 marks. Ceci ne peut-être qu'un palliatif contre les troubles travaillistes dans la Ruhr, car, plus dure le blocus, plus la situation empire inévitablement. Notez ce qui se passa immédiatement après que les ouvriers eurent repris leur travail. Le mark tomba si rapidement qu'on eut l'impression qu'il allait suivre les traces de la couronne autrichienne, et les prix s'élevèrent à nouveau. Puis, on annonça que le prix du charbon était augmenté de 50 à 59 % selon les districts. Cela voulait dire que les prix des autres matières premières, tels que le fer, les potasses et le ciment allaient aussi être élevés. Il est évident que le coût de production sera, ainsi, grandement accrû.

Des troubles industriels se renouvelleront dans la Ruhr aussi longtemps que durera le blocus. Et le blocus ne sera levé que lorsque les Français et les Belges auront obtenu des garanties suffisantes de paiement. Ecrivant cet article dans la Ruhr, je ne puis que décrire ce que je vois et je note que les Francais prennent des mesures qui montrent qu'ils ont l'intention de rester dans le bassin industriel jusqu'au moment où l'Allemagne sera ramenée à la raison. Ils s'installent confortablement et ne manifestent aucun signe d'impatience. Ils perfectionnent leurs organisations et gagnent chaque jour en force et en expérience. Ils n'ont qu'à attendre le jour où l'Allemagne abandonnera la partie.

« J'y suis, j'y reste. » Le Gouvernement allemand n'a t-il pas songé à cela au début de l'occupation ? *Il a été calculé que jusqu'à présent ce Gouvernement a déjà dépensé deux milliards de marks-or pour poursuivre sa politique de résistance passive. Peut-il indiquer quelques résultats tangibles pour justifier cette politique ?* L'Allemagne a mené cette lutte économique comme elle a mené la guerre. Elle a compté sur « quelque chose » qui arriverait pour la sortir de ses dilemmes. Rien n'est arrivé. Au début elle a déclaré qu'il n'était pas dans ses intentions de faire des propositions. *Elle comptait sur ce qu'elle croyait être une parfaite unité de front contre laquelle les Français et les Belges ne pouvaient rien. Cette*

unité de front n'est plus prônée même dans les journaux allemands. L'Allemagne a été battue dans cette lutte économique du moment qu'elle ne recevait plus de charbon de la Ruhr, et, ce qui fait pitié, c'est qu'elle n'a pas le courage d'admettre sa défaite.

John Bell : *Fortnightly Review*, juillet 1923.

La chute de M. Stamboulisky

A la suite des élections d'avril la représentation du parti communiste au Sobranié fut réduite à des proportions négligeables... M. Stamboulisky résolut d'écraser les restes du parti de Ferdinand Ier... Certains des anciens ministres qui avaient servi sous Ferdinand au cours de la guerre, les ministres du cabinet Rodoslavoff de 1915 avaient été déjà condamnés à de longues années de prison D'autres étaient encore en prison et attendaient qu'on fît leur procès. Il y avait ainsi une grande analogie entre la politique de M. Stamboulisky à l'égard de l'administration bulgare du temps de la guerre et la politique actuelle des révolutionnaires grecs envers l'administration Gounaris. Plusieurs facteurs étaient en conflit. Sa politique anti-communiste lui procura une sorte d'aide « fasciste ». Sa politique envers la Macédoine lui créa une opposition semblable à celle de l'Ulster. Les Bulgares macédoniens qui avaient abandonné les provinces partagés entre la Serbie et la Grèce commencèrent à fomenter des troubles. L'opposition bourgeoise fut renforcée par eux. Il y eut une attaque concentrée par le bloc bourgeois, des officiers ferdinandistes et des « ulstériens » de Macédoine.

L'occasion leur fut fournie en partie par les événements de la Conférence de Lausanne et par les démêlés gréco-turcs concernant Karagatch. Ces démêlés furent considérés en Bulgarie comme pouvant gêner les espoirs des Bulgares relatifs à un débouché satisfaisant sur la mer Egée. Il y eut là un coup malheureux pour M. Stamboulisky. Le triangle de Karagatch avait été promis à la Bulgarie par la Turquie comme une partie de la récompense due pour l'entrée de la Bulgarie en guerre à côté des Puissances centrales en 1915. Si l'affaire tourna mal, si Karagatch ne fut jamais obtenu, ce ne fut pas la faute de M. Stamboulisky, mais celle de ses adversaires...Mais ce fut M. Stamboulisky qui en porta le peine.

L'orgueil national fut blessé par la perte de Karagatch. Ce fut un atout de plus pour les ennemis de M. Stamboulisky. N'était-ce pas M. Stamboulisky qui avait conseillé à la Bulgarie d'accepter le sort fixé par les Alliés? La dernière politique suivie par les Alliés dans le Proche-Orient politique fondée sur l'abaissement devant la Turquie, avait eu des résultats désastreux dans les Balkans, aussi bien chez les ex-alliés que chez les ex-ennemis. La Grèce, une ex-alliée avait pu se demander si elle eût été plus mal traitée par l'Allemagne et l'Autriche que par la France et l'Italie. La Bulgarie, une ex-ennemie, amenée au repentir par Stamboulisky était rejetée dans les bras des royalistes.

La chute et la mort de M. Stamboulisky fait entrer dans l'ombre une des personnalités les plus remarquables de la guerre et de l'après-guerre. C'est en mars 1920 que Stamboulisky, ayant obtenu sa première majorité dans les élections générales, forme un cabinet purement agrarien. La montée du parti agrarien avait été rapide, mais elle avait été favorisée par l'appui des partis bourgeois. C'est en août 1919, lors des élections générales, que les agrariens étaient, pour

la première fois, entrés en force au Sobranié, M. Stamboulisky; alors président du Conseil pour la première fois, avait formé un gouvernement de coalition. La carrière de ce grand et solide paysan de quarante-quatre ans, d'aspect grossier, avait été vraiment intéressante. Né en 1879 à Slavovitza dans la Bulgarie du Sud, il avait été d'abord dans une école primaire, puis dans une école secondaire et avait montré un intérêt tout particulier pour l'agriculture à la Haute-Académie d'agriculture de Halle. De très bonne heure il fut journaliste et publia de nombreuses brochures sur le mouvement agrarien. En 1901, il entra dans le parti agrarien, devint directeur de la *Zemledelska Borba* en 1902 et, l'année suivante fut élu député au Sobranié. Il prit pour la première fois un rang éminent dans la politique en 1911 lorsque au nom du groupe parlementaire agrarien, il fit entendre au Sobranié une vigoureuse protestation contre la politique anti-constitutionnelle du roi Ferdinand.

Son principal titre à la reconnaissance des Alliés était la façon dont il s'opposa à la déloyale politique de Ferdinand qui entraînait les Bulgares à faire la guerre à côté des puissances centrales. Il s'opposa particulièrement à une combinaison bulgaro-turque au temps où les Grecs avaient toutes leurs forces occupées dans le Thrace orientale et en Anatolie. En 1915, il fit une tentative infructueuse pour fomenter une révolte contre la politique du Roi. Il fut traduit devant une cour martiale et condamné à mort. Mais son prestige personnel sur les paysans était tel que le Tsar Ferdinand jugea prudent de commuer cette peine en un emprisonnement perpétuel. Il devint bien vite évident que l'exécution de la sentence de mort aurait vraisemblablement produit une révolte dans l'armée qui était surtout composée de paysans.

M. Stamboulisky passa les années de la guerre à la prison centrale de Sofia Il ne fut relâché qu'en septembre 1918, à la veille de l'armistice. Depuis il s'était fait reconnaître comme le chef d'un peuple paysan qui avait dû subir les désastres, amenés par la politique de guerre du Roi. Les difficultés diplomatiques actuelles du Proche-Orient, les mauvaises méthodes de sa politique intérieure ont amené sa chute et sa mort.

(Georges Glasgow, *Contemporary Review*, juillet 1923).

L'idée allemande sur les bords du Danube

Après un parallèle entre l'Allemagne encore occupée, pressurée par des ennemis impitoyables, et une Autriche libérée, secourue par ses ennemis d'hier, la Neue Kundschau note que seule la nation allemande s'est vu refuser le bénéfice du « dogme de l'Étatnational » et condamner à rester divisée en deux républiques à côté d'innombrables minorités dans des états étrangers. Puis il reprend les anciens griefs contre la Pax Parisiana *qui a mis en pièces et mutilé des Etats, en a réveillé d'autres, a créé des Etats neufs, tracé des frontières artificielles, sans se préoccuper de la viabilité économique, politique et culturelle de ces Etats. Et il termine sa première partie ainsi : « L'Autriche allemande n'est pas viable et elle reste une question pendante de la politique mondiale; elle est le plus pressant appel à la révision des traités ». Puis à quelques sarcasmes dirigés contre l'évêque Seipel qui prétend avoir sauvé l'Autriche et l'Entente qui a fait de celle-ci une province sous la tutelle de la Société des Nations, c'est-à-dire de la France et de l'Italie, succède un appel à l'Allemagne au nom de l'idée allemande qui meurt dans l'Allemagne intellectuelle.*

« Pourtant l'évolution nationale de l'Autriche depuis la Révolution est pour la cause allemande en Europe de la plus grande importance. Que s'est-il passé dans l'esprit de ce peuple de race allemande au cours de ces quatre années ?

Après les événements d'octobre et de novembre 1918, il n'y avait en Autriche qu'une seule classe qui savait ce qu'elle voulait et qui en peu de semaines réalisa avec une énergie rare et une netteté de vues étonnante ce qu'elle se proposait : c'était la classe ouvrière socialiste. Elle dégagea des autres parties de la vieille monarchie effondrée les portions allemandes, les constitua en république, adapta toute l'organisation fédérative politique antérieure à cette république nationale et proclama l'Autriche allemande partie intégrante du grand Etat allemand. On dit que le socialiste Otto Bauer rédigea le premier brouillon de cette loi constitutionnelle fondamentale : « L'Autriche allemande est un élément de la République allemande. » Avant que les bourgeois et les paysans se soient rendus compte de ce qui arrivait, l'article était adopté au « Staatsrat », par les députés bourgeois tout étonnés de voir leurs volontés subitement proclamées par des socialistes « internationalistes »; il était annoncé du haut de la tribune du parlement au peuple comme une partie de la constitution. Il n'y eut pas une seule voix qui s'élevât contre cette manifestation. Bien au contraire, toutes les classes de la société accueillirent la loi avec enthousiasme, et Otto Bauer reçut du « Staatsrat » le mandat de négocier en qualité de secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères avec Berlin les détails de ce rattachement.

Il n'y eut d'opposition que de la part des petites classes très puissantes et qui tout d'abord restèrent dans l'ombre. Dans certains milieux ecclésiastiques l'union avec les protestants du Nord demeurait toujours une chose trop délicate et l'attachement à la dynastie des Habsbourg était vraiment trop vivace pour accepter avec joie l'œuvre accomplie par l'assemblée nationale. La grande majorité des cléricaux se rendit compte aussitôt, il est vrai, que par le rattachement elle s'unissait d'une façon étroite au Centre allemand et elle salua joyeusement cette perspective. Si le Centre était renforcé par l'Autriche catholique, sa position politique était visiblement accrue encore et un catholique autrichien n'avait lui-même rien de plus à désirer.

Le second groupe des tièdes comprend la couche supérieure de la bourgeoisie. Le grand industriel, le grand commerçant et le banquier de Vienne et d'Autriche ne sont attachés que partiellement par leurs intérêts à l'Autriche; leur cercle d'affaires s'étend encore comme par le passé aux différents Etats nationaux (de la monarchie austro-hongroise) du moins à la Hongrie, la Tchécoslovaquie, et de même à l'ancienne Galicie, à Trieste et à la Yougo-Slavie. Le capitalisme autrichien est né au cours du dernier demi-siècle qui a précédé la guerre et son domaine d'activité était l'ancienne monarchie, le territoire économique fermé du Danube, protégé pour lui par une bannière douanière. Or cette époque a dans la bourgeoisie laissé la même trace que l'époque absolutiste antérieure dans l'aristocratie. Encore aujourd'hui, la noblesse des Alpes allemandes, celle de Bohême et de Hongrie sont intimement liées par mariages, et les grandes familles sont en même temps propriétaires de biens-fonds. Aussi la vieille société financière, commerçante et industrielle de Vienne, de Budapest et de Prague est unie par des liens de parenté étroite et de même que les Schonborne et les Auesperge des Alpes allemandes ont des biens en Hongrie et en Bohême, de même les banquiers et les fabricants de Vienne possèdent des fabriques et des biens dans tous les autres Etats de la vieille monarchie, et les fabricants de ces Etats ont magasins et immeubles à Vienne.

Il en résulte que la haute bourgeoisie, et aussi bien la branche capitaliste que la branche féodale, dans la mesure où elle est établie à Vienne, n'est pas en général animée de sentiments patriotiques austro-allemands. *Cette patrie ne coïncide pas avec ses intérêts économiques.* Elle n'éprouve que dédain pour ce petit Etat sans base économique suffisante n'ont pour lui aucune considération et ne sont prêts à faire en sa faveur aucun sacrifice. Ce dédain s'est dans la période de début du nouvel Etat dissimulé sous la haine du régime social-démocrate et de la forme constitutionnelle républicaine. Quand les « chrétiens-sociaux[1] » prirent aux élections de 1920 la tête des partis et se mirent au gouvernement, les membres de la haute bourgeoisie se réconcilièrent peu à peu avec la constitution et se posèrent presque en patriotes — mais ce n'était là qu'une illusion dont ils étaient victimes. Encore maintenant, ils ne se trouvent pas à leur aise dans une patrie qu'ils doivent quitter munis d'un passeport quand ils veulent s'occuper de leurs affaires ou seulement aller voir leurs beaux-frères. Ils considèrent Vienne comme une place de commerce favorable et comme la résidence la plus agréable du monde, les pays alpestres comme un lieu de villégiature excellent, mais tout cela réuni ne fait pas à leurs yeux une « patrie ». Appartenir à une communauté ainsi constituée, lui devoir des sacrifices, payer pour elle des impôts, voilà qui n'est pas du tout de leur goût. Ils représentent au milieu de ce petit Etat nouvellement édifié le capital supra-national et ne demandent à cette petite patrie que ce qu'un voyageur exige de son hôtelier : sécurité, propreté et amabilité. Ils comprennent aussitôt, quand on réclame l'association du capital international en une communauté qui par des crédits accordés à de dures conditions ferait de tous ces Etats nationaux[2] des *pied-à-terre agréables* pour les capitalistes de tous les pays... tout le reste est jugé par eux absurde !

Absurde leur paraît surtout l'idée de faire du pied-à-terre autrichien en particulier un appendice du Reich allemand et de le livrer ainsi d'une part au boycottage des Etats de l'ancienne monarchie, d'autre part à la concurrence toute-puissante du Reich. C'est cette crainte qui fut à l'origine de la mobilisation contre l'idée de rattachement. Comme ces milieux par leurs relations dirigent toute la presse bourgeoise autrichienne, même la presse cléricale, dès le printemps de 1919 commença la lutte sournoise, sourde et tenace de la presse bourgeoise contre le rattachement. En même temps cette société féodale et bourgeoise se mit à papillonner de la façon la plus odieuse autour des Anglais, des Français et des Italiens qui résidaient dans le pays, et à renier non seulement leur patrie, mais aussi leur nation sept fois par jour.

C'est cette classe supérieure qui, avec les cercles ecclésiastiques déjà nommés, s'est liguée contre le rattachement et qui aujourd'hui mène le pays. Elle y parvient en exploitant la crainte du petit bourgeois à l'égard du socialisme et l'ignorance de la classe paysanne à l'égard de l'évolution récente, pour former un front unique contre la classe ouvrière, contre cette classe qui aujourd'hui comme au premier jour lutte pour le rattachement, pour l'idée allemande. Or cette lutte de classe contre le prolétariat, c'est Seipel qui la dirige, avec l'aide des banques et des bourses.

1. *Christlich-Sozialen* (le même parti existe en Allemagne depuis les élections qui eurent lieu après le vote de la Constitution de Weimar).

2. Ceux qui sont nés du démembrement de la monarchie austro-hongroise (N. du T.

Ce changement complet de front qui, du rattachement au Reich allemand, nous a assujettis à la Société des Nations, sous une tutelle franco-italienne, est masqué par ce qu'on appelle l'assainissement de notre vie économique et financière. De vastes classes bourgeoises obéissent à ce mot d'ordre, sans se douter de ce qu'il signifie et sans soupçonner où aboutit ce genre d'assainissement. Les vrais croyants du dogme d'assainissement expliquent ainsi ce changement : il nous fait faire des sacrifices, il nous faut apprendre à renoncer, à subir un certain temps l'influence étrangère, pour recouvrer plus tard notre liberté. Quels sont ces sacrifices et ces renoncements ?

L'auteur termine par le tableau de l'Etat autrichien, réduit à l'exercice de deux fonctions : justice et police de sûreté, cessant d'être un organisme en vue du bien public et de la civilisation, renonçant à sa mission scientifique et artistique. Il déplore la réduction du nombre de soldats et surtout des fonctionnaires (125.000 jetés sur le pavé) et la transformation des prêtres catholiques en employés de l'Etat. Mais surtout il conteste la valeur des moyens employés pour stabiliser et relever le change : la réglementation des importations arrêtera l'industrie et ramènera l'Autriche à n'être plus qu'un pays de culture et d'élevage autour d'une ville de commerce et d'étrangers « un parc autour d'un hôtel».

Et il prédit des troubles causés par l'exaspération des fonctionnaires licenciés et l'écroulement du « château de cartes » de Seipel. L'article se termine sur cette question : « Les classes moyennes bourgeoises sont-elles en état de mener à bonne fin l'œuvre d'assainissement, de concert avec la classe ouvrière ? Cela dépend uniquement de cette classe moyenne et de sa capacité de faire cause commune avec le prolétariat dans une partie du trajet. Il est vrai que c'est là le même problème que celui de la renaissance du Reich ».

(Revindex, *Die neue Rundschau*, juin 1923).

M. Harding et la situation européenne

La position de M. Harding a été et est encore d'une extrême difficulté. Il a été porté à Washington par un large mouvement populaire; mais la majorité de 7 millions d'électeurs qui le choisit en 1920 était négative et infiniment composite. Elle tenait uniquement pour le renvoi de Woodrow Wilson et des démocrates. En d'autres termes, loin d'aider M. Harding à continuer une politique étrangère, elle l'empêchait nettement d'agir. M. Harding avait pris parti contre la Société des Nations du Président Wilson, mais il n'était pas opposé à l'idée d'une Société. Au contraire il pensait que les Etats-Unis devaient jouer un rôle dans la création d'une Société des Nations permanente. Les démocrates, ses adversaires, étaient partisans de l'organe créé par M. Wilson. Après les élections, personne ne put savoir si le nouveau Congrès ratifierait le traité de Versailles. Les sénateurs violemment opposés au traité pensaient que la question était résolue suivant leurs désirs, mais il est certain que le groupe républicain conduit par M. Hughes et M. Hoover espéra alors que la signature du traité serait le premier acte important du nouveau gouvernement. Le rejet du traité, où M. Nitti devait voir plus tard un acte de profonde sagesse politi-

que, mit fin à cet état d'indécision.

Il mit fin aussi au pouvoir d'action du Président sur l'Europe. M. George Harvey, dans le premier discours qu'il prononça comme ambassadeur à Londres, annonça clairement que l'Amérique entendait n'avoir aucun rapport avec la Société des Nations; et, conformément à cette déclaration, le nouveau Président se tint complètement à l'écart des affaires internationales jusqu'à la convocation de la Conférence de Washington pour la limitation des armements. Cette fameuse entreprise n'était pas l'œuvre de M. Harding. Elle lui avait été imposée par l'opinion publique américaine qui considérait comme une folie le fait de continuer à augmenter les armements après une guerre mondiale conduite pour mettre fin à la guerre. Le mouvement grandit dans le pays grâce à l'activité du sénateur Borah (le sénateur le plus influent de beaucoup dans la première période de ce gouvernement par le parti républicain), et le Président fut assez sage pour se rallier au sentiment populaire.

Suit l'histoire des incertitudes de la politique extérieure du président Harding.

En Amérique aujourd'hui, dans les classes cultivées, beaucoup de gens sont profondément découragés et mortifiés par la politique que, depuis la Conférence de la Paix, leur pays a suivie. C'est là sans aucun doute qu'il faut chercher l'origine des mouvements nés cette année en faveur de la Société des Nations, de la formation récente d'une Ligue sans distinction de parti pour la Société des Nations et des campagnes nationales, menées par les Eglises, dans des milliers de réunions... C'est là aussi, en dehors de tout facteur personnel, la principale raison du remarquable succès obtenu par lord Robert Cecil au cours de sa visite, succès d'autant plus significatif que lord Robert Cecil avait soin de dire dans ses discours qu'il n'avait d'autre dessein que d'exposer et d'expliquer ce que peut être une méthode de solution des conflits internationaux. Il ne faisait par la moindre allusion à l'opportunité pour les Etats-Unis d'une nouvelle politique européenne.

Je ne saurais rien hasarder en ce qui concerne l'attitude que les Américains pourront prendre à l'égard de l'Europe. Cependant, deux choses sont claires. D'abord, les pouvoirs de M. Harding ont encore une durée de vingt mois. Jusqu'en mars 1925, ce serait une pure folie de penser que les Etats-Unis pourraient entrer dans la Société des Nations ou prendre un engagement quelconque avec le Vieux monde, quelles que soient les conditions proposées. Ensuite, l'Amérique restera hors de l'Europe tant que le traité de Versaille durera. Mais ceci n'exclut pas toutes les possibilités. En Amérique, dès l'origine, la question a été de savoir s'il fallait entrer dans la Société des Nations. Ne peut-on dire cependant qu'au point de vue européen, cette question est purement académique?

La Société, telle qu'elle existe aujourd'hui, ne s'occupe pas des grandes questions de la paix. En ce qui concerne ces questions, les Puissances sont d'accord pour la considérer comme incompétente. En Angleterre et dans toute l'Europe occidentale, la question qui se pose est de savoir si l'on peut espérer que le Gouvernement de Washington, appuyé par le monde des affaires prendra part au règlement de la question des réparations, c'est-à-dire à la fin de l'affaire de la Ruhr et à la préparation d'une paix organique. Tant que le Traité de Versailles existait, une action de ce genre n'était ni possible ni désirable. Mais le traité a été détruit en janvier dernier par M. Poincaré; et, même si l'on évite un bouleversement complet de l'Europe occidentale, ce qui est à peine possible à l'heure

actuelle, toute autorité qui sortira du chaos actuel sera complètement indépendante du traité de Versailles. L'initiative, en cette heure de ce qui est sans doute l'avant-dernière crise, ne peut venir de Washington. Elle ne peut venir que de Londres. Et elle doit être accompagnée de certaines prises de position sans équivoque : par exemple une déclaration franche et claire touchant le traitement et l'avenir des zones à mandat; une nouvelle offre à propos des dettes de guerre et peut-être, avant tout, un sacrifice, concernant la créance anglaise sur les réparations, notamment l'abandon des indemnités pour pensions militaires et allocations.

Le problème semble se condenser en une double question qui se pose au premier ministre britannique : croyez-vous que les réparations peuvent être réglées sans le jugement impartial et la pleine collaboration des Etats-Unis ? Sinon, êtes-vous prêts à les solliciter ?

(S. K. Ratcliffe, *Contemporary Review*, juillet 1923).

L'expansion Japonaise en Asie

Le Japon est le seul pays qui, bien que ses habitants n'appartiennent pas à la race blanche, ne soit pas traité comme un pays de race inférieure. Au lieu d'être exploités par les blancs, comme le sont d'autres races de couleur ou d'être renfermés dans des territoires réservés comme les Indiens d'Amérique, les Japonais constituent une puissance, et ceci est dû à un seul fait : ils ont compris que parmi les nations d'Occident la seule doctrine reconnue est celle de la force. Ils ont une population toujours croissante... Il leur faut développer leur industrie et, pour cela, ils ont besoin de matières premières. Or, le Japon possède peu de charbon et de fer : il a besoin du charbon et du fer de la Chine. Pour obtenir ce charbon et ce fer, il doit lutter contre l'Angleterre et les Etats qui contrôlent l'industrie chinoise, et il doit posséder une flotte puissante.

Par suite de leur victoire sur la Russie, les Japonais ne sont pas brimés individuellement : collectivement, néanmoins, ils sont traités d'une façon spéciale par l'Amérique et par l'Australie.

Il faut cependant ne pas oublier que le Japon est la seule puissance de première classe qui ne soit pas de race blanche et que ce n'est pas une nation qu'on puisse soumettre comme la Chine. Elle est animée par un profond sentiment de race et, à la différence des autres puissances de première classe, les deux problèmes de l'émigration et des marchés sont aggravés pour elle par une barrière ethnique, par la barrière opposée à l'émigration par les Etats-Unis, l'Australie, le Canada.

Sa population augmente chaque année de 700.000 à 750.000 individus tandis que celle du Royaume Uni n'a augmenté en moyenne de (1911 à 1921) que de 193.600 individus par an. Le Japon peut à l'heure actuelle se procurer sa nourriture grâce à ses produits d'exportation, mais sa population augmentant toujours, elle rencontrera de grandes difficultés. En 1918, elle devait importer 7.500.000 kilos koku de riz, (13 ½ pour 100 de la consommation totale). 4.500.000 (soit 8 %) venaient de l'étranger, le reste de Formose et de Corée.

C'est la population des villes qui s'accroit et les agriculteurs, qui étaient 59 %, en 1909, ne représentent plus que 54 %. Sans doute il faut se rappeler que ces chiffres ont été employés dans la propagande et que le problème n'est pas aussi grave

à l'heure actuelle que les publicistes le représentent ; il n'en est pas moins alarmant pour l'avenir. Il est donc clair que le Japon devra soit restreindre le nombre des naissances, ce qui est hors de question, soit adopter une des deux alternatives suivantes : expansion industrielle ou expansion territoriale dans les régions moins peuplées des continents asiatiques : Mandchourie ou Mongolie.

En ce qui concerne l'expansion territoriale, deux faits doivent rester présents à l'esprit. D'abord, le surplus de la population japonaise ne peut aller en Mandchourie comme les Anglais vont au Canada, car les Japonais ne sont pas une race colonisatrice. En Corée, par exemple, il y avait, avant l'annexion, 170.000 Japonais. Ils n'ont guère augmenté en dix ans que de 200.000. Lorqu'on a déduit les Japonais qui gagnaient leur vie dans le commerce de la prostitution ou comme barbiers, restaurateurs ou photographes, on s'aperçoit en Corée qu'il y a bien peu d'immigrants japonais qui *travaillent*.

En outre, les Japonais en Asie sont handicapés, car il a été démontré qu'en Corée et en Mandchourie, un Japonais comme travailleur journalier ou comme fermier, ne peut lutter contre l'indigène ou contre le Chinois. Or, si le Japon a 380 habitants au kilomètre carré, la province chinoise de Chantoung en a 600 et il y a en Chine des milliers d'individus en trop. On estime que le Chantoung seul pourrait remplir tous les espaces vides de la Mongolie orientale en une seule génération. Il n'est pas un fermier japonais qui puisse lutter contre ces pionniers prospères, Hong-Kong, les Etats Malais, Vancouver prouvent que, à chances égales, c'est le Chinois qui absorbe lentement mais sûrement toute la richesse d'un pays. Le Chinois, comme fermier, comme manœuvre, comme commerçant ou comme ouvrier d'industrie, évincera toute autre race du monde, car il produit un meilleur travail à un prix inférieur. On voit donc qu'il ne suffit pas pour résoudre le problème de l'émigration japonaise de trouver un pays ou envoyer l'excédent de population.

Le Japon est donc obligé de chercher son salut dans la seconde alternative : l'expansion économique. Il doit faire en Mandchourie, en Mongolie et éventuellement en Chine ce qu'il a fait en Corée. Il doit obtenir ce contrôle politique et administratif de la Mandchourie et de la Mongolie pour lequel il a déjà fait deux fois la guerre. Le travail réel sera fait par d'autres, mais il doit obtenir de nouvelles sources de matières premières et de nouveaux marchés où écouler les produits manufacturés japonais. Certes, la Mandchourie et la Mongolie achèteront aussi dans la Chine proprement dite, mais, le Japon entendra vendre ses marchandises et acheter des matières premières : à mesure que la concurrence s'accroîtra, le conflit deviendra plus aigu.

Le Japon, cependant, est handicapé à l'heure présente dans sa concurrence avec l'Angleterre et les Etats-Unis, par le fait que son industrie n'est pas encore aussi développée que celle de ces deux pays. Il semble que la nation qui a le plus grand besoin du marché chinois soit la moins apte à s'en emparer. Si le Japon pouvait tenir économiquement en face des Etats-Unis (l'Angleterre est entre les deux) il est probable que la question d'Extrême-Orient ne deviendrait pas aiguë d'assez longtemps. C'est le fait que le Japon pourrait se trouver évincé par l'Amérique qui constitue le danger ; les Japonais devraient alors s'efforcer d'éviter cette position et le monde assisterait probablement à une guerre entre l'Amérique et le Japon, dont les Etats-Unis sortiraient vainqueurs. Les Etats-Unis devenus vainqueurs, deviendraient sans nul doute impérialistes et gouverneraient l'Extrême-Orient contre les intérêts anglais. A l'heure ac-

tuelle, le Japon comprend les dangers d'un conflit avec l'Amérique et il craint d'être isolé. Un conflit commercial ouvert serait désavantageux pour lui, à cause des imperfections de son organisation industrielle. Il est donc très soucieux d'éviter toute provocation contre l'Angleterre ou les Etats-Unis et ceci travaille pour la paix en Extrême-Orient.

On peut penser que jusqu'aux environs de 1950, la Chine fournira de grandes affaires et de forts dividendes à l'Angleterre et aux Etats-Unis, et que le Japon trouvera assez de débouchés en Mandchourie et en Mongolie, peut-être en Sibérie pour faire marcher son industrie et nourrir sa population. Elle tirera aussi sa part des matières premières et du commerce de la Chine. Eviter toute possibilité de friction entre le Japon et la Russie, entre le Japon et une Russie d'influence allemande, c'est le moyen de maintenir la paix en Extrême-Orient.

Il est difficile d'anticiper sur les événements, mais surtout d'indiquer comme possibles certaines éventualités : 1° Le renversement du gouvernement autocratique du Japon par un prolétariat opprimé sous le terrible régime d'oppression qui seul maintient le Japon au premier rang des puissances; 2° Une *genro* autocratique gouvernant encore le Japon, et un conflit avec l'Amérique, suivi probablement par la ruine du Japon. 3° Une résurrection de la Chine, sous des influences germano-russes, la reprise de la lutte des deux politiques russe et japonaise pour la Sibérie et en conséquence l'isolement du Japon. 4° Une hégémonie sino-japonaise. Pour cela il faudrait que le Japon acquit l'amour des Chinois et non leur haine comme il a fait jusqu'ici. 5° Une Chine se réveillant, profitant des leçons de l'Occident, grandissant dans l'ombre, massacrant tous les étrangers de Chine, redevenant assez forte pour exclure tout étranger comme autrefois. Plus tard un sage disciple de Confucius pourrait écrire un traité sur grandeur et la décadence des puissances occidentales. Certains penseurs considèrent que cette solution serait la meilleure pour l'humanité...

(F. W. Crosse, *Contemporary Review*, juillet 1923).

Joshua Reynolds

L'Angleterre célèbre le deuxième centenaire de la naissance de Reynolds qui fut certainement son plus grand peintre. Dans la Contemporary Review, *M. Percy Cross Standing retrace la jeunesse du peintre*

Il y a deux cents ans, le 16 juillet 1723, Joshua Reynolds naissait à Plympton. (Devonshire), le pays de Cosway, de Hudson, de Northcote et autres peintres remarquables de jadis. C'était le septième de onze enfants (Cinq d'entre eux moururent en bas âge) nés du Révérend Samuel et de Théophila Reynolds. Le Révérend Samuel n'était pas — comme l'ont écrit à tort la plupart des biographes de l'artiste — desservant de Plympton, mais maître d'école dans cette localité. Joshua Reynolds, très précoce, peignit son premier portrait à douze ans C'était un croquis du clergyman de l'endroit, le Révérend Thomas Swart...

Si étrange et terrible que cela puisse nous paraître, le digne père de Joshua hésita quelque temps, se demandant s'il ferait son fils peintre ou apothicaire. L'enfant déclarait naïvement qu'il préférerait être apothicaire qu'un « peintre ordinaire ». En 1740, la difficulté fut résolue car Joshua qui avait alors dix-sept ans, entra comme élève chez Thomas Hudson, le portraitiste. Une indemnité de 160 livres devrait être payée à Thomas Hudson : 60 immédiatement et le reste lorque Joshua serait capable de gagner de l'argent lui-même. Il partit donc pour Londres où demeurait Hudson.

La suite est d'un intérêt extraordinaire, Thomas Hudson envoya son élève copier les dessins de Guerchin et d'autres maîtres; il accomplit cette tâche avec tant d'habileté que Hudson devint amèrement jaloux des facultés toujours grandissantes de Reynolds. Un jour, après l'avoir gardé dans son atelier pendant deux ans environ, il l'envoya porter un tableau chez un client. Comme il pleuvait à torrents, Joshua ne porta le tableau que le lendemain de bonne heure. Pour une faute aussi vénielle, son maître le chassa sans discussion. Pendant quelque temps le jeune homme habita chez un oncle au Temple, puis il retourna dans le Devonshire et s'établit à « Plymouth Dock », (Devonport) avec deux de ses sœurs qui n'étaient pas mariées.

Reynolds était déjà en voie de se faire un nom dans le portrait et aussi dans le paysage. En 1726 il exécuta son portrait du Capitaine Hamilton père du marquis d'Abercorn (portrait qui doit être encore en possession de la famille Abercorn), et son premier portrait de lui-même. C'est alors que ses relations avec le vicomte Keppel, alors capitaine et qui devait plus tard devenir le célèbre amiral, permit au jeune artiste de réaliser un désir que depuis longtemps il caressait : voir Rome.

Keppel, dont le pavillon flottait sur le *Centurion*, avait été désigné pour commander une escadre qui devait aller dans la Méditerranée. Il invita cordialement Reynolds à être son hôte sur le *Centurion*, Reynolds accepta avec reconnaissance. L'escadre mit à la voile en mai 1749. Elle visita plusieurs ports de la Méditerranée, mais, à Minorque, Reynolds eut le malheur d'être désarçonné par son cheval et si gravement blessé qu'il fut immobilisé pendant plusieurs semaines. Il trompa le temps en faisant des portraits et prit la route de Rome aussitôt qu'il fut convalescent.

Après avoir passé trois ans environ à Rome (où un refroidissement pris dans l'enceinte du Vatican le rendit sourd pour toujours) il regagna l'Angleterre en 1752 et s'installa d'abord à Londres, à St Martin's Love. On peut dire que sa longue et brillante carrière commence à cette date. Il se forme alors plusieur amitiés considérables, notamment avec D. Johnson et Olivier Goldsmiths.

L'auteur retrace ensuite ce qu'on pourrait nommer la carrière publique de Reynolds et il arrive à cette conclusion :

C'est un lieu commun d'affirmer que Reynolds vivra toujours dans l'histoire comme le fondateur de l'école anglaise de peinture et comme le plus grand peintre des portraits appartenant à cette école. Certes, on peut avec beaucoup de raison lui reprocher sa technique parfois légèrement défectueuse, mais personne ne peut nier que, dans l'art du portrait, il montra la même maîtrise, qu'il peignit des hommes, des femmes ou des enfants. Aussi apprécie-t-on beaucoup plus ses portraits que ses tableaux de genre et que ses paysages, si admirables que soient certaines de ses conceptions. Un dernier mot sur son caractère. On a dit de lui ce qu'on a pu dire de bien peu d'hommes, qu'il n'avait pas d'ennemis. On doit à la vérité d'affirmer qu'il fut aimé partout où il alla. Cet être si sympathique, si généreux, si courtois ne perdit jamais une amitié. C'était au vrai sens du mot un « honnête homme ».

(Percy Cross Standing : *Contemporary Review*, juillet 1923).

Edition Aérienne, 4, rue Tronchet. Paris *Le Gérant* : A. BIÈRE.

BORDEAUX, IMP. J. BIÈRE, 18-20, RUE DU PRUGUE

Pour paraître en Août

A. G. de LAPRADELLE

L'Occupation de la Ruhr.

Relations officielles

Les premières navigations dans l'air.

JORGA

La Roumanie après le vote de sa Constitution.

Pierre et Etienne MARTEL

La route de Cervantès et du Quichotte. (suite)

Pierre MARTINO

Le Prix littéraire algérien.

Imprimerie BIÈRE
18-20-22, rue du Peugue
BORDEAUX

1892

DEC 1 2 1983

P
Fr.Lit.
V

Vie des Peuples
t.10,no.39(1923)

48

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY